

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 80 (2016)
Heft: 319-320

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTE RENDU

Problèmes généraux

André KLUMP / Johannes KRAMER / Aline WILLEMS (ed.), *Manuel des langues romanes* (Manuals of Romance Linguistics [MRL], vol. 1), Berlin/Boston, Walter de Gruyter, 2014, x + 755 pages.

La série MRL a été lancée en 2013, à l'occasion du XXVII^e Congrès international de linguistique et philologie romanes, tenu à Nancy. De l'aveu de ses éditeurs généraux, Günter Holtus (Göttingen) et Fernando Sánchez Miret (Salamanque), elle doit prendre la relève tant du LRL (*Lexikon der romanistischen Linguistik*, 1988-2005, en huit volumes et douze tomes) que de la RSG (*Romanische Sprachgeschichte / Histoire linguistique de la Romania*, 2003-2008, en trois volumes) qui, tous deux, dorent indubitablement le blason de la romanistique, surtout de celle qui est pratiquée dans les pays de langue allemande.

Le but central de la nouvelle série est «de les¹ compléter en y intégrant des domaines et des courants de recherche nouveaux et importants ainsi que des thèmes qui, jusqu'à présent, n'avaient encore jamais fait l'objet d'un traitement systématique» [v].

Selon Holtus et Sánchez Miret, les sujets des quelque 50 à 60 volumes-MRL projetés s'aligneront le long de deux dimensions: de celle des idiomes romans et de celle des domaines de recherche y ayant trait. Les langues de publication seront surtout le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Chacune d'elle sera l'apanage exclusif d'un seul des volumes de la nouvelle série, le multilinguisme éditorial étant exclu par définition. Un accent particulier sera mis sur l'origine internationale des contributeurs et l'actualité des sujets et méthodes traités.

Dans ces circonstances, il est évident qu'au premier volume de la nouvelle série revient une importance toute particulière: c'est lui qui en «donnera le diapason». En bonne logique, les trois éditeurs soulignent, dans leur «Introduction» [1-9], qu'ils comptent se tailler, pour leur volume, une place de choix dans la galerie d'honneur des manuels de linguistique romane, à commencer par – pour ne citer que quelques ouvrages-clés très connus – le *Grundriß* de Gustav Gröber, en passant par la *Einführung* de Wilhelm Meyer-Lübke, les *Originis* de Carlo Tagliavini ou le *Handboek* de Benedek Elemer Vidos, pour finir avec la toute récente *Linguistique romane* de Martin Glessgen².

¹ Il est question du LRL et de la RSG.

² Notons en passant que la deuxième édition de cette dernière (2012) représente une réécriture presque complète de la première édition (2007), ce qui ne transparaît malheureusement pas dans le titre, toujours identique. Notons par ailleurs le

Pour ce faire, ils ont établi une grille thématique avec trente-et-one mailles, correspondant à autant de contributions originales, qui, elles, s'inscrivent dans un éventail thématique qui va de l'histoire de la linguistique romane tout court jusqu'à la présentation globale de tous les grands espaces linguistiques de la Romania, en passant par le traitement circonstancié de quelques grands domaines méthodiques (telle la lexico- et la grammaticographie) dont la maîtrise constitue un prérequis indispensable pour toute pratique sérieuse des études romanes.

La rédaction de ces 31 contributions a été confiée à une équipe de 33 romanistes, le plus souvent de langue maternelle allemande. Parmi eux, les experts 'blanchis sous le harnais' sont nettement moins nombreux que ceux qui en sont à leurs premières armes: voir à ce sujet le tableau suivant:

No	Auteur(s) ³ et titre	Pages
1	Pierre SWIGGERS (Louvain): Les études linguistiques romanes des origines jusqu'au début du XIX ^e siècle: les 'prémices' de la romanistique	13-42
2	Pierre SWIGGERS (Louvain): La linguistique romane, de Friedrich Diez à l'aube du XX ^e siècle	43-64
3	Johannes KRAMER (Trèves) / Aline WILLEMS (Cologne): La linguistique romane après la Première Guerre mondiale	65-88
4	Christoph GROSS (Sarrebruck): Les dictionnaires étymologiques et historiques des langues romanes	91-117
5	Andrea SEILHEIMER (Wiesbaden): Les grammaires historiques des langues romanes	118-145
6	Elmar EGGERT (Kiel): Les sources médiévales	149-172
7	Claus D. PUSCH (Fribourg-en-Brisgau): Les corpus romans contemporains	173-195
8	Ursula REUTNER (Passau): Du latin aux langues romanes	199-223
9	Wolfgang HAUBRICH / Max PFISTER (Sarrebruck): La <i>Romania submersa</i> dans les pays de langue allemande	224-244
10	Johannes KRAMER (Trèves): La <i>Romania submersa</i> dans les îles britanniques, dans le sud-est de l'Europe et en Afrique	245-260
11	Lidia BECKER (Hanovre): La protohistoire médiévale des langues romanes	261-286
12	Victoria POPOVICI (Iéna): Le roumain	289-312

fait surprenant que parmi les introductions romanes citées dans la bibliographie de cette «Introduction» [8sq.], il manque l'ouvrage classique d'Alberto Varvaro (1934-2014), *Storia, problemi e metodi della linguistica romanza*, publié en 1968 à Naples (Liguori).

³ Faute d'une liste récapitulative à la fin du volume, nous avons ajouté l'affiliation académique aux noms des auteurs.

13	Wolfgang DAHMEN (Iéna) / Johannes KRAMER (Trèves): La Romania sud-danubienne	313-317
14	Philipp BURDY (Bamberg): Le sarde	318-341
15	Livia GAUDINO FALLEGGGER (Gießen): L'italien	342-366
16	Sabine HEINEMANN (Graz): Le frioulan	367-388
17	Sylvia THIELE (Mayence): Le ladin dolomitique	389-412
18	Ricarda LIVER (Berne): Le romanche des Grisons	413-446
19	Jutta LANGENBACHER-LIEBGOTT (Paderborn): Le français en Europe	447-468
20	Bernhard PÖLL (Salzbourg): La francophonie en dehors de l'Europe	469-490
21	Constanze WETH (Luxembourg): Le provençal / L'occitan	491-509
22	Frank JABLONKA (Beauvais / Amiens): Le francoprovençal	510-534
23	Sandra HERLING (Siegen): Le catalan	535-557
24	Carsten SINNER / Encarnación TABARES PLASENCIA (Leipzig): L'espagnol en Europe	558-587
25	Volker NOLL (Münster): L'espagnol en dehors de l'Europe	588-607
26	Alf MONJOUR (Duisburg): Le galicien	608-628
27	Christina OSSenkopp (Münster): Le portugais en Europe	629-648
28	Sybille GROSSE (Heidelberg): Le portugais en dehors de l'Europe	649-674
29	Carolin PATZELT (Brême): Les langues créoles à base française	677-700
30	Dan MUNTEANU COLÁN (Las Palmas): Les langues créoles à base espagnole	701-723
31	Angela BARTENS (Turku / Helsinki): Les langues créoles à base portugaise	724-747

Ces articles servent à la présentation et au traitement des domaines thématiques suivants:

Histoire de la linguistique romane (art. 1-3), Lexicographie et grammaticographie des langues romanes (art. 4-5), Les sources historiques et actuelles des données romanes (art. 6-7), Les langues romanes avant la tradition écrite (art. 8), La Romania *submersa* (art. 9-11).

Les articles suivants (12-27) sont dédiés à la présentation des «Langues romanes dans une perspective comparative»: Romanité balkanique (art. 12-13), Italoromanía (art. 14-18)⁴, Galloromanía (art. 19-22), Ibéroromanía (art. 23-28). Les articles restants (29-31) traitent des «Langues créoles à base romane».

⁴ L'agrégation pure et simple du romanche, du ladin et du frioulan à l'Italoromanía renouvelle une discussion classificatoire vieille de plus de 100 ans, et close depuis au moins 50 ans. Non moins déroutante est l'utilisation parallèle des glottonymes *provençal* – de nos jours devenu totalement désuet dans cette acceptation – et *occitan* pour

L'index final [748-55] se réfère exclusivement aux concepts et aux 'choses' – et n'a pas de contrepartie pour les noms d'auteurs. Pour un «manuel» destiné non seulement à être lu à tête reposée, mais aussi à être consulté à d'innombrables reprises, surtout dans un avenir plus lointain que proche, cette absence est fort regrettable. D'autant plus que, à une seule exception près⁵, aucun des volumes-MRL publiés jusqu'à ce jour⁶ ne dispose d'un index des noms d'auteurs. Il semble bien que ni la maison d'édition, ni les éditeurs généraux n'encouragent les éditeurs particuliers à s'occuper de la compilation d'un tel index, pourtant fort utile à plus d'un égard.

La composition interne des différents articles est très similaire: ils débutent tous par un «Abstract» (en français), accompagné de quelques «Keywords», également en français, dont la présence dans l'index final n'est pas toujours assurée, et se terminent par des «Références bibliographiques», souvent fort nourries. Étant donné que quelques contributions se passent d'une «Conclusion», celle-ci ne semble pas avoir été prévue, de la part des éditeurs, comme étant obligatoire.

Dans leur «Introduction» [1-9], les trois éditeurs évoquent tant l'histoire de la romanistique que le développement de l'historiographie y ayant trait. Ce faisant, ils passent en revue un certain nombre d'introductions de date récente tout en soulignant les mérites et défauts.

La section dédiée à l'«Histoire de la linguistique romane» comprend trois contributions: celles de P. Swiggers (art. 1 et 2) développent leurs sujets dans l'esprit encyclopédique, bien connu, de l'auteur, alors que l'article rédigé par J. Kramer et A. Willems (art. 3) vise au traitement de quelques domaines scientifiques délibérément sélectionnés: linguistique traditionnelle, structuralisme, générativisme, modélisme grammatical, sociolinguistique⁷, linguistique appliquée, études créoles, pragmatique linguistique, linguistique textuelle et recherches sur la langue parlée. Il en résulte une liste bibliographique particulièrement longue: [78-88].

La section suivante, traitant la «Lexicographie et grammaticographie des langues romanes», comprend deux articles dont l'utilité pratique saute aux yeux: en effet, les deux contributions fournissent une excellente vue d'ensemble du patrimoine lexicographique (art. 4, Chr. Groß) et grammaticographique (art. 5, A. Seilheimer) de la romanistique. À cet effet, les auteurs groupent les informations respectives – souvent disparates et répétitives – en sous-chapitres et tableaux finement articulés. À notre connaissance, une vue d'ensemble de cette orientation et de ce gabarit n'existe nulle part ailleurs.

Par la suite, deux articles se consacrent à des problèmes de 'corpus': alors qu'E. Eggert (art. 6) traite la disponibilité – sur papier et sous forme numérisée – de

la désignation générique de la langue d'oc. Pour un manuel à caractère introductif, de telles arguties sont franchement superflues.

⁵ Jörn Albrecht / René Métrich, *Manuel de traductologie* (MRL 5), Berlin/Boston, Walter de Gruyter, 2016.

⁶ Consulter, à ce sujet, le site de l'éditeur de Gruyter: <<https://www.degruyter.com/view/serial/203451>>.

⁷ Il est curieux de constater que les auteurs ont laissé de côté, dans une description commençant toutefois à la fin de la Première Guerre Mondiale, un domaine aussi vaste que la géographie linguistique (géolinguistique).

textes médiévaux, Claus D. Pusch (art. 7) en fait autant pour les corpus romans contemporains⁸.

Dans l'article 8, U. Reutner s'applique à décrire, d'une manière extrêmement dense⁹, les grandes lignes du déroulement et de la phénoménologie du passage à l'écrit tel qu'il a été encouru par les différents idiomes romans.

Les articles 9 et 10, dédiés à la *Romania submersa*, ont été rédigés par d'authentiques spécialistes en la matière. Alors que la *Romania submersa* germanique est traitée par W. Haubrichs et M. Pfister, ses pendants britannique, africain et sud-est-européen sont décrits par J. Kramer. Dans les deux cas, on regrette beaucoup l'absence de cartes appropriées, et aussi de tableaux, où auraient pu être insérés les différents témoignages de nature philologique, onomastique, géographique et autres. Ce qui surprend, dans la contribution de Haubrichs / Pfister, c'est le caractère chancelant de la nomenclature française utilisée pour la description des faits géographiques et linguistiques.

L'article 11 – écrit par L. Becker – traite de la protohistoire médiévale des langues romanes. Comme tel, il constitue un prolongement et un approfondissement de l'article 8. Dans sa contribution, L. Becker se penche sur les problèmes de la sociolinguistique historique, tout en mettant l'accent sur l'analyse de la continuité entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, telle qu'elle est conçue et étudiée par le philologue britannique James N. Adams (Université d'Oxford).

Les articles 12-28, tous dédiés à la présentation et la description comparative d'une bonne douzaine de langues romanes majeures et mineures, offrent toujours le même défi: celui de trouver un juste équilibre entre, d'un côté, les faits *extra-* et *intra-linguistiques* et entre la *dia-* et *synchronie*, de l'autre. Au vu de la bigarrure argumentative qui caractérise ces articles à cet égard, il semble bien que les éditeurs n'aient pas entravé les contributeurs par des consignes plus ou moins strictes.

V. Popovici (art. 12) s'occupe du (daco)roumain, en privilégiant, dans son texte, les aspects intra-linguistiques, alors que W. Dahmen et J. Kramer (art. 13) brossent un portrait très succinct de l'aroumain, du mégléno-roumain et de l'istro-roumain.

La présentation et la description de l'Italoromania porte sur les variétés suivantes: sarde (art. 14, Ph. Burdy), italien (art. 15, L. Gaudino-Fallegger), frioulan (art. 16, S. Heinemann), ladin dolomitique (art. 17, S. Thiele) et le romanche des Grisons (art. 18, R. Liver).

Burdy entreprend surtout une caractérisation *intra-linguistique* du diasystème sarde, Gaudino-Fallegger en fait autant pour la genèse et la nature des différents *italiens régionaux* et de l'*italien parlé* actuel. Mention est faite également du rayonnement international de l'italien et de ses contacts linguistiques avec l'anglais.

⁸ Nous nous demandons depuis longtemps pourquoi le grand courant de la linguistique dite ‘de(s) corpus’, néglige totalement les atlas linguistiques dont non seulement la structure matricielle mais aussi la nature linguistique des réponses dialectales qui y sont répertoriées disposent de tous les atouts de véritables textes.

⁹ Le défi linguistique d'une telle description cavalière est considérable: il présuppose de bonnes connaissances (en l'occurrence: françaises) de plusieurs langages et terminologies spécialisées: littérature, histoire, géographie, paléographie, diplomatique etc. Conscients de ce fait, les éditeurs auraient dû fournir un support linguistique approprié à leurs contributeurs.

Alors que S. Heinemann, dans sa description-présentation (bien équilibrée) du frioulan (art. 16), renonce complètement à recourir à des suppléments cartographiques, S. Thiele agrémenta la sienne, dédiée au ladin des Dolomites (art. 17), de plusieurs cartes, dont trois même en couleurs. Dans son écrit, elle privilégie les aspects extra-linguistiques en considérant tout particulièrement la situation scolaire, culturelle et média-tique de la Ladinie dolomitique.

En dissertant sur le romanche des Grisons (art. 18), R. Liver l'illustre surtout à l'exemple de l'«idiome» sursilvan, tout en ne négligeant ni les caractères les plus saillants des quatre «idiomes» romano-grisons restants, ni les relations «transversales» qui relient le romanche à son voisinage alpin.

Les articles 19-22 s'occupent de problèmes galloromans: J. Langenbacher-Liebgott (art. 19) traite de la diffusion, du statut et des positions sociopolitique et culturelle du français dans différents états européens¹⁰, alors que B. Pöll (art. 20) en fait autant pour les pays (entièvement ou en partie) francophones situés dans le reste du monde. Ici, encore, une ou plusieurs cartes appropriées auraient été très utiles. À l'appui de deux cartes en couleurs, C. Weth (art. 21) s'efforce de démêler à l'intention de ses lecteurs l'écheveau combien enchevêtré de la ‘cause occitane’ de plusieurs points de vue: ortho-graphique, littéraire, culturel, scolaire, sociolinguistique et glottopolitique¹¹. Sans doute aurait-elle mieux réussi dans cette tâche ardue si son texte avait reçu les bienfaits d'une révision linguistique soigneuse.

Tel est le cas aussi de la contribution suivante (art. 22, Fr. Jablonka), dédiée au fran-coprovençal (FP). Comme, à la différence de l'occitan, les bases conceptuelles du FP sont exclusivement académiques et ont été sujettes, dès leur mise en circulation en 1874 par le linguiste austro-italien G. I. Ascoli, à une longue série de discussions souvent inextricables et carrément farfelues, une description adéquate de ce chassé-croisé dis-cursif pose en soi d'énormes problèmes, parmi lesquels le défi purement linguistique qui occupe, sans aucun doute, une position centrale. Malheureusement, l'auteur ne réussit ni à le relever correctement, ni à expliciter convenablement ses propres griefs aux lecteurs. Précisons que l'auteur polémique surtout contre le rayonnement idéologique du concept de FP, survenu à partir de la Vallée d'Aoste après 1945, pour des motifs d'ordre politique, culturel et identitaire.

Les articles 23-28 se réfèrent à plusieurs idiomes ibériques, à commencer par le cata-lan (art. 23), dont l'auteure (S. Herling) réussit très bien l'exploit d'une description-pré-sentation équitablement pondérée entre les aspects *intra-* et *extra*-linguistiques¹².

L'article suivant (n°. 24, C. Sinner et E. Tabares Plasencia) traite de l'espagnol parlé en Europe. Les auteurs essayent de fournir un aperçu diachronique et diatopique où les modalités de la genèse et de la diffusion du castillan (et aussi d'autres variétés ibériques) sont traitées au même titre que les différentes phases historiques de l'espagnol et les caractéristiques intralinguistiques de grands domaines dialectaux, situés tant au nord (galicien, aragonais, navarrais, riojan, cantabrique, asturien, etc.) qu'au sud (andalou,

¹⁰ Cf. page 451: la fameuse enquête linguistique de l'Abbé Grégoire s'étend de 1790 à 1794 (non pas: 1790-1791).

¹¹ Cf. page 500: la Loi Deixonne a été promulguée en 1951, et non pas en 1956.

¹² Cf. page 543: le général Franco est mort en 1975, et non pas en 1995.

murcien) de l'Espagne. Malheureusement, l'habillement linguistique de cet article laisse beaucoup à désirer.

Dans sa contribution (art. 25), V. Noll réussit à brosser un portrait, succinct et informatif à la fois, de l'espagnol tel qu'il se parle en dehors de l'Europe, y compris le judéo-espagnol et les espagnols utilisés en Afrique et aux Philippines. A. Monjour en fait autant pour le galicien (art. 26), tout en accompagnant sa présentation d'une analyse détaillée des «éléments structuraux» du galicien.

Les deux articles suivants concernent le portugais, qu'il soit parlé à l'intérieur (art. 27, Chr. Ossenkopp) ou à l'extérieur de l'Europe (art. 28, S. Große). La première des deux auteures s'acquitte mieux de cette tâche analytico-descriptive; d'abord pour des raisons linguistiques, et ensuite très vraisemblablement pour des raisons de complexité factuelle: c'est que les contextes (sociaux, politiques, démographiques, etc.) dans lesquels les différentes variétés du portugais sont parlées en dehors du Portugal, ne peuvent pas être mesurés à l'aune, plutôt élémentaire, du Portugal. À souligner que la bibliographie de l'art. 28 est tout particulièrement riche.

La section finale («Les langues créoles à base romane») comprend trois contributions (art. 29-31) dont la première (art. 29, C. Patzelt) s'occupe des langues créoles à base française, la deuxième (art. 30, D. Munteanu Colán) des langues créoles à base espagnole, et la troisième des langues créoles à base portugaise (art. 31, A. Bartens). Il y est question non seulement de leur distribution géographique, tant ancienne que moderne, mais aussi de leur position actuelle à l'école, dans les médias et la vie politique, pour ne pas oublier les incontournables difficultés que posent leur codification et standardisation. Dans aucune de ces trois contributions, il ne manque des descriptions analytiques des traits linguistiques les plus saillants des créoles en question.

Étant donné que de telles vues d'ensemble sont plutôt rares, l'utilité de ces trois synthèses créolistiques est hors de doute.

Que la lecture attentive de cet ambitieux volume ne devienne pas un agréable voyage de retrouvailles (pour le romaniste averti) ou un parcours captivant de découvertes (pour le néophyte) tient à certains défauts, autant terminologiques que langagiers, qui entachent plusieurs de ses articles. Il est hors de doute qu'une surveillance (beaucoup) plus stricte de la part des éditeurs lui eût conféré une apparence plus attrayante et surtout le caractère d'un «manuel» digne de ce nom.

La mauvaise qualité langagière de la plupart des contributions¹³ se manifeste non seulement dans la langue elle-même, mais aussi dans l'imprécision de la terminologie spécifique, et finit même, à plusieurs reprises, par compromettre sérieusement la clarté de l'argumentation¹⁴. Quelques exemples:

¹³ Sont à exclure de ces critiques linguistiques les (auteurs des) douze articles suivants: 1, 2, 7, 13, 16, 18, 19, 20, 25, 26, 27 et 30.

¹⁴ 497: *La période classique existe au-delà (?) de la diglossie franco-occitane puisque la littérature des troubadours est rédigée dans la langue vulgaire d'oc,...*; 505: *Parler l'occitan est accompagné par un ancrage local des locuteurs et par l'absence d'une conscience de l'étendu [sic] du domaine linguistique*; 574: *D'après Penny (...), il ne s'étend, au nord de l'Espagne, aucune frontière dialectale au-delà (?) des isoglosses.*

Terminologie :

- 128: *Catalonie* (recte: *Catalogne*)
 233: *Raetoromania*; 234: *Rétoromania*, 235: *rhétoroman*
 417: *Rhétiens* (recte: *Rhètes*)
 237: *Romania bavière-autrichienne* (recte: *Romania bavaro-autrichienne* [«bairisch-österreichisch»] ou: *austro-bavaroise*)
 251: Toutes les *géminates* consonantiques sont *dégéminalées*
 350: *pronome réflexif* (recte: *réfléchi*)
 491: *oxitonie de tous les mots en français, accentuation paroxytonique*
 512: *fossile d'index* («Leitfossil»; recte: *fossile-repère*)
 548: *articulation véolaire*
 561: *les voix germaniques* (recte: *mots, lexèmes*)
 565: ...le système *consonant* de l'espagnol... Ce système *consonnant*...
 571: *triangle articulaire des voyelles espagnoles*
 468: *Sitographie*; 557: *Webliographie*, 673: *Webographie*; etc.

Langue :

La gamme des solécismes¹⁵, erreurs¹⁶, bêtues¹⁷ et bourdes¹⁸ est large : elle s'étend de fautes de frappe ‘véniales’¹⁹ et de germanismes ‘de bon aloi’²⁰ jusqu'à des gaffes absolument impardonables²¹ qui laissent rêveurs tous les connaisseurs (et amateurs) de la langue française : voir, pour un petit florilège ‘(h)ontologique’, les notes en bas de page.

Tout enseignant d'une langue étrangère sait que la correction de textes rédigés par des débutants peut produire, dans certaines conditions, des effets d'hilarité. Le volume en question ne fait pas exception : l'auteur de l'article 22 s'obstine, tout au long de sa contribution, à polémiquer contre les multiples avatars du concept de *francoprovençal*, en particulier contre l'usage (glotto)politique qui en est fait au Val d'Aoste. Malheureusement, sa maîtrise du français ne lui permet pas de décocher ses flèches avec l'élégance

¹⁵ 552: *Les germanismes qui perlent le catalan se retrouvent...*; 583: ...*l'asturien, sorte de grappe dialectique* («groupe dialectal») de variétés qui *reproduisent* les tendances *castillanes parfois de façon extrêmement forte*, ...; 585: *On a plutôt tendance à se reposer* («s'appuyer») sur les études menées par *Leite de Vasconcellos* ...

¹⁶ 680: *cette mélange*; 739: *la diocèse*.

¹⁷ 216 et 218: *entre autre* (recte: *entre autres*).

¹⁸ 267: *Tout pendant que* («aussi longtemps que, tant que»?) *les locuteurs estimaient parler et écrire...*; 649: ...*leur pourcentage est beaucoup plus minime au Mozambique, en Angola...*

¹⁹ 536: *l'émigration catalane de déroule vers l'Afrique du Nord...*

²⁰ 729: *Après treize ans du commencement de cette expérience, il n'y avait que 600 enfants qui restaient vifs.*

²¹ L'auteure vise deux fois le passé simple de permettre: 680: *permetta*, 684: *permettit*; 496: *Il s'agit plutôt de la question de savoir à quel public l'auteur s'adresse-t-il.*

et la précision qui s'imposent, si bien que celles-ci créent plus de confusion que d'illumination et ne donnent que très rarement dans le noir de la cible. Ceci n'empêche qu'il réussit à placer une perle du meilleur aloi tout au début de la « Conclusion » [530] de son article : « Face à ce panorama, et à la dure réalité du terrain, serait-on tenté de conclure, à l'instar de Lévi-Strauss : *Tristes alpiques*? ».

Il n'y a pas de meilleur adage pour clore ce compte rendu – un peu *triste*.

Hans GOEBL

Italoromania

Alessandro PARENTI, *Parole strane. Etimologia e altra linguistica*, Firenze, Leo S. Olschki Editore (Biblioteca dell'«Archivum Romanicum», Serie II: Linguistica, 61), 2015, vi + 158 pages.

Quoique centré sur des problèmes d'étymologie de l'italien, ce livre ne sera pas sans intérêt pour les romanistes en général¹. Pas seulement parce qu'une partie des analyses menées par l'auteur aborde la question du contact entre l'italien et les autres langues romanes au Moyen Âge (à savoir, avec l'ancien français pour it. *stregua*, ait. *baliere* et la locution *un paio di nozze*; avec l'ancien catalan dans le cas de la locution adverbiale *a iosa*), mais surtout, nous semble-t-il, pour des raisons d'ordre méthodologique.

Il est vrai que, heureusement pour ses lecteurs, l'auteur ne se sent pas obligé de munir son ouvrage d'une longue introduction théorique visant à préciser l'encadrement méthodologique de son travail². Cependant, dans les deux pages qui font fonction d'introduction [vsq.], on trouve une définition intéressante du travail étymologique :

La lingua è tradizione: le parole e le strutture che impieghiamo quotidianamente – e anche i testi con cui ci confrontiamo – non sono che la riproposizione di modelli ereditati dal passato, la cui genesi è in varia misura riconoscibile. Quanto alle parole, il riconoscimento del modello iniziale prende il nome di etimologia ed è un'operazione che, per l'italiano, in buona parte dei casi pone poche difficoltà, per il semplice fatto che la tradizione della nostra lingua poggia su una base sufficientemente nota [v].

Le volume recueille onze essais, dont dix sont déjà parus dans des revues de la discipline, qui abordent autant de problèmes remarquablement compliqués (d'étymologie mais pas seulement, comme on le verra) afin de proposer des solutions raisonnées. Ces solutions entraînent toujours, dans la variété des sujets traités, l'identification d'un «modello iniziale» rendu méconnaissable par l'«offuscamento prodotto dal tempo» [v]. Comme le dit le titre, qui fait allusion à un vers célèbre de Dante (*If. IX 63*: «sotto il velame de li versi strani»), l'objet principal du volume est constitué par des «parole

¹ Nos remerciements s'adressent à Yan Greub pour la révision stylistique de ces pages.

² Mais pour un discours introductif de ce type, cf. Alessandro Parenti, *Parole e storie. Studi di etimologia italiana*, Florence, Le Monnier Università, 2012, xi-xxi.

strane», des mots bizarres. C'est-à-dire des mots et des locutions dont l'origine ne se laisse pas expliquer de manière facile, sur la base de la comparaison avec les autres lexèmes de la langue, ni en s'appuyant sur les procédés communs de l'étymologie romane (recherche d'une base dans le lexique latin, reconstruction d'un étymon au moyen de la comparaison avec les autres langues romanes, identification d'emprunts, etc.).

Il ne s'agit pas nécessairement de mots rares, méconnus ou jamais traités par les étymologistes: au contraire, les chapitres I-III discutent l'histoire de trois unités lexicales bien implantées dans l'italien courant et pourtant d'origine mystérieuse. En revanche, la section centrale (chapitres IV-VIII) se concentre sur des lexèmes rarement attestés et des hapax tirés surtout de textes anciens et inexpliqués jusqu'à présent. La dernière partie (chapitres IX-XI), enfin, abrite des contributions de sujets plus variés, l'«altra linguistica» évoquée par le sous-titre du livre (qui rend hommage au titre d'un volume de Gianfranco Contini³).

Malgré l'humilité de l'auteur, qui tient à présenter son travail quasiment comme un recueil de *nugae*, les essais ici réunis représentent des petites leçons de méthode d'analyse appliquée à la reconstruction étymologique. Le point de départ de cette méthodologie est, naturellement, la mise en question point par point des propositions étymologiques jugées faibles ou nécessitant une révision. Il s'agit ensuite de parcourir l'histoire du mot, de la manière la plus précise et attentive possible, afin d'identifier les éléments permettant de proposer une nouvelle interprétation. La condition préalable pour la mise en place d'un tel projet est la maîtrise totale de la tradition lexicographique italienne du XVIII^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Cela permet à l'auteur, entre autre, de détecter les erreurs qui se transmettent parfois de dictionnaire à dictionnaire et de source à source (les glossaires n'étant, au fond, que *des plagiats par ordre alphabétique*), jusqu'à l'identification de véritables «fantômes lexicographiques» [70].

Mais le chercheur qui souhaite atteindre une bonne étymologie ne peut pas (voire ne devrait jamais) se contenter des données fournies par les dictionnaires. C'est pour cela que la plus grande partie du volume est occupée par l'analyse minutieuse de la documentation, une documentation qui dans certains cas couvre entièrement l'arc chronologique de l'histoire de la langue, du XII^e au XX^e siècle. Après avoir été placé face aux problèmes étymologiques les plus compliqués et apparemment insolubles, le lecteur a souvent l'impression que les réponses arrivent toutes seules, grâce à l'examen sage des textes recueillis et interrogés avec un grand scrupule philologique. Le chercheur, en fait, ne s'arrête même pas à la consultation des éditions: dans le cas de mots plus rares ou d'attestations douteuses surtout, il ne se dispense jamais de dépouiller les apparats des éditions critiques ([11 n. 34, 12]) ou d'effectuer des contrôles directement sur les sources manuscrites anciennes, et parfois aussi sur des documents inédits ([49, 69, 71 et *passim*]).

Un aspect méritoire dans le traitement de la documentation ancienne est, à notre avis, l'attention portée par l'auteur aux textes latins médiévaux. Il se trouve parfois que des solutions qu'on n'arriverait pas à trouver dans la documentation vernaculaire émergent assez aisément des chartes rédigées dans la langue internationale du Moyen Âge: c'est le cas de l'étymon de *stregua*, objet du premier chapitre du volume [3-19].

³ Gianfranco Contini, *Varianti e altra linguistica. Una raccolta di saggi (1938-1968)*, Turin, Einaudi, 1970.

Le mot, qui ne survit en italien standard que dans la locution *alla stregua di qsa* ‘à la façon de, à la manière de qch, comme’, a été toujours expliqué comme un dérivé du substantif it. *tregua*, correspondant à fr. *trêve*, sans qu'il y ait pourtant aucun rapport sémantique évident entre les deux lexèmes (en dehors d'une ressemblance purement formelle). C'est la documentation latine médiévale, en particulier des XII^e et XIII^e siècles, qui permet d'identifier comme probable antécédent du type lexical italien le lexème *stregua/streuga/streugua*, emprunté d'afr. *estrieu/estreu/estrief*⁴. Le mot italien (comme celui du français) désignait d'abord l'étrier pour monter à cheval. Au fil des siècles le lexème, à travers le concept de la mesure de l'étrier, aura pu passer à identifier une mesure en général (*alla stregua di qno* ‘selon la même mesure appropriée pour qn’), pour perdre enfin tout rapport avec le sémantisme original et se généraliser dans l'emploi actuel [17-19]. Que l'on accepte ou pas l'interprétation de l'auteur, nous avons ici un exemple évident de l'importance de la documentation latine médiévale, souvent confinée par les lexicographes aux notes de bas de page ou tout simplement ignorée, et pourtant capable d'offrir des informations irremplaçables pour la reconstruction du lexique vernaculaire des premiers siècles⁵.

L'exemple de *stregua* montre aussi un autre caractère typique de la méthode mise ici en pratique, qui entraîne une attention particulière pour la culture matérielle et la vie sociale des siècles passés. Cette attitude, qui se rattache de manière implicite aux principes de l'école *Wörter und Sachen*, se manifeste plusieurs fois dans les études de Parenti. Que ce soit à propos des différentes mesures de l'étrier [16sq.], de la composition du bas clergé à Rome au XIX^e siècle [24-29], des cris d'exhortation des équipages sur les navires catalans médiévaux [45sq.], de la production et de l'exportation du chanvre en Émilie-Romagne [68], de la conformation particulière de certains rituels de mariage dans la campagne toscane [79sq.] ou de la structure de l'orgue dans l'Europe médiévale [100], l'auteur porte toujours une attention centrale aux *designata* et à leur projection socio-culturelle. Fortement ancrées dans la réalité, telle qu'elle est représentée par les témoignages historiques, les propositions étymologiques d'Alessandro Parenti n'ont jamais le défaut de s'appuyer sur un nombre excessif de passages phonétiques ou sémantiques, et elles ne présentent pas non plus des reconstructions sophistiquées et fantaisistes: «nell'etimologia, come in molte altre cose, meno si tocca, meglio è» [39].

Le substantif italien *scagnozzo* signifie aujourd’hui ‘homme de main qui exécute par intérêt les ordres d'une personne plus puissante’, et pour cette raison il a été surtout mis en relation avec it. *cane*, mais sans qu'on ait jamais fourni d'argument concret⁶. Parenti

⁴ Cf. FEW 17, 252b.

⁵ Pour le cas de l'italien, cf. encore Pär Larson, 1995. *Glossario diplomatico toscano avanti il 1200*, Florence, Accademia della Crusca; Id., *La componente volgare nel latino medievale d'Italia (interferenze tra latino e volgare nella Toscana medievale)*, in: Maurilio Pérez González / Estrella Pérez Rodríguez (ed.), *Influencias léxicas de otras lenguas en el latín medieval*, Universidad de León/Universidad de Valladolid, 2011, 79-93.

⁶ Mais le LEI (10, 967) s.v. *canis* n'enregistre que *macer*. *scagnòzzu* m. ‘persona dappoco, anche nella sua arte, nel suo mestiere’ avec les dérivés it. *scagnozzame* m. ‘insieme di scagnozzi’, *scagnizzeria* f. ‘id.’, *scagnazzaro* m. ‘persona di scarsa dignità’, sans pourtant mentionner ici le reste de la famille lexicale de *scagnozzo* (y compris le substantif it.).

rappelle que le mot désignait, jusqu'au XIX^e siècle, une catégorie sociale bien précise, celles des pauvres prêtres sans paroisse qui, à Rome, cherchaient à gagner de quoi vivre en célébrant la messe ou les obsèques là où c'était nécessaire. Encore une fois, c'est la documentation latine médiévale, en combinaison avec un groupe de textes vernaculaires des XIV^e et XV^e siècles, qui montre l'existence d'un substantif masculin *scagno* qui désignait jadis un 'remplaçant' (ce qui est déjà assez proche du sens de *prete scagnozzo*). Il s'agit d'une variante de *scambio* (dont l'origine lointaine est le latin tardif CAMBIARE) avec évolution italienne centro-méridionale du groupe -MBJ-. En outre, le type lexical *scagnozzo* est déjà attesté à Rome comme anthroponyme dans des documents datés de 1368/1369 récemment publiés⁷. La plausibilité de la reconstruction est confirmée par d'autres substantifs dérivés en -ozzo de l'italien parlé à Rome [33sq.].

Le troisième chapitre, consacré à l'interprétation étymologique du syntagme adverbial *a iosa* 'en grande quantité', est probablement le plus fascinant du fait de l'ampleur géolinguistique des témoignages analysés. Une fois démontrée l'inexistence d'un quelconque substantif **iosa* ou d'un type lexical rattachable (malgré quelques hypothèses risquées), l'origine de cet emploi est reconduite, à travers un passage sémantique plausible, à l'exhortation *aiosa/aiosa* empruntée du catalan *aiòs*, « voce attestata dal XIII secolo quale grido cadenzato volto a produrre uno sforzo congiunto in lavori [...] di forza, tipicamente diretto all'equipaggio di una galea, o emesso dall'equipaggio stesso, durante la voga » [45sq.]. La grande quantité de données qui appuient cette analyse est un indice de l'attention de l'auteur aux cultures multiformes de la Méditerranée, ainsi que de sa connaissance de circuits culturels très rarement fréquentés par les linguistes. Et pas le seul indice, en fait: le chapitre X consiste en un décryptage d'un sonnet du poète florentin Luigi Pulci (XV^e siècle), à première vue totalement incompréhensible, qui pourtant devient entièrement clair une fois qu'on accepte l'idée que la langue utilisée est une variété vénitienne de la *lingua franca* méditerranéenne [115-23].

Mais avant d'en venir à la partie conclusive du volume, on dira encore quelques mots sur les chapitres centraux, qui proposent l'explication d'unités lexicales à attestation rare ou isolée: il s'agit, cela va sans dire, de la tâche la plus difficile pour les philologues et les lexicologues. L'analyse d'Alessandro Parenti nous montre, entre autre, que le *boncio* mentionné dans des textes florentins du XV^e siècle n'était pas un poisson comme on l'a longuement cru, mais un chat; que les *gandavugli* enregistrés dans des documents notariaux toscans de 1292 n'étaient pas des dagues mais du chanvre; que l'adjectif f.pl. *guardmine* 'trompeurs', hapax tiré d'une lyrique toscane, ne vient pas de l'ancien néerlandais *warmōs* 'potage de légumes', comme l'éditeur du texte l'avait cru en feuilletant le REW, mais représente une réfection ponctuelle d'ait. *guarminella* produit par le (très modeste) poète à cause d'exigences métriques.

Le chapitre IX est consacré à une bizarrerie logique: la locution figée *un paio di nozze*, littéralement 'une paire de noces', servait dans la langue du Moyen Âge (et après, comme emploi seulement littéraire, jusqu'au XIX^e siècle) pour désigner une (seule) réception de mariage, sans que cela implique une véritable idée de dualité. C'est encore une fois la force de la documentation qui montre que ce faux duel qui désigne une entité unique représente en effet une particularité syntaxique de certains *pluralia tantum* de

⁷ Cf. Vittorio Formentin, « Un nuovo testo per la storia del romanesco medievale », in: Michele Loporcaro / Vincenzo Faraoni / Piero Adolfo Di Pretoro (ed.), *Vicende storiche della lingua di Roma*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2012, 29-78 (p. 54).

l’italien ancien, y compris *nozze*, qui devient nombrable à l’aide de la construction syntagmatique avec *paio*; l’interprétation est validée par la comparaison avec des emplois très proches d’af. *pair*, et des cas analogues sont montrés aussi pour l’anglais [101-14].

L’étude la plus extravagante dans l’économie du volume est probablement la dernière, qui ne touche aucunement à des problèmes de lexique, mais s’inscrit de manière cohérente dans la multiplicité des intérêts et de la curiosité de l’auteur, et reflète son goût pour le décryptage d’énigmes linguistiques. Cette fois, c’est un système graphique qui fait l’objet de l’analyse : on y prend en compte l’emploi très particulier des accents aigu et grave et de l’apostrophe qu’on peut observer dans l’un des livres imprimés les plus importants dans l’histoire de la culture littéraire italienne du XVI^e siècle, qu’on appelle *Giuntina di rime antiche* (1527). L’auteur montre que l’interprétation courante de ce système de notation, qui envisageait une distinction phonologique des voyelles ouvertes et fermées au moyen des accents, est infondée. En revanche, l’analyse met en lumière un système beaucoup plus complexe, qui prévoit aussi, pour la première et dernière fois dans l’histoire de l’orthographe italienne, la représentation graphique, à l’aide de l’accent grave, du dédoublement phono-syntactique⁸. Bien que cet usage graphique très singulier ne se soit pas perpétué, l’épisode ici reconstruit est d’un certain intérêt pour l’histoire de la ponctuation et des signes orthographiques, secteur d’études qui n’a reçu une certaine impulsion, du moins en Italie, que dans les dernières années⁹.

Il n’y a pas longtemps, un important manuel d’étymologie romane s’exprimait dans ces termes :

Premessa necessaria è la constatazione che le grandi scoperte in campo etimologico sono state compiute da Diez, Meyer-Lübke e von Wartburg. Agli odierni ricercatori, in questo settore dei nostri studi, rimane una piccola messe, che man mano si assottiglia [...]¹⁰

En revanche, les recherches d’Alessandro Parenti¹¹ nous donnent l’impression, en soi très consolante, que les nouvelles générations de chercheurs sont appelées à un travail très important, qui consistera tout d’abord en une révision générale et, là où ce sera nécessaire, en une remise en question du patrimoine étymologique hérité. Les hypothèses avancées par nos prédécesseurs demandent à être validées à la lumière d’un contrôle plus critique et attentif de la documentation ancienne. Ce travail, dont la romanistique ne pourra que bénéficier, est beaucoup plus facile aujourd’hui qu’aujourd’hui, grâce aux nouvelles technologies. Les études ici réunies, en outre, témoignent une fois de plus des avantages apportés au travail étymologique et lexicologique par l’application rigoureuse à la matière lexicale de la méthode philologique et de l’analyse des textes. Si l’étymologie en tant qu’histoire des mots vise à reconstruire des traditions

⁸ Pour ce phénomène italoroman cf. Michele Loporcaro, *L’origine del raddoppioamento fonosintattico. Saggio di fonologia diacronica romanza*, Basel/Tübingen, Francke, 1997.

⁹ Cf. Bice Mortara Garavelli (ed.), *Storia della punteggiatura in Europa*, Bari, Laterza, 2011.

¹⁰ Max Pfister / Antonio Lupis, *Introduzione all’etimologia romanza*, Soveria Mannelli, Rubbettino, 2001, 21.

¹¹ Cf. aussi Parenti 2012 (cf. *supra* n. 2).

linguistico-culturelles interrompues, il est bien évident que la seule application de la technique linguistique, dépourvue de l'attitude philologique et de la connaissance de la documentation ancienne, ne pourrait que produire des résultats regrettablement incomplets.

Le livre d'Alessandro Parenti représente donc un apport très intéressant à la discussion scientifique, même au-delà des interprétations étymologiques particulières qui vont certainement enrichir le débat critique. Un dernier mot peut être ajouté concernant le style de l'auteur, très agréable et bien loin de la rigidité qu'on constate parfois dans les écritures académiques, jusqu'à un certain goût pour les jeux de mots et une attention quasiment narrative aux petits détails qui peuvent faire résoudre des énigmes embrouillées. Ces caractères pourraient faire apprécier le livre même en dehors du cercle des spécialistes.

Marco MAGGIORE

Teresa GRUBER, *Mehrsprachigkeit und Sprachreflexion in der Frühen Neuzeit. Das Spanische im Königreich Neapel*, Tübingen, Narr (Romanica Monacensia, 81), 2014, 329 pages.

Il volume oggetto di questa recensione, l'ottantesimo della collana Romanica Monacensia dell'editore Narr, rappresenta una versione rivista della dissertazione dottorale dell'autrice. La ricerca, condotta presso la Ludwig-Maximilians-Universität di Monaco di Baviera, è legata anche ad un più ampio progetto intitolato *Pluralität und Autorisierung: Mehrsprachigkeit im Königreich Neapel (16. und 17. Jahrhundert)*, a sua volta parte dell'SFB 573 *Pluralisierung und Autorität in der Frühen Neuzeit (15.-17. Jahrhundert)*. Lo studio di Teresa Gruber ha come obiettivo principale quello di proporre una riflessione articolata sulle condizioni entro le quali si realizzava il plurilinguismo nell'Italia meridionale durante la dominazione spagnola (1503-1713, ma il periodo indagato va dall'inizio del Cinquecento fino a circa la metà del Seicento), ed in particolar modo sulla posizione dello spagnolo nello spazio comunicativo del Regno di Napoli. Inoltre, un ulteriore obiettivo dello studio è quello di delimitare il ruolo giocato dalla situazione di plurilinguismo della corte spagnola nel Regno di Napoli nella riflessione linguistica dell'epoca. In questo senso, il punto di partenza è dato da una considerazione di Uriel Weinreich, non a caso posta in esergo (e poi, con struttura ciclica, a conclusione dell'opera) dall'autrice, nella quale si sottolinea il fatto che spesso le situazioni di contatto linguistico favoriscono una presa di coscienza da parte dei parlanti delle peculiarità della propria lingua, rispetto alle altre.

Il volume è organizzato in sei capitoli. Dopo una breve premessa, il primo capitolo è dedicato ad un'introduzione [11-18] in cui si definiscono chiaramente gli obiettivi del lavoro, e vengono messe in evidenza le principali questioni teoriche, metodologiche e analitiche che saranno toccate nel volume¹. Il secondo capitolo è costituito da una conte-

¹ In particolare, nel quadro di questa introduzione, Teresa Gruber si pone alcune domande, che le permettono di centrare meglio l'obiettivo dello studio, e di mostrare

stualizzazione della ricerca dal punto di vista storico (paragrafi 2.1 e 2.2, in cui vengono presentate, rispettivamente, una riflessione sulla nozione di Umanesimo ed una caratterizzazione storica dell'*Italia spagnola*², con un fuoco particolare sul Regno di Napoli), e dal punto di vista della storia degli studi sull'argomento (attraverso una breve disamina dei principali studi storici e linguistici su questo periodo si mostra che la situazione linguistica nel Regno di Napoli durante la dominazione spagnola rappresenta ancora oggi, in larga misura, un tema poco esplorato). Il terzo capitolo presenta invece in dettaglio il quadro teorico e metodologico entro cui si muove l'analisi. L'autrice si sofferma in particolar modo sulla nozione di spazio comunicativo e sulla sua applicabilità al contesto dell'*Italia spagnola*. Vengono inoltre discusse e problematizzate nozioni come quelle di plurilinguismo, contatto linguistico e consapevolezza linguistica. Infine, viene descritto in maniera articolata il *corpus* testuale su cui si basa la ricerca. Il quarto ed il quinto capitolo costituiscono il cuore dell'analisi vera e propria. Nel capitolo 4 viene indagata la lingua di alcune poesie e di alcune commedie, nell'ottica di evidenziare i riflessi del contatto linguistico nel Regno di Napoli (paragrafi 4.1 e 4.2). L'analisi, di tipo sia linguistico sia stilistico-letterario, si conclude poi (paragrafo 4.3) con alcune considerazioni più ampie sui risultati delle indagini condotte nei due paragrafi precedenti. Nel capitolo 5 l'attenzione si sposta invece sulle riflessioni metalinguistiche che si trovano all'interno (o nel paratesto) di opere prodotte da quelli che Teresa Gruber chiama gli "esperti" del tempo (cioè coloro che per ragioni teoriche o pratiche si erano occupati di lingua e del rapporto tra lingue diverse). L'autrice dedica anche alcune pagine alle riflessioni metalinguistiche legate alle opere prodotte per insegnare lo spagnolo agli stranieri [243-78], una tipologia testuale particolarmente interessante per gli scopi della ricerca. Infine, nel sesto capitolo si traggono le conclusioni dell'indagine, tanto in termini teorici quanto in termini analitici.

La ricerca di Teresa Gruber è dunque volta non solo a evidenziare tutti gli elementi linguistici, più o meno esplicativi, presenti nei testi indagati che possano mostrare le tracce del plurilinguismo proprio dello spazio comunicativo entro cui si muovevano certi segmenti della società del Regno di Napoli, ma anche, se possibile, a indicare le relazioni reciproche tra le lingue in contatto. Come abbiamo accennato più su, parte dell'analisi è basata sullo studio delle realizzazioni linguistiche (grafico-fonetiche, lessicali, ma anche di altri livelli su cui l'influsso del contatto linguistico è meno evidente) degli scriventi, parte invece sull'analisi delle dichiarazioni metalinguistiche di questi ultimi circa il

fin da subito secondo quali articolazioni e entro quali limiti si muove la sua ricerca: «Nach welchen Schemata und Kriterien wurden die Sprachen hierarchisiert? Wie wurde die Mehrsprachigkeit im Königreich Neapel in Texten dargestellt? Welche Stereotype und Gemeinplätze wurden dabei verwendet? Welche Wechselwirkungen ergaben sich sprachintern und innerhalb der relevanten Diskurstraditionen aus dem Sprachkontakt? In welchen Texten wird die Sprachverschiedenheit als Hindernis wahrgenommen, dem man durch das Fremdsprachenstudium Abhilfe leisten muss? Weshalb rücken andere Texte die Gemeinsamkeiten der einzelnen Sprachen in den Vordergrund und stellen Mehrsprachigkeit gerade nicht als Barriere sondern als Chance dar? Kann man Aussagen über die Typik von Texten und Diskurstraditionen treffen, in denen Sprachreflexion und Sprachbetrachtung betrieben werden?» [12sq.].

² L'autrice si sofferma anche brevemente sulla storia della nozione di *Italia spagnola* in ambito storiografico [51sq.].

contatto linguistico e il plurilinguismo caratteristico del mondo in cui vivevano. Proprio l'operazione di contemporaneare i risultati dell'indagine linguistica "di struttura" con l'analisi delle riflessioni metalinguistiche svolte dagli scriventi dell'epoca ci sembra uno degli aspetti più interessanti, dal punto di vista metodologico, del lavoro di Teresa Gruber. Questo volume mostra infatti come le due chiavi interpretative appena indicate possano, in certi contesti ed entro certi limiti, e soprattutto se opportunamente contestualizzate in termini storici, culturali e di tradizione discorsiva, rappresentare un'importante fonte per una più articolata comprensione di situazioni linguistiche del passato. Il riferimento alle condizioni storiche, culturali, ideologiche e linguistiche entro cui le riflessioni metalinguistiche degli scriventi dell'epoca sono nate, e l'attenta analisi linguistica permettono infatti di offrire un quadro articolato e stimolante di quella che doveva essere la situazione linguistica dell'ambiente della corte di Napoli, e delle relazioni reciproche tra le principali varietà in contatto nel Regno di Napoli tra Cinquecento e Seicento³.

In particolare, l'autrice sottolinea che, indipendentemente dal grado di aderenza alla realtà linguistica dei testi analizzati, le forme di plurilinguismo riscontrate testimoniano una situazione di contatto linguistico che, almeno in certi contesti sociali, doveva essere rilevante⁴. Nella documentazione che ci è giunta vediamo infatti alternarsi toscano, latino, spagnolo, napoletano, e siciliano: «diese Sprachen waren Optionen, zwischen denen Autoren unter Berücksichtigung gattungsbezogener und diskurstypischer Regeln auswählen konnten» [279]. Il plurilinguismo, nei testi letterari indagati, viene ad esempio utilizzato con valori e funzioni diverse in base al genere e alla tradizione discorsiva in cui si situano le diverse opere: in poesia viene principalmente usato con scopi estetici, mentre nelle commedie il fine perseguito è piuttosto quello comico⁵.

Attraverso l'analisi dei testi viene dunque offerta una caratterizzazione del contesto di diffusione dello spagnolo e delle altre varietà (latino, napoletano, toscano, siciliano) in uso nello spazio comunicativo dell'*Italia spagnola*. Lo spagnolo, in particolare, era presente nel mondo della diplomazia, dell'amministrazione, della corte, ma anche negli ambienti in cui veniva prodotta e frutta la poesia (quello, già ricordato, della corte, ma

³ In questo contesto, rivestono ovviamente particolare importanza anche le pagine, cui abbiamo già accennato, che precedono l'analisi vera e propria, dedicate non solo ad articolate riflessioni sul concetto di stereotipo, di riflessione linguistica, di consapevolezza linguistica e di contatto linguistico [73-93 e 98-105], ma anche alla contestualizzazione storica, culturale e linguistica del Regno di Napoli tra Cinquecento e Seicento [18-52 e 65-73].

⁴ Non è d'altronde probabilmente un caso che nel testo pratico discusso nel paragrafo 4.3 [197-198], si ritrovino fenomeni di code-mixing e tipologie di prestiti sostanzialmente comparabili a quelli che si riscontrano nelle commedie.

⁵ A proposito di quest'uso cosciente del plurilinguismo, nel volume di Teresa Gruber vengono in particolar modo tematizzati un paio di aspetti che ci paiono di un certo interesse. Da un lato, la stereotipizzazione tipica dello spagnolo arrogante e la relativa stereotipizzazione linguistica rappresentano «eine Form der Reflexion und der Abstraktion, mit der kommunikative Prozesse und Mehrsprachigkeit beschrieben wurden» [281]. Dall'altro, nelle caricature e nelle imitazioni tipiche delle commedie si mette in scena un paradosso: il meccanismo teatrale è basato sul fallimento della comunicazione tra i personaggi, ma allo stesso tempo il plurilinguismo, evidentemente, non creava problemi di comprensione al pubblico.

anche, più in generale, quello della cultura letteraria)⁶, oltre che nel mondo rappresentato nelle commedie (quello dei soldati spagnoli, che vivevano a stretto contatto con la popolazione locale).

La consapevolezza dettata dal prolungato plurilinguismo nel contesto dell'*Italia spagnola* si fa più elaborata nei testi che offrono una vera e propria riflessione metalinguistica. Lo spagnolo è in generale considerato positivamente e, nella geometria delle varietà linguistiche diffuse in Italia meridionale, sembra godere di un certo prestigio: ad esempio, i testi per l'apprendimento delle conoscenze linguistiche utili nell'*Italia spagnola* sono sostanzialmente orientati intorno ad un bilinguismo toscano-castigliano, mentre il napoletano, che pure aveva una sua importanza amministrativa, non viene preso in considerazione. In questo modo, si favoriva «eine Hierarchisierung der Sprachen im Königreich Neapel: Das Kastilische als international anerkannte Sprache der spanischen Krone und das Toskanische als einflussreichste Literatursprache ‘Italiens’ waren die Prestigesprachen, deren Kenntnisse in der *Italia Spagnola* als Voraussetzung für sozialen und wirtschaftlichen Erfolg sowie für Aufstieg gewertet wurden» [283]. In ogni caso, Teresa Gruber sottolinea anche molto opportunamente che la situazione plurilingue del Regno di Napoli era caratterizzata da dinamiche complesse, che non sempre possono essere ricondotte a schemi generali, in un contesto in cui la diversità linguistica non era considerata come un ostacolo⁷.

D'altronde, uno dei principali risultati di questo volume è proprio di aver mostrato, attraverso l'articolazione delle dinamiche del plurilinguismo nello spazio comunicativo dell'*Italia spagnola*, che quest'ultimo concetto si può (e si deve) interpretare non come una «geografisch, territorial oder epochal eingrenzbare räumliche Entität, sondern vielmehr ein Konstrukt, das auf der Gesamtheit aller Texte und Diskurse basiert, in denen die spanisch-italienische Mehrsprachigkeit verhandelt wurde und deren historisches Fundament der Sprach- und Kulturkontakt durch die spanische Präsenz im Königreich Neapel und anderen Teilen Italiens in der Frühen Neuzeit ist» [284]. Una nozione, dunque, che trascende lo spazio e il tempo del Regno di Napoli, e che ha le sue radici in condizioni più profonde della costruzione dello spazio culturale e linguistico italiano nella prima età moderna.

In definitiva, questa ricerca rappresenta un'indagine di sociolinguistica diacronica svolta con lucidità ed equilibrio, i cui risultati emergono da un'accurata analisi di dati di tipo storico, sociale, culturale, letterario e linguistico. Inoltre, come abbiamo avuto modo di sottolineare più su, questo studio è incentrato su un momento della storia linguistica e culturale italiana relativamente poco indagato, soprattutto dal punto di vista linguistico. In questo senso, la ricerca di Teresa Gruber risulta ancora più preziosa perché si inserisce in un contesto in cui un'opera del genere rappresentava davvero un *Forschungsdesiderat*.

Paolo GRECO

⁶ Non mancano d'altronde, come viene evidenziato nel quinto capitolo, riflessioni metalinguistiche sul valore dello spagnolo come lingua letteraria.

⁷ Si consideri che, in queste complesse dinamiche plurilingui anche il latino giocava un ruolo in alcuni specifici contesti.

Judith KITTNER, *Nähesprachliches Italienisch im Ruhrgebiet und in Catania. Vergleichende phonetisch-prosodische Untersuchungen*, Berlin/Boston, de Gruyter (Beihefte zur ZrP, 396), 2015, xxi + 426 pp.

La monografia di Judith Kittler è la versione rivista della sua tesi di dottorato consegnata in maggio 2014 presso la Ruhr-Universität di Bochum. Il volume consta di dieci capitoli, cui si aggiungono la prefazione (*Vorwort* [vii-viii]), un indice delle (numerose) immagini (*Abbildungsverzeichnis* [xv-xx]), una lista dei simboli utilizzati per la trascrizione (*Transkriptionszeichen* [xxi])¹, la bibliografia [227-32] e un voluminoso *Anhang* [233-97]. Quest'ultimo comprende il questionario sociolinguistico, le tracce delle interviste guidate e la storia illustrata utilizzate per elicitare i materiali linguistici, un indice delle tabelle e le tabelle stesse con una sinossi degli informanti e i valori di diversi elementi fonetici e prosodici, oltre che dei marcatori di discorso, rilevati. Chiude il volume un'altra corposa sezione di grafici e diagrammi [299-426].

L'obiettivo della ricerca in oggetto è, come scrive l'autrice nella *Einleitung*, «die wahrgenommenen Unterschiede in der Lautung auf segmenteller Ebene und der Prosodie auf suprasegmenteller Ebene zu objektivieren und sie damit in einem Ausschnitt des gesprochenen nähesprachlichen Italienisch im Ruhrgebiet messbar und sichtbar zu machen» [3]. Ragione di tale ricerca, chiarisce Kittler nel capitolo successivo [*Ziele, Aufbau und Gegenstand der Studie*], è il fatto che le ricerche finora effettuate sui migranti italiani di prima e seconda generazione si siano concentrate su aspetti più legati alla ‘grammatica’ in senso stretto o al lessico, nonostante siano piuttosto caratteristiche fonetiche e prosodiche dell’italiano parlato nel bacino della Ruhr a essere percepite, in Italia, come devianti. Nel breve terzo capitolo *Italienisch im Ruhrgebiet* [8-11] vi è panoramica (assai sommaria) sull’emigrazione italiana, in particolare verso la Germania, quale quadro interpretativo per comprendere la presenza di «121.509 Italienern in Nordrhein-Westfalen» [8].

Il quarto capitolo *Forschungstand* [12-20] introduce, nuovamente in maniera molto succinta, lo stato della ricerca sociolinguistica e di linguistica migrazionale, con particolare riferimento ai modelli di Franceschini (2002)² e Krefeld (2004)³, ma anche allo studio di Bernhard (2013)⁴, più chiaramente orientati di altri all’analisi di realtà linguistiche

¹ Per le trascrizioni si utilizzano, nel volume, simboli IPA; esse, come le registrazioni che compongono il corpus, sono consultabili e/o scaricabili dall’homepage dell’editore (<www.degruyter.com/view/product/450058>). Le trascrizioni sono state realizzate con il software *prosogram*, che «hat die folgende Lautschriftzeichen k^h, p^h, t^h durch kꝑ, pꝑ und tꝑ ersetzt» [xxi]. In realtà nelle trascrizioni presenti sul sito si trovano i simboli kꝑ, pꝑ e tꝑ.

² Rita Franceschini, «Prospettive per lo studio del diasistema italiano-dialeotto in situazione di extraterritorialità», in: Thomas Krefeld (ed.), *Spazio vissuto e dinamica linguistica. Varietà meridionali in Italia e in situazione di extraterritorialità*, Frankfurt/Main et al., Lang, 2002, 93-110.

³ Thomas Krefeld, *Einführung in die Migrationslinguistik. Von der Germania italiana in die Romania multipla*, Tübingen, Gunter Narr (narr studienbücher), 2004.

⁴ Gerald Bernhard, «Transnationale soziale Räume: Blicke auf die sprachliche Identitätenbildung bei Italienern im Ruhrgebiet», in: Thomas Stehl / Claudia Schlaak / Lena Busse (a c.d.), *Sprachkontakt, Sprachvariation, Migration: Methodenfragen*

di migranti italiani. Sorprende un po' che, a fronte di una ricerca che negli ultimi anni mostra una certa vitalità, con orientamenti teorici e metodologici diversi (si ricordino qui solo a titolo d'esempio i contributi raccolti nel volume collettaneo a cura di Thomas Stehl (2011)⁵), le opere qui citate siano relativamente poche.

Segue, nel quinto capitolo [21-36], la descrizione della metodologia utilizzata per la raccolta dei dati e degli scopi della ricerca: un confronto tra le caratteristiche fonetiche e fonologiche dell'italiano parlato nei territori della Ruhr da migranti di origine siciliana (15 probandi) e nei luoghi di provenienza degli stessi, in particolare a Catania (19 probandi). Gli informanti residenti in Germania sono suddivisi, sulla scorta di Gueli Alletti (2011, 3)⁶ in quattro generazioni migratorie: *prima*, se emigrati dopo i tredici anni di età e dunque dopo aver assolto (quasi) completamente la scuola dell'obbligo in Italia; *intermedia*, se emigrati tra i cinque e i tredici anni di età; *seconda*, se nati in Germania o trasferitivisi prima dei cinque anni; *terza*, se i genitori appartengono alla seconda generazione [23]⁷. Per la raccolta dati l'autrice ha fatto dapprima uso di un questionario sociolinguistico (più ampio per i probandi di Germania) tramite il quale, oltre a informazioni personali e sociodemografiche, ha cercato di ricostruire l'apprendimento linguistico (in contesto scolastico e spontaneo) e gli usi linguistici (dichiarati) degli informanti [27-30]. La seconda fonte di materiali è costituita da interviste guidate – per i probandi in Germania – sulle tematiche della situazione di vita in migrazione, durata della migrazione stessa, uso delle lingue nella quotidianità e sul contatto con l'Italia e gli italiani e la percezione di questi (in Germania e in Italia). Sono stati inoltre richiesti giudizi valutativi sull'italiano preferito dai migranti tra quelli con cui vengono in contatto

und Prozessanalysen, Frankfurt/Main et al., Peter Lang (Sprachkontakte. Variation, Migration und Sprachdynamik, 2), 2013, 177-195.

⁵ Thomas Stehl (a.c.d.), *Sprachen in mobilisierten Kulturen: Aspekte der Migrationslinguistik*, Potsdam, Universitätsverlag Potsdam, 2011 (Mobilisierte Kulturen, 2, accessibile *open access* all'indirizzo: <<https://publishup.uni-potsdam.de/files/5161/moku02.pdf>> [21.06.2016]).

⁶ Marilene Gueli Alletti, Italesco – *interlinguale Sprachvarianz in vier Generationen italienischer Migranten*, Hamburg, Verlag Dr. Kovač, 2011 (Philologia. Sprachwissenschaftliche Forschungsergebnisse, 162). Il modello è originariamente proposto in Ad Backus, *Two in one. Bilingual speech of Turkish immigrants in the Netherlands*. Tilburg, Tilburg University Press, 1996, in particolare p. 44. Questi, a sua volta, rimarca che una suddivisione simile – per la generazione intermedia peraltro solo *in negativo*, in quanto parlanti della fascia d'età corrispondente non vengono tenuti in considerazione – era già stata proposta da Manuel J. Gutiérrez / Carmen Silva-Corvalán, «Spanish clitics in a contact situation», in: Ana Roca / John M. Lipski (ed), *Spanish in the United States. Linguistic Contact and Diversity*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1993, 75-89, in particolare p. 77.

⁷ Questa suddivisione, da un punto di vista teorico sicuramente valida, può tuttavia mostrarsi di difficile applicazione nella prassi analitica: così l'autrice attribuisce alla terza generazione migratoria i probandi HA02 e HA05 (HA sta per la città di Hagen), figli di HA01 e HA03, che invece vengono attribuiti alla prima generazione. Questo perché il padre, HA03 – che evidentemente si è trasferito in Germania dopo il tredicesimo anno di età –, «gemeinsam mit seiner Mutter emigriert war, und damit auch ein Teil der Großeltern zumindest temporär in Deutschland gelebt hat» [26].

tramite i mezzi di comunicazione e tra le varietà regionali d'Italia e inoltre delle prognosi sul futuro dell'italiano in Germania. Le ultime due domande (sulla propria città d'origine e sulla finale dei mondiali di calcio del 2006) infine hanno lo scopo di indurre gli informanti a produrre sequenze narrative più ampie, sulle quali effettuare le ricerche fonetiche e fonologiche desiderate; esse, come i giudizi valutativi sull'italiano dei media e sulle varietà regionali, facevano parte anche dell'intervista con i probandi catanesi, completata da domande sull'uso personale di italiano e/o dialetto e sull'eventuale contatto con varietà italiane di migrazione [30-35], oltre che dalla richiesta di spiegazione della ricetta del proprio piatto preferito⁸. Il terzo modulo di raccolta dati consiste nella narrazione di una storia illustrata, per i probandi in Germania dapprima in italiano e poi, quale confronto, anche in tedesco [35-36]⁹.

Il sesto capitolo, più breve, *Methoden und Analyseprogramme* [37-46] contiene una presentazione dei supporti tecnici e dei software (*Praat*, l'applicazione in questo integrabile *Prosogram* e il programma *Correlatore*) utilizzati per raccogliere i dati e supportare l'analisi.

Nel settimo capitolo si espongono dapprima le caratteristiche principali del corpus: 95 file audio per un totale di 104 minuti di registrazioni. Sulla base dei dati raccolti nei sottocorpora *Questionario* e *Intervista* e suddivisi per regione oltre che, per il corpus tedesco, per generazione migratoria, vengono in seguito descritti i profili sociodemografici, linguistici, comunicativi e migrazionali degli informanti, tipizzati secondo il

⁸ C'è da chiedersi se tale tipologia testuale sia adeguata per elicitare dati di parlato della vicinanza comunicativa: essa è piuttosto rigida e regolata e le manca, in genere, la spontaneità.

⁹ Questo tipo di test, consolidato nella ricerca linguistica, pare problematico per elicitare dati di parlato *nähesprachlich*. L'esercizio proposto può evocare nei probandi il ricordo di situazioni formalizzate (come la scuola), in cui la lingua utilizzata è maggiormente controllata e orientata allo standard. Sorprende anche l'affermazione dell'autrice che «[a]ls Unterstützung zur Elizitation möglichst einfacher und freier und damit nähesprachlicher narrativer Strukturen, in denen nicht nur die einzelnen Bilder beschrieben werden, sondern die gesamte Darstellung als kleine Geschichte erzählt werden sollte, wurden die Sprecher jeweils dazu aufgefordert, die Geschichte so zu erzählen, wie sie sie einem Kind erzählen würden» [35]. Se una struttura narrativa adatta alla comprensione di un bambino può presentare una preponderanza di paratassi e dunque una semplificazione sintattica, proprio la necessità di una storiaquadro pare poter attivare nei parlanti una serie di formulazioni testuali e costruzioni non spontanee, ma stereotipe e tipiche delle narrazioni adatte a un pubblico infantile (*C'era una volta ...*, effettivamente utilizzato dai probandi, cf. le trascrizioni su <www.degruyter.com/view/product/450058?rskey=SEkaWT&result=1>), oltre che a scelte lessicali mirate. A prescindere dall'artificialità intrinseca del setting sperimentale, a livello prosodico proprio la simulazione di una situazione comunicativa con bambini può portare a una pronuncia più curata e chiara e a fenomeni prosodici come enfasi etc. non propri del parlato spontaneo. Stupisce dunque che Kittler ipotizzi che «aufgrund des Erzählrahmens die Kontrolle regionalsprachlicher Merkmale eventuell abgeschwächt werden könnte, da sich die Wahrnehmung des Sprechers stärker auf die inhaltliche Seite und die Erfüllung der Aufgabe richtet» [165].

modello di Franceschini (2002) [47-78]. Segue poi la descrizione dei due sottocorpora linguistici *Intervista_Analyse* e *Storia* [78-83].

Nel capitolo 8 *Phonetisch-Prosodische Analyse: Auswahl und Beschreibung der relevanten Merkmale und Variablen* [84-114] si introducono le caratteristiche segmentali e soprasegmentali rilevanti per la ricerca, tra le quali vi sono la realizzazione delle vocali medio-alte e medio-basse [ɛ, e, ɔ, o] in sillaba aperta e chiusa, l'eventuale realizzazione di una vocale media centrale [ə] in posizione atona (soprattutto in fine parola), la lenizione delle occlusive intervocaliche, la spirantizzazione dell'affricata /-f-/ in posizione intervocalica e altre caratteristiche del consonantismo, oltre che della prosodia, come la frequenza base F0, la variazione della durata di segmenti e sillabe, la velocità e fluidità del parlato, le diverse tonie con funzione modale, ma anche fenomeni di esitazione e marcatori del discorso.

Il corposo capitolo 9 *Analyse-Ergebnisse* [115-215], che da solo costituisce quasi la metà del testo della monografia, presenta la minuziosa analisi dei materiali linguistici raccolti nei diversi sottocorpora con i due gruppi di informanti in relazione alla caratteristiche fonetico-fonologiche e prosodiche precedentemente esposte (risultati illustrati ulteriormente nei diagrammi in appendice al volume). Nella prima parte (9.1 e relativi sottocapitoli [115-65]) sono descritti i dati ottenuti con le domande 17 e 18 del questionario. L'analisi dei materiali avviene dapprima singolarmente per gli informanti dei due gruppi (bacino della Ruhr e Catania)¹⁰ e in seguito i risultati vengono posti a confronto. Non è questa certo la sede per riferire sui singoli dati, che mostrano talora realizzazioni simili, ma anche tendenze divergenti (o più o meno spiccate) tra i parlanti dei due gruppi¹¹. Tuttavia, particolarmente interessanti paiono alcuni aspetti dell'analisi

¹⁰ Kittler rimarca giustamente [115] che, essendo le sequenze testuali raccolte a Catania più lunghe di quelle degli informanti in Germania, il numero di occorrenze dei singoli elementi e fenomeni indagati è nelle prime maggiore che nelle seconde.

¹¹ Qui ne siano segnalati solo alcuni, come per esempio l'apertura di /o/ e /e/ in sillaba aperta in [ɔ] e rispettivamente [ɛ] presente in entrambi i gruppi di parlanti, ma più frequente tra quelli del bacino della Ruhr, e con interessanti differenze tra il trattamento della vocale velare rispetto a quella palatale [118-119], o la realizzazione [tʰ] per /-t-/, che per i probandi in extraterritorialità costituisce ben il 59% del totale, mentre per i catanesi si somma a un modico 9% (per contro, la realizzazione standard [t] costituisce, nei due gruppi, il 24% e rispettivamente il 66%, mentre la variante [d] il 17% e rispettivamente il 25%, peraltro con grosse differenze individuali [129-130]; risultati analoghi per /-p-/, parzialmente diversi per /-k-/ che «scheint sowohl anfälliger für die Lenisierung zu [g], als auch für die Aspirierung zu [kʰ] zu sein [...]» [131]). In altri casi sono i parlanti catanesi a mostrare maggiore divergenza dalla norma, come nella realizzazione dell'affricata /-f-/, la cui realizzazione come fricativa [ʃ] a Catania costituisce il 27%, nel bacino della Ruhr solo il 9%. Anche a livello soprasegmentale l'indagine della frequenza fondamentale F0 mostra alcune differenze interessanti: così la gamma di variazione è, per i valori sia minimi sia massimi, maggiore presso i parlanti della Ruhr (56-178Hz e rispettivamente 205-329Hz) rispetto a quelli catanesi (tra 75-169Hz i primi, tra 226-323Hz i secondi); questi ultimi mostrano anche differenze meno accentuate tra maschi e femmine nei valori massimi di F0 rispetto a quanto rilevato in Germania e di quanto atteso [138-41]. La velocità di eloquio si rivela maggiore tra i parlanti catanesi, mentre i probandi in extraterritorialità effettuano un numero maggiore di pause [144-52].

riguardante i parametri prosodici della durata, frequenza e complessità delle unità tonali [152-56], che l'autrice confronta (in parte) con i valori registrati da Heinz (2006)¹²: il numero di unità tonali al secondo, ma anche la durata delle stesse e il numero di sillabe per unità sono molto più vicini ai valori registrati da Heinz per la tipologia discorsiva della fiaba raccontata (e, ma l'autrice non lo dice, del testo letto a voce alta, sia questo una fiaba o le notizie del giornale radio), e non della conversazione. Questo dato pare significativo, perché, sebbene Kittler confronti i suoi risultati con quelli della conversazione in Heinz (2006), i materiali da lei raccolti sono assimilabili a tipologie discorsive meno spontanee come appunto la narrazione¹³. Ciò che risulta importante anche per la definizione dei materiali raccolti come *nähesprachlich*, su cui si tornerà più sotto.

Un dato davvero interessante riguarda le caratteristiche ritmiche del parlato. Rifacendosi al modello proposto da Bertinetto/Bettini (2008)¹⁴, l'autrice nota che sia i parlanti del bacino della Ruhr che, in misura minore, quelli catanesi mostrano un'elevata fluttuazione dei valori vocalici (riduzione, ma anche allungamento), ma una certa stabilità dei valori consonantici. Tale caratteristica è tipica delle lingue più vicine al polo *compensating* come il tedesco che a quelle del polo *controlling* come l'italiano [158-62]. Il fatto che si ritrovi anche nel parlato catanese sembra però escludere si tratti di un effetto del contatto col tedesco.

Nella seconda parte (9.2 e relativi sottocapitoli [165-215]) vi è l'analisi, focalizzata sulle stesse caratteristiche già indagate, dei materiali raccolti tramite il test della storia illustrata. I risultati dell'indagine su questo secondo corpus confermano in generale quelli del precedente, mostrando in alcuni casi tendenze più accentuate, in altri più attenuate¹⁵, con risultati – dal punto di vista delle caratteristiche segmentali – che

¹² Matthias Heinz, «La prosodia come marcatura discorsiva: sulla differenziazione prosodica di due tipi di testo in italiano», in: Martina Drescher / Barbara Frank-Job (a c.d.), *Les marqueurs discursifs dans les langues romanes*, Frankfurt/Main, Peter Lang, 2006, 219-232, in particolare pp. 226-227.

¹³ Come l'autrice stessa peraltro dichiara più o meno esplicitamente più avanti, quando afferma che, per quanto riguarda i dati da lei raccolti, «handelt es sich einerseits um die Beantwortung im Interview elizitierter *Erzählfragen* und andererseits um die Erzählung einer Bildergeschichte» [216, corsivo mio].

¹⁴ Pier Marco Bertinetto / Chiara Bertini, «Towards a unified predictive model of Natural Language Rhythm», in: *Quaderni del Laboratorio di Linguistica* 7-8 (2008), 1-24 (e non «1-23», come in bibliografia [228]). Kittler fa riferimento a questa versione provvisoria, e non a quella definitiva in: Michela Russo (a c.d.), *Prosodic Universals. Comparative studies in rhythmic modeling and rhythm typology*, Napoli, Aracne, 2010, 43-77.

¹⁵ Per esempio la maggiore percentuale di realizzazioni [ɔ] di /o/ in sillaba aperta tra i parlanti catanesi (71% [168]) rispetto al precedente sottocorpus (61% [117]), mentre i parlanti del bacino della Ruhr mostrano in questo sottocorpus una percentuale di realizzazioni vicine allo standard decisamente più alta (49% contro 21%). Anche per le occlusive sorde intervocaliche vi sono parziali tendenze, tra i parlanti in extraterritorialità, ad avvicinarsi alla norma: così si registra un 54% di realizzazioni [p] per /-p-/ contro al 29% nei materiali dell'altro sottocorpus (tra i parlanti catanesi le realizzazioni vicine allo standard salgono dal 61% al 73% [179]). Questo fa ipotizzare un parlato più controllato; non vi sono, però, qui confronti tra i diversi valori dei due sottocorpora.

non paiono confermare un parlato meno controllato, anzi, in alcuni casi al contrario più vicino allo standard¹⁶. Dal punto di vista soprasegmentale, entrambi i gruppi mostrano anche in questo caso, a livello ritmico, caratteristiche delle lingue del polo compensatorio [211sg.].

Il decimo e ultimo capitolo *Zusammenfassung und Ausblick* [216-25] riassume i principali risultati della ricerca. L'autrice registra, nel sottocorpus *Intervista*, valori di deviazione dallo standard, a livello segmentale, pari al 36% nel vocalismo, al 45% nel consonantismo tra i parlanti della Ruhr, al 40% nel vocalismo e al 28% nel consonantismo tra quelli catanesi. Responsabile di tale discrepanza è la realizzazione aspirata delle occlusive sorde intervocaliche, particolarmente presente tra i parlanti in Germania (e riconducibile, come ben sottolinea Kittler [219], all'influsso del tedesco), ma pressoché irrilevante tra quelli in Italia. Meno significative le deviazioni nel sottocorpus *Storia*, in cui entrambi i gruppi mostrano valori simili. Per le altre caratteristiche segmentali e soprasegmentali Kittler riassume le differenze più evidenti e le puntuali convergenze tra i materiali raccolti nei due gruppi, per poi evidenziare come i risultati del lavoro possano – e debbano – servire da base di partenza per altre ricerche di tipo comparativo e di linguistica migrazionale.

La monografia è chiusa, come si è detto, dalla concisa bibliografia [227-32], dall'alle-gato [233-97] e dalla corposa sezione *Abbildungen und Diagramme* [299-426].

Dal punto di vista formale il lavoro è ben curato e si presenta nella rinnovata veste editoriale dei *Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*. Davvero pochi e non rilevanti sono le sviste e altri errori formali¹⁷.

Lo studio di Kittler costituisce un fondamentale contributo alla conoscenza dell'italiano nel mondo; la mole di materiali raccolta e l'analisi approfondita e multilivello sono davvero lodevoli. Tuttavia si pone una domanda concettuale, che pare centrale: in che misura i dati analizzati possono essere collocati nel polo della *Nähesprachlichkeit*, come suggerito dal titolo della monografia? Alcune delle caratteristiche delle situazioni comunicative, pur diverse, durante le quali sono stati raccolti, come la spontaneità, la confidenza tra i partecipanti alla discussione, la libera scelta delle temi trattati, l'ancoraggio situazionale e/o azionale, il coinvolgimento emotivo, che può essere qui presunto solo per la dimensione espressiva, non per quella affettiva, etc., come ci è ben insegnato

¹⁶ A livello soprasegmentale è interessante che, in entrambi i gruppi, i valori massimi e minimi della frequenza fondamentale mostrano in questo sottocorpus una maggiore gamma di variazione e che, per quanto riguarda i tratti soprasegmentali, i parlanti della Ruhr non mostrano differenze particolarmente marcate tra i valori rilevati nella narrazione della storia in italiano e quelli della narrazione in tedesco, tranne che per la lunghezza delle unità tonali (1,14s di media per la versione italiana, 1,02s per quella tedesca [203]).

¹⁷ Cf. p.e. «Es ist unerlässlich zu erwähnen, dass die Dauer bzw. Länge ein suprasegmentelles Merkmal darstellt, dass daher immer in Relation zu den umstehenden Lauten gesehen werden muss [...]» [45, corsivo mio], o l'indicazione «Berlin et al.» invece di «Frankfurt a.M. et al.» quale luogo di edizione di Thomas Krefeld (ed.), *Spazio vissuto e dinamica linguistica. Varietà meridionali in Italia e in situazione di extraterritorialità*, Frankfurt a.M. et al., Peter Lang, 2004 (cf. [229, 230]).

da Koch/Oesterreicher (cf. 2011, 7)¹⁸, si manifestano in forme che paiono più vicine al polo della *Distanzsprachlichkeit* o perlomeno da collocare verso il centro del *continuum* tra i due poli, come sembrano confermare anche alcuni risultati dell'analisi. Con questo non si vuole né affermare che i materiali linguistici siano chiaramente attribuibili alla sfera della distanza comunicativa, che non risponderebbe al vero, né tantomeno che la scelta di tali materiali infici in qualsivoglia maniera la qualità dell'analisi e del lavoro. Auspicabile sarebbe stata però una maggiore chiarezza terminologica, che permettesse una più netta delimitazione tra *parlato* e *nähesprachlich*, evitando l'impressione, che invece talora sorge, che vi sia un'equiparazione *tout court* tra le due categorie (al proposito si noti che nelle sette pagine che compongono i capitoli 1 e 2, l'italiano oggetto di indagine è qualificato ben cinque volte come «gesprochen», una volta come «gesprochen nähesprachlich» e una sola volta come «nähesprachlich»); e non è la «nähesprachliche italienische Kommunikation» [2] nel bacino della Ruhr, le cui condizioni sono, a detta dell'autrice, assai variegate, che questa indaga, bensì (preziosi) dati linguistici raccolti in situazioni experimental e/o comunque non spontanee e naturali.

È evidente (e triviale) che una ricerca fonetico-fonologica non può che basarsi su dati dell'oralità; fondamentale è però differenziare tra oralità e vicinanza pragmatico-comunicativa: i dati raccolti e analizzati da Kittler non permettono di asserire che le caratteristiche fonetico-fonologiche che emergono siano da attribuire (solo) alla *Nähesprachlichkeit*, che esse dunque possano essere, entro certi limiti, controllate dai parlanti e mitigate in situazioni comunicative (più) formali¹⁹. La tipologia di test utilizzata per elicitare i dati infatti, non pare errato ribadirlo, può portare alla produzione di materiali linguistici non chiaramente collocabili nel polo della vicinanza comunicativa: le strutture narrative evocate per il test della storia illustrata, ma anche la domanda relativa alla ricetta del piatto preferito, pertengono a tipologie e tradizioni discorsive ben chiare, nell'ambito delle quali si muovono i testi prodotti. Se questo è evidente in particolare a livello sintattico e testuale, non sono da sottovalutarne le ricadute anche sul piano fonetico e prosodico.

L'opera di Kittler costituisce un tassello importante e significativo della ricerca linguistica sull'italiano di migrazione e un considerevole contributo alla linguistica migratoria, che si spera venga recepito come merita. Che i materiali del corpus possano essere liberamente consultati e scaricati da internet (cf. nota 1), sia in trascrizione sia, per quanto riguarda le domande 17 e 18 e la storia illustrata, anche come file audio, non garantisce solo un'encomiabile trasparenza – è possibile a chiunque lo desideri verificare in prima persona la correttezza delle analisi proposte dall'autrice –, ma mette a disposizione della comunità scientifica dati preziosi per l'ulteriore ricerca (p.e. sintattica o lessicale) su due varietà di italiano parlato: l'italiano catanese e quello dei migranti siciliani nel bacino della Ruhr.

Luca MELCHIOR

¹⁸ Peter Koch / Wulf Oesterreicher, *Gesprochene Sprache in der Romania. Französisch, Italienisch, Spanisch*, Berlin/New York, de Gruyter, 2011 (Romanistische Arbeitshefte, 31).

¹⁹ Che anzi, dal punto di vista percettivo, pare invece che tali caratteristiche siano costitutive perlomeno della produzione orale *tout court* dei parlanti residenti nella Ruhr.

Nello BERTOLETTI, *Un'antica versione italiana dell'alba di Giraut de Bornel*. Con una nota paleografica di Antonio Ciaralli, Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 2014, 96 pp. (*Chartae Vulgares Antiquiores. Quaderni*, 1).

Come avviene in parte per ogni traduzione interlinguistica – il legame, pure nel segno del dono, sussiste sempre imbarazzato fra i termini ‘traduzione’, ‘tradizione’ e ‘tradimento’ –, nello *stemma codicum* i filologi semplificano per necessità in linea retta e univoca i sentieri plurali delle trasmissioni testuali, attenti, in vista del restauro, più ai bivi e agli snodi dell’albero che ai rami, alla misura del passo nei cammini dei testi. Questi corrono invece tortuosi, attraverso le vite degli uomini, i movimenti dei poeti, ambienti diversi e contagi fecondi: costruiscono così ciò che chiamiamo letteratura, il tessuto della trasmissione, la durata delle opere. Le anse dei fiumi descriverebbero certo meglio, e più appropriatamente delle lineerette, i vivagni attraverso cui transitano fra una generazione e l’altra i segni concreti della poesia antica romanza. E non è forse un caso se gli *stemmata* nelle recenti edizioni critiche appaiono meno geometricamente verticalizzati e disposti più largamente in piano, a illustrare contatti di filiera più che ascese perpendicolari di scalini. Gli obiettivi sono diversi, ma restituzione del testo e storia della tradizione di fatto, come già sostenne Pasquali, non si comprendono appieno se non convivono come facce della medesima luna. Così l’occasione di recensire un nuovo, notevolissimo, ritrovamento da parte di Nello Bertoletti offre assieme lo spunto per riflettere e per valutare i *novissimi* entro il panorama luminoso via via (e sin qui) ricomposto della poesia italiana delle origini.

In un volumetto agile e accurato, stampato dai tipi illustri delle romane «Edizioni di Storia e Letteratura», Bertoletti presenta il ritrovamento (suo) sul margine di un codice di Sallustio (Milano, Biblioteca Ambrosiana, ms. E 15 sup.) di una poesia in volgare di *sì il cui incipit è Aiuta De', vera lus et gartaç* ‘Sii d’aiuto Dio, vera luce e splendore’. Il volume è il primo della collana *Chartae Vulgares Antiquiores* ed è legato al progetto omonimo – condotto nelle Università di Udine, Trento e Perugia, coordinato da Vittorio Formentin – che si propone di pubblicare e commentare i primi testi italoromanzi.

Si tratta di un’antichissima traduzione in italiano dell’*alba*: *Reis glorios, verays lums e clardatz* composta dal *maistre* dei trovatori Giraut de Bornelh: Bertoletti propone per la copia ambrosiana del frammento, convincentemente, il 1239-1240 [27], di concerto ai risultati dell’attenta perizia offerta nella *Nota paleografica* da Antonio Ciaralli [71-79].

Non è certo se quella del limosino sia la prima attestazione del genere letterario, dedicato quest’ultimo al canto dolente di separazione degli amanti alle prime luci del giorno: «il primato cronologico dell’*alba* di Giraut de Borneil, trovatore attivo fino al 1212 secondo Panvini, fino al 1199 secondo Riquer, è messo in forse dall’*alba* di Raimbaut de Vaqueiras, morto tra il 1205 e il 1207, sicché grosso modo contemporaneo del limosino»¹. Non vi è dubbio invece sul fatto che la ritrovata traduzione ambrosiana dista dall’originale occitano, e dagli estremi cronologici accertati per quel trovatore, davvero pochissimo: solo una ventina d’anni. C’è di più. Se si considera che *Reis glorios* è trasmessa unicamente da sei testimoni manoscritti (siglati **CEPRSGT**) oltre alla carta di guardia del ms. latino 759 della *Bayerische Staatsbibliothek* di München (**Mün**),

¹ Costanzo Di Girolamo, «L’angelo dell’alba. Una rilettura di *Reis glorios*», *Cultura Neolatina* 69 (2009), 59-90, a p. 61.

risalente quest'ultimo alla seconda metà o forse all'ultimo quarto del tredicesimo secolo (la copia fu scoperta nel 1885 da W. Meyer ed è stata recentemente valorizzata ed attribuita ad amanuense siciliano da C. Di Girolamo², considerando inoltre che quei sei manoscritti sono tutti databili al Trecento, con l'eccezione del solo, più antico e celeberrimo, canzoniere T, allora la traduzione scoperta da Bertoletti costituisce anche il testimone (indiretto) più antico di tutta la *recensio*. Sono dunque molte le ragioni che rendono particolarmente significativo questo ritrovamento, per la poesia romanza e, in particolare, per quella italiana antica.

Se provassimo a definire, per dir così, l'orografia del primo capitolo della lirica italiana le emergenze permetterebbero ora davvero di allargare lo sguardo su conformazioni diverse e nuove: basta leggere un qualsiasi manuale della letteratura italiana di una trentina d'anni fa per persuadersene. Negli ultimi due decenni il settore degli studi della poesia antica ha visto infatti un incremento notevolissimo nella documentazione e un vero ribaltamento della prospettiva; si potrebbe dire anzi, senza tema di smentita, che quella splendente stella dell'alba di Giacomo Pugliese ha dato l'avvio a una fioritura di recuperi che mutano, non di poco, la valutazione sull'origine e sviluppo di quella poesia. Anche rispetto a ciò il testo ora pubblicato da Bertoletti permette delle considerazioni di qualche momento.

Le prime quattro strofe della canzone d'amore *Resplendiente stella d'albur* di Giacomo Pugliese, ritrovate nel manoscritto zurighese di Prisciano ormai vent'anni fa, sono databili al 1234-1235³ e costituiscono la più antica testimonianza della Scuola giunta sino a noi. Agli anni '80 del XIII secolo risalgono le quattro liriche ritrovate da G. Mascherpa a Bergamo che testimoniano anch'esse la circolazione al nord, fuori di Toscana, di un grappolo di testi siciliani ossia frammenti di canzoni di Giacomo da Lentini, Ruggerone da Palermo (o Federico II), Paganino da Serzana e Percivalle Doria⁴. Negli stessi anni (l'attestazione più alta è del 1288) si rinvengono sulle carte dei *Memoriali bolognesi* le strofe ancora di *Madonna dir vo voglio* del Notaro (assieme però già a Dante: 1287) mentre sulla carta di guardia di un codice viennese di Martin Polono sono state ritrovate reliquie ancora di *Madonna di vo voglio* e versi di *Lo gran valore e lo pregio amoroso* di Mazzeo di Ricco⁵.

Una considerazione pare dunque necessaria, anzi tutto. La testimonianza poetica rinvenuta e studiata da Bertoletti si configura pienamente come traccia (la qualifica è di Armando Petrucci, come giustamente precisato a p. 11 n. 3), il testo volgare – che si deve alla mano indicata con γ (=gamma) ossia a uno “scriba non professionista” [17] –

² Costanzo Di Girolamo, «Un testimone siciliano di «Reis glorios» e una riflessione sulla tradizione stravagante», *Cultura neolatina* 70 (2010), 7-44.

³ Cfr. Giuseppina Brunetti, *Il frammento inedito «Resplendiente stella de albur» di Giacomo Pugliese e la poesia italiana delle origini*, Tübingen, Niemeyer, 2000.

⁴ Giuseppe Mascherpa, «Reliquie lombarde duecentesche della Scuola siciliana. Prime indagini su un recente ritrovamento», *Critica del Testo* 16 (2013), 9-37; Id., «Pratica della scrittura, grammatica della poesia. Prime annotazioni su un prezioso reperto lombardo della Scuola siciliana», *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 28 (2014), 19-31.

⁵ Giuseppina Brunetti, «Versi ritrovati, versi dimenticati (con un'aggiunta ancora ai Siciliani)», in: *L'ornato parlare. Miscellanea di studi dedicata a Furio Brugnolo*, Padova, Esedra, 2008, 285-314.

si dispone senza particolare autorevolezza (quale pura attestazione di esistenza e non ovviamente come certificato di nascita) negli spazi accessori di un libro dedicato ad altro. In questo senso il frammento ambrosiano è accostabile al frammento zurighese, precedente di pochi anni, inserito in un manoscritto che trasmette la grammatica di Prisciano, come anche ai versi viennesi posti sulle guardie del prontuario giuridico del domenicano Martin Polono, all'alba ‘siciliana’ copiata a margine di un volume di scritti di medicina (e già alla canzone *Eu ò la plu fina druderia*, databile entro gli anni ’70 del Duecento e trasmessa nel manoscritto di Orazio Q 75 sup., anch'esso in Ambrosiana): tutte queste testimonianze provengono cioè da posizioni di margine ma entro volumi manoscritti che, attraverso le numerose mani che vi si riconoscono in glosse e appunti, dimostrano un qualche loro impiego in ambienti scolastici, meglio: in scuole cattedrali, università, monasteri; così infatti, opportunamente, Bertoletti: «avviene di sospettare un'aula scolastica prossima a un contesto clericale» [30]. Mi pare da sottolineare tale indizio, tanto più che nella *Nota paleografica* si distinguono oltre diciotto mani attive sulla sola carta di guardia che trasmette la poesia (p. 75: nove-dieci sul *verso* di c. 84, nove sul *recto*) e tanto più in considerazione del fatto che il libro, la principale opera storica di Sallustio: *Coniuratio Catilinae e Bellum lugurthinum* (si sarebbe voluto a tal proposito conoscere meglio la provenienza e qualità del codice ambrosiano copiato «in una littera textualis di inizio Duecento», p. 13) seppure diffusa nel Medioevo pare ancora per via diretta, inspiegabilmente, negata a Dante (G. Brugnoli, v. *Sallustio Crispo, Caio* in ED, 1970).

Anche il cosiddetto “Frammento piacentino”: *O bella bella bella*, scoperto e pubblicato da Claudio Vela⁶ è da accostare a questa tipologia: il breve testo, databile al primo quarto del Duecento (precede di pochissimi anni quelli zurighese e ambrosiano), si riviene sulla coperta di un libricino con un trattato grammaticale del XIII secolo, forse funzionale alla scuola capitolare della basilica, ricco di mani latine (diverse, ma tutte duecentesche) con annotazioni e appunti di maestri. E ciò non è indifferente, nei termini anche della *Rezeptionsgeschichte*.

Mi pare insomma quanto mai necessario provare a distinguere due fatti. Il primo è che le emergenze che ci si consegnano entro un contesto librario (antichi ritmi compresi) e che col latino/italiano delle annotazioni testimoniano anche la vitalità di ambienti scolastici di vario livello e natura, sono da distinguere da affioramenti che arrivano effettivamente frammentarie e isolate in *schedulae*, documenti, rotoli e carte sciolte. Mi riferisco alla cosiddetta “carta ravennate” coi testi antichi (il primo 1170-1220 il secondo 1210-1220, a badare al corno inferiore una quindicina d’anni prima di *Resplendiente*) *Quando eu stava in le tu cathene* (testo A) e *Fra tuti qui ke fece lu Creature* (testo B), carta rinvenuta nei tardi anni ’30 del secolo scorso da Giovanni Muzzioli, poi nota ad Augusto Campana e pubblicata da Alfredo Stussi⁷. Qui i testi sono vergati sul verso di un documento privato del febbraio 1127 (forse però «copia più tarda di una cinquantina d’anni»: T. De Robertis, *Strutture e scritture del codicetto piacentino*, in *Tracce di*

⁶ Cfr. Claudio Vela, «Nuovi versi d’amore delle Origini con notazione musicale in un frammento piacentino», in: *Tracce di una tradizione sommersa. I primi testi lirici italiani tra poesia e musica*, a cura di M.S. Lannutti e M. Locanto, Firenze, Edizioni del Galluzzo, 2005, 3-29.

⁷ Cfr. Alfredo Stussi, «Versi d’amore in volgare tra la fine del secolo XII e l’inizio del XIII», *Cultura neolatina* 59 (1999), 1-69.

una tradizione sommersa cit., p. 67), con la vendita di una casa. Un negozio in qualche misura – ma ciò andrebbe ancor meglio accertato, poiché la scrizione volgare avverrà verosimilmente fra Umbria e Marche (secondo Petrucci-Ciaralli) oppure è opera di un amanuense propriamente romagnolo (secondo Castellani-Breschi-Formentin) – legato al monastero femminile di Sant'Andrea Maggiore di Ravenna. Ed è a tale tipologia che vanno opportunamente assimilate altre, note, emergenze: ad esempio il *Lamento della sposa padovana*, scritto sul verso di una copia autentica ossia di un documento del gennaio 1277 (Padova, Bibl. Civ., B.P.4781), la canzonetta italiana *Amor, mercé, no sia*, del terzo quarto del secolo XIII (Biblioteca de Catalunya, ms. 3871⁸) e ora le reliquie della Scuola siciliana scritte su un rotolo in area lombarda e conservate a Bergamo (Biblioteca civica ‘Angelo Mai, ms. cassaforte 2.19). In questi casi insomma l’ambiente che trasporta la traccia volgare è più esatto, si restringe a quello di pertinenza dei documenti privati ed è più concretamente legato alla pratica propriamente notarile e giuridica, non si attaglia cioè a esperienze di scuola o di lettura di testi classici latini, a cui invece va riferita (a un libro usuale, anzi, di storia romana: Sallustio) la traccia di cui qui si discorre.

Il secondo fatto che occorrerebbe distinguere è l’emergenza di una poesia in volgare italiano antico dall’emergenza extracanzonieresa e fuori di Toscana dei testi della Scuola siciliana, tema che coinvolge l’annosa questione dell’archetipo toscanizzato: com’è noto *Resplendiente* rimanda all’area veneta orientale; non toscano, probabilmente veneto o bolognese, fu l’antecedente dei testi delle carte Barbieri; di area certamente bolognese i frammenti di Vienna, di area lombarda quelli ora rinvenuti a Bergamo (e si ricordi che un centro lombardo più che veneto era già stato intravisto per le più tarde reliquie poetiche del canzoniere gonzaghesco, Paris, BnF fr. 7516 che segnano il volgersi deciso ed esclusivo della cosiddetta poesia del nord alla nuova tradizione siciliana). La distinzione non è di poco conto e i due fenomeni non vanno confusi. La poesia d’arte con la quale inizia la lirica italiana è, per unanime riconoscimento (e sin da Dante) quella della Scuola, esperienza che viene appunto a svincolarsi definitivamente dai modelli troubadorici d’oltralpe all’interno di un progetto politico preciso, quello federiciano. Si fa più significativa anzi a tal proposito quella differenza fra municipale e aulico che Dante ricobrò come tale e che, anche *pro domo sua*, il *De vulgari eloquentia* fissava con estrema determinazione. Non significa insomma che nelle ‘varietà dell’italiano’ non si dovette comporre già prima dell’esperienza illustre siciliana. Importerebbe anzi relativamente poco indicare nella, plurale, iniziativa una vera primogenitura: basti pensare che restano ben antecedenti sia ai testi della Carta ravennate sia al Frammento piacentino (entrambi corredati da notazione musicale) se non il sirventes lombardesco *Poi che neve ni glaza*, certamente le liriche in italiano di Raimbaut de Vaqueiras ossia la strofe del discordo (*Io son quel que ben aio*) e le strofe del contrasto con la donna genovese (*Jujar, voi no sei corteso etc.*), entrambi necessariamente anteriori al 1204-1207.

L’alba ritrovata da Bertoletti dice di più, anche relativamente all’intelligenza della geografia delle copie. Se un centro lombardo era già stato intravisto per le più tarde reliquie del canzoniere gonzaghesco (Paris, BnF fr. 7516), se uno, anch’esso lombardo, indica ora Mascherpa per le preziose poesie della Scuola siciliana trovate a Bergamo, da questo nuovo reperto si dimostra invece una linea propriamente piemontese: l’analisi linguistica è attenta e precisa [36-47] ed è condotta distinguendo con accuratezza, nel

⁸ Gerald A. Bond, «The Last Unpublished Troubadour Songs», *Speculum* 60 (1985), 827-849, a p. 842.

complesso diasistema messo in atto nel documento, anche una diversa “patina ligure sovrapposta” [47]. Il tragitto che il testo rivela è sintetizzato, pure nella delicata forma del condizionale, proprio in chiusura del saggio: «avremmo quindi la traccia concreta della trasmissione di un testo troubadorico dalla Provenza alla Sicilia attraverso una mediazione italiana nordoccidentale (piemontese) anziché veneta» [52]. Non vi è dubbio che questo è (oltre all’importanza documentaria e linguistica) uno dei punti di maggior pregio che il volume permette, soprattutto per i rilievi storico-culturali che ne discendono.

Come si è poc’anzi detto la celebre alba del trovatore limosino è trasmessa da cinque manoscritti trecenteschi (**C**, **E**, **P**, **R**, **Sg**), dall’*antiquior* canzoniere **T** (Paris, BNF, fr. 1521), di mano italiana, e dal foglio di guardia anteriore del ms. Clm 759 della Bayrische Staatsbibliothek di Monaco, che ne riporta una trascrizione risalente alla fine del Duecento o ai primi anni del Trecento (**Mün**) dovuta probabilmente a uno scriba italiano meridionale. La traduzione ora scoperta è dunque quella più antica di tutta la *recensio*, come anche il tessuto testuale e le lezioni che tramanda. Per verificare a quale ramo della tradizione il traduttore attinga non si può tuttavia non affidarsi ai manoscritti pervenutici. Ebbene, per l’ordine delle strofe – un turbamento antico è ravvisabile anche qui attorno alla V strofe, ma poiché nella traduzione è soluta l’originaria organizzazione in *coblas doblas* la questione sarebbe ancor più speciosa – sia per gli errori congiuntivi sia per le lezioni caratteristiche la traduzione appare molto vicina al ramo costituito da **T** e da **Mün**: «si deve notare che essa presuppone, nel suo antecedente occitanico, tutti gli errori congiuntivi che uniscono T e Mün (*veiota* 4, *asaia* 16; *fa’ vox a fenestrela* 17) e due delle quattro lezioni comuni a T e Mün e disgiuntive rispetto al resto della tradizione (*lus* 1 e *ma* 8 ...) nonché le tre lezioni che vedono T e Mün concordi con R, a causa della probabile contaminazione di quest’ultimo con la fonte dei primi due (*adux* 12; *s’ e’* 19; *vostre serà* 20)» [51]. Non vi è dubbio che il nuovo testo mostra evidenti e ancor più stringenti rapporti con **T**: «la traduzione concorda con una lezione singolare di T (*qe.l giorn es aprociatz*) nel secondo emistichio del v. 10 (*ché lu çorno est aproçato*), cioè il v. 7 di *Reis glorios* (...) una lezione analoga a quella di T è probabilmente presupposta anche alla base dell’innovativo *sursé* del v. 14; infine, nel già citato errore congiuntivo del v. 17 (*fa’ vox a fenestrela*), la traduzione mostra di essere più vicina a T (*fatç vos a finestrella*) che a Mün (*fait ala finestrella*)» [51]». Le considerazioni indicate sono tutte pienamente condivisibili, anzi a queste qualcun’altra aggiungerò in chiusa. Non prima di avere, forse non inutilmente, ricordato che il manoscritto **T**, nel suo antecedente, è proprio quello più indiziato di costituire l’ideale collegamento tra i trovatori e i Siciliani: la strettissima traduzione *Madonna dir vo voglio* del Notaro dalle strofe di Folchetto, *unicum* su rasura di T, già sottolineate nel 1975 da A. Roncaglia lo lasciava supporre. Poi, già nel 1980, da R. Antonelli fu sottolineata la presenza di lezioni di **T** nella traduzione di Rinaldo d’Aquin (Poi li piace ch’avanzi suo valor) dei versi di *Chantan volgra mon fin cor descobrir* anch’essa di Folchetto di Marsiglia mentre per *Umile core e fino e amoroso* di Iacopo Mostacci (che traduce *Longa sazon ai estat vas amor*) l’indagine rinviava ancora a un raggruppamento stretto che include **T**; infine la canzone di Falquet de Romans, *Chantar voill amorozamen* individuata da Aniello Fratta come ipotesto di *Gioiosamente canto* di Guido delle Colonne, risulta ancora essere unicamente trasmessa dal ms. T.

E se non è più del tutto condivisibile la tesi dell’arrivo di un canzoniere in Sicilia, nel 1232, attraverso la corte trevigiana di Alberico da Romano, fu senz’altro quella un’intuizione feconda: aver pensato che era almeno agli anni ’30 del XIII secolo che si doveva

risalire, e attraverso altra via, per riconoscere una diffusione al nord della Scuola fu poi infatti confermato dal ritrovamento di *Resplendiente*.

Posso ora aggiungere un'ultima osservazione che conforta la pista così ben indagata da Bertoletti che sottolinea come «la rilevanza della versione italiana consiste dunque anche in questo: che lascia aperta la possibilità che il testo di *Reis glorios* riflesso nelle ben più tarde copie di T e Mün, entrambe di amanuensi italiani, discenda dal medesimo esemplare che nei primi decenni del sec. XIII si trovava in Piemonte ed è servito come base per la traduzione» [52]: l'alba di Giraut nel manoscritto T non è tradita assieme agli altri testi del limosino (che seguono appunto proprio a Folquet de Marseilla e a quella *A vos midontç, unicum* ed ultima del corpus trādito, che servì al Notaro), ma isolatamente, adespoto e colla sola rubrica 'alba', a c. 86r-v del codice parigino, come ultimo compimento della precedente sezione delle tenzoni e prima delle *coblas esparsas*. Il corpus del limosino dovette arrivare per più strade al compilatore e ciò è confermato anche da un altro sirventese di Giraut del Borneill trasmesso dal codice parigino (*BdT.* 242, 54: *Obs m' agra, Si m' o consentis*). Il testo occupa, anch'esso su rasura, le c. 111r-v (un luogo assai significativo per la struttura del codice perché è la prima carta di quel che si chiamava T3a): la rigatura fu rifatta, si strinsero notevolmente le righe di scrittura e gli ultimi versi della VI strofe (vv. 45-48) si trovano copiati anche all'inizio del verso della medesima pergamena. La possibilità di una fonte molto prossima a quella usufruita anche dal più antico manoscritto troubadorico, l'estense D, si fa qui davvero molto forte (si rilevava tale componente, l'uso delle fonti e l'incidenza della cosiddetta 'terza tradizione', già in G. B., *Sul canzoniere provenzale T* (Parigi, Bibl. Nat. F. fr. 15211), in «Cultura Neolatina» L, 1990, 45-73, a p. 61 e sgg.). Quanto alla stretta prossimità dell'ipotesto T all'alba ora rinvenuta (sarebbe stato bene in proposito esplicitare da quale edizione sia tratto il testo occitanico affiancato a p. 55 e sarebbe stato anche auspicabile averne sotto gli occhi l'apparato) si deve senz'altro dar ragione all'editore e, aggiungo, sin dall'incipit: anche se l'inversione non è da considerarsi ovviamente monogenetica, non vi è tuttavia alcun dubbio che allo stato sia il solo ms. T a mutare l'incipit – e forse anche l'acclimatazione del testo, che vira dall'amore terreno a quello oltremondano – da *Reis glorios, verays lums e clardatz* in *Dieus grorios verais lutç e clardatç*, esattamente come ora la traduzione: *Aiuta De' vera lus e gartatz* (con la coincidenza ancora di *lus /lutç* al posto di *lums*).

Dobbiamo essere grati dunque a Bertoletti e a questo suo lavoro perché raggiungere «la traccia concreta della trasmissione di un testo troubadorico [*Reis glorios*] dalla Provenza alla Sicilia attraverso una mediazione italiana nordoccidentale (piemontese), anziché veneta» [52] significa anche aggiungere altra luce a quell'alba della poesia italiana delle origini che in tal modo si fa (grazie appunto alla cura e allo studio, ma anche a una ricerca rinnovata nelle biblioteche: si ricordi che la canzone di Giacomo Pugliese come anche il frammento piacentino e ora quest'alba erano stati tutti puntualmente registrati nei rispettivi cataloghi) ancor più complessa, ma sempre più luminosa e bella, anzi si direbbe: splendente.

Giuseppina BRUNETTI

Fazio Degli Uberti, *Rime*, edizione critica e commento di Cristiano LORENZI, Pisa, Edizioni ETS (Medioevo italiano, 1), 2013, vi + 722 pagine.

Sono occorsi sessant'anni (sessantuno, per l'esattezza: tanti infatti separano l'edizione che qui si presenta da quella curata da Giuseppe Corsi e uscita per Laterza nel 1952) perché si tornasse al testo di quello che forse non è il migliore poeta del primo Trecento ma che certamente è stato uno dei più influenti. Chi si è sobbarcato questa fatica è Cristiano Lorenzi, studioso ancora giovane ma già ben conosciuto a chi frequenta i testi medievali: sua l'edizione critica dell'*Avventuroso ciciliano*, compilazione di prosa trecentesca da lui pubblicata con ampia schedatura delle fonti e accurata analisi linguistica¹, suoi (oltre ad alcuni contributi proprio su Fazio complementari all'edizione e a vari altri studi dedicati alla poesia tre-quattrocentesca²), in tempi più recenti, gli approfondimenti sulla tradizione delle orazioni ciceroniane volgarizzate da Brunetto Latini³. Questo seppur sommario profilo bibliografico sta insomma a certificare, se ce ne fosse il bisogno, la sicura mano di Lorenzi: e tanto di meno non si poteva chiedere, poste le difficoltà oggettive che l'edizione di cui si parla sunitivamente poneva a chi l'affrontava.

Il corpus di Fazio degli Uberti, seppure non sterminato, è comunque nutrito: quindici canzoni, tredici sonetti, un capitolo ternario e una frottola sono di accertata paternità, altre sei canzoni sono attribuibili con buona possibilità e un capitolo, per contro, con non pochi dubbi. Nel complesso l'insieme presentato al lettore nel 2013 si distacca di poco da quello già noto sin dal 1952 (che, per contro, rappresentava una scrematura decisa della prima e bulimica edizione del nostro poeta, quella curata da Rodolfo Renier nel 1883): come esplicitato da Lorenzi (si veda il § 2 della *Nota al testo*, «Corpus e questioni attributive» [146-150]), la canzone *Amor, non so che mia vita far debbia*, relata dal tardo-quattrocentesco Fn⁵ e ritenuta dubbia da Corsi⁴, viene restituita all'Uberti, mentre ragioni prevalentemente stilistiche portano il nuovo editore a dubitare della paternità

¹ *L'Avventuroso ciciliano attribuito a Bosone da Gubbio: un 'centone' di volgarizzamenti due-trecenteschi*, Pisa, Edizioni ETS, 2010.

² Per i primi si vedano «Echi danteschi (e stilnovistici) nelle rime di Fazio degli Uberti», *Italianistica* 39 (2010), 95-113; «La canzone <S'i savessi formar> di Fazio degli Uberti», *Studi di filologia italiana* 69 (2011), 181-211; «Fazio degli Uberti a Milano (con una nota sulla tradizione settentrionale di alcune rime)», in: Simone Albonico / Marco Limongelli / Barbara Pagliari (ed.), *Valorosa vipera gentile. Poesia e letteratura in volgare attorno ai Visconti fra Trecento e primo Quattrocento*, Roma, Viella, 2014, 23-36 (ma il seminario di cui il volume raccoglie gli atti è del 2012). Per i secondi «Due inediti sirventesi sul gioco della zara», *Medioevo Romanzo* 33 (2009), 295-342; «Acquisizioni per il corpus delle rime di Bosone da Gubbio», *Giornale storico della letteratura italiana* 190 (2013), 54-66; «Una canzone su rime sdruciolate contro Ludovico il Bavaro (<Di vento pasci chi teco si gloria>)», *Studi linguistici italiani* 40 (2014), 27-40.

³ Culminati, al momento, nell'edizione critica del volgarizzamento della *Pro Marcello* e della *Pro rege Deiotaro*: cfr. «Le orazioni <Pro Marcello> e <Pro rege Deiotaro> volgarizzate da Brunetto Latini», *Studi di filologia italiana* 71 (2013), 19-77.

⁴ Ma, come ricorda Lorenzi [146, n. 5], «Lo stesso Corsi la riscattava nella sua successiva raccolta dei *Rimatori del Trecento*, inserendola tra le rime sicure di Fazio». Preciso che qui e in seguito utilizzo per i testimoni delle rime di Fazio, come ovvio, le sigle fruite nell'edizione ed elencate e sciolte alle pp. 137-141 della stessa.

(certa per i precedenti curatori) della lauda *O gloriosa e potente reina*⁵ tràdita in V²⁰. Forse un eccesso di prudenza è quello che invece spinge Lorenzi a relegare tra le dubbie, di seguito all'appena ricordata lauda, la stanza di canzone *Stasse d'acute spine aspre e pungente*, scoperta da Flamini su Mt² per una pubblicazione per nozze⁶, ignorata dai successivi editori e recuperata per questa occasione: l'anomalia metrica (la stanza presente un unico piede, come mai altrove in Fazio), infatti, è certo sospetta ma non la direi dirimente. A parte comunque queste poche ricollocazioni e acquisizioni⁷, la vera novità rispetto all'edizione Corsi è il corpus di sei canzoni adespote tramandate dalla seconda unità del composito codice 222 della Beinecke Library (Nh). Il manoscritto, scoperto e pubblicato (non impeccabilmente) da Rigo Mignani nel 1974⁸, è infatti uno dei testimoni più rilevanti per la poesia di Fazio, per antichità (è databile *ante* 1368), numero dei pezzi riportati (quattro canzoni certe: una rarità, soprattutto a questa altezza cronologica), provenienza (è un codice pisano, quindi copiato nella città natale del poeta) e, molto spesso, autorevolezza stemmatica (presenta sempre lezioni indipendenti dal resto della tradizione e in due casi, tra cui la diffusissima *Io guardo i crespi e i biondi capelli*, costituisce famiglia a sé). La sezione ubertiana occupa in Nh le cc. 102v-106v (se ne veda la tavola a p. 91 dell'edizione) e mescola le canzoni certe ad altre quattro che presentano caratteri metrici e stilistici fortemente assimilabili a quelli di Fazio: e sono appunto queste canzoni (più altre due presenti alle cc. 92r e 98v) a confluire, come si diceva, nella cospicua nuova sezione delle «Rime attribuibili a Fazio degli Uberti» [521-64].

Se insomma, fatti salvi questi ultimi importante addenda, la merce messa a disposizione degli studiosi è *grosso modo* la medesima, ben diversa ne è la confezione. Le prime 35 pagine del volume sono dedicate ad una *Introduzione* generale, in cui ci vengono forniti tutti gli elementi biografici oggi recuperabili su Fazio ed una compiuta collocazione letteraria della sua poesia. Lorenzi mette perfettamente a fuoco la centralità dell'Uberti (pisano di nascita, come si diceva, ma attivo soprattutto nelle corti e nelle città settentrionali) tra la grande stagione poetica toscana dell'età di Dante e la successiva diffusione di quei modi lirici nell'Italia del Nord. Non solo, ma il nuovo editore pone per la prima volta in maniera esplicita [12-14] il problema tutt'altro che banale del

⁵ In realtà, più e oltre delle ragioni stilistiche, fa dubitare circa l'attribuibilità a Fazio la conformazione stessa della didascalia nell'unico testimone. Come ricorda infatti Lorenzi [567] «Nel codice il componimento segue *O sola eletta* [...], l'altro capitolo in terza rima [...], ed è introdotto dalla rubrica «Lauda di nostra donna del detto», in cui *del detto* è vergato nettamente distanziato da *donna* e con un colore di inchiostro più scuro, elemento che fanno pensare a un'aggiunta operata (dalla stessa mano) in un momento successivo».

⁶ Francesco Flamini, *Mazzetto di Rime dei secoli XIV e XV. Per nozze Rua-Berardi*, Pisa, Tip. Mariotti, 1895.

⁷ A cui dovremmo aggiungere due frammenti (si leggono alle pp. 513-517 dell'edizione): la risposta (praticamente perduta a causa della lacerazione della carta dell'unico testimone che la riporta, Fl¹²) al sonetto di Antonio da Ferrara *Gran tempo ito son per questo mare*, e i primi quattro versi più il congedo della canzone *O voi che avete gli animi disposti*, recuperata e trascritta nella minuta della sua *Arte del rimare* da Giovanni Maria Barbieri.

⁸ Rigo, Mignani, *Un canzoniere italiano inedito del secolo XIV* (Beinecke Phillipps 8826), Firenze, Lycosa-Sansoni, 1974, da leggere con a fronte la recensione di Claudio Ciociola, *Studi medievali*, s. III, 17 (1976), 757-775.

rapporto con Petrarca e che, per alcune poesie collocabili intorno agli anni Cinquanta, potrebbe vedere l'autore dei *Rerum Vulgarium Fragmenta* nel ruolo di debitore. L'altro paragrafo di queste pagine introduttive che mi preme segnalare (dopo quelli dedicati rispettivamente alla fisionomia linguistica delle rime [14-19] e alla loro strutturazione retorica [20-26]) è quello conclusivo relativo alle scelte metriche [26-35]: qui infatti, in modo finalmente sistematico, trova spazio dettagliato l'illustrazione della capacità sperimentale di Fazio. E andranno sottolineati non solo la varietà e originalità degli schemi tanto nella canzone quanto nel sonetto e il ricorso a soluzioni rimiche del tutto originali, prima tra tutte la preponderante presenza di rime sdrucciole (che sarà uno degli elementi caratterizzanti di tanta lirica tre e quattrocentesca), ma soprattutto la poliedricità che gli permette di accostare generi metrici alti, come appunto il sonetto e la canzone, ad altri, come la frottola e il capitolo ternario, decisamente più ‘popolari’ (le virgolette qui sono obbligatorie), aprendo la strada ad una compresenza di registri e ad una nuova categorizzazione dei generi metrici che proprio nel XIV e poi nel XV secolo diventerà usuale (pensiamo, per restare ad un prossimo di Fazio, ad Antonio da Ferrara).

Una parte sostanziosa e innovativa è la *Nota al testo*, considerando che Corsi si limitava a riproporre il testo di Renier dando particolare rilievo, per le cinque canzoni in cui il testimone è presente, a Fl⁹ e limitandosi a segnalare *varia lectio* ed eventuali interventi in modo molto succinto. La prima acquisizione di grandissimo rilievo della nuova edizione è nell'individuazione del testimoniale, alla cui descrizione sono dedicate le pp. [38-122] (cui andranno aggiunte le pp. [123-36] con l'elenco delle edizioni a stampa, spesso, soprattutto in epoca cinquecentesca, di rilievo per la costituzione del testo). Si passa infatti dai 104 manoscritti segnalati da Corsi ai 168 oggi rinvenuti (e come segnala Lorenzi per la corona dei sonetti dei vizi, «per la natura dei componimenti e la difficoltà di individuarli laddove siano privi del nome dell'autore, il numero delle testimonianze è inevitabilmente destinato a crescere nel tempo», [267]): fatti salvi i recenziori e i codici che presentano solo brevi frammenti, le addizioni riguardano principalmente i già citati sette sonetti sui vizi, com'era da attendersi vista l'enorme fortuna della serie, e alcune canzoni ampiamente attestate, come *L'utile intendo più che lla rettorica* o *Lasso che quando immaginando vegno* (la più fortunata tra quelle di Fazio, che nella nuova edizione incrementa il proprio testimoniale di una decina di numeri, più o meno testualmente completi). La novità più importante in questo senso è Pp³ (assente nell'edizione del 1952 ma recuperato almeno parzialmente da Corsi nei *Rimatori del Trecento*), codice quattrocentesco che rappresenta, con le sue sette canzoni, una delle più ampie raccolte di rime di Fazio.

Di estremo rilievo metodologico è il paragrafo 3.1 della nota al testo, «Osservazioni generali sulla tradizione» [150-55]. Lorenzi segnala come peculiare della storia della diffusione manoscritta della poesia di Fazio la «presenza di un altro numero di manoscritti contenenti un solo componimento [...] o al massimo due [...], senza contare la quarantina di testimoni che recano unicamente la corona dei vizi. [...]» e la «contrapposizione tra la ricchissima tradizione di alcune canzoni [...] e quella estremamente rarefatta di altre canzoni, dei sonetti in generale [...] e dei rimanenti metri [...]» [150sg.]. A questo quadro si aggiunga che i codici che presentano gruppi conspicui di rime sono solo sei, tutti tardi (quattro o cinquecenteschi) e probabilmente costruiti organizzando materiali provenienti da altre fonti, e che la tradizione che veicola i sonetti dei vizi è di norma del tutto indipendente da quella che riporta le altre poesie ubertiane. Un quadro di questo genere presuppone, insomma, l'assenza a monte di esso di una qualsiasi raccolta autoriale delle

rime, non diciamo di una loro sistemazione organica: è un dato di grande rilievo, perché individua in Fazio degli Uberti il primo poeta di un certo successo che assuma come centrale nella proprio produzione quel carattere di totale occasionalità del testo poetico che è stato da più parti criticamente rimarcato come uno degli elementi precipui della lirica trecentesca⁹.

La conseguenza dal punto di vista della ricostruzione testuale che una tradizione così strutturata comporta è l'impossibilità di addivenire ad una classificazione globale dei testimoni e la necessità, per contro, di considerare in linea di principio la situazione di ogni testo come a se stante. Di fatto Lorenzi, dopo aver individuati sei piccoli raggruppamenti in cui a identità di testi relati corrisponde identità di lezione (Fl⁶, P¹, Fn²⁸ e V², derivati della Raccolta Aragonese, più V²¹ e Fc; Fr⁴ e Fl⁹, già rilevato nella sua edizione del 1952 da Corsi, a cui si aggiunge Bu²; Si e Pp³; Fl¹, Fn² e Fn¹²; Fn²², Fn²⁵ e Fl¹⁵; Fr⁹ e Fl⁷), procede appunto ad una classificazione poesia per poesia (il conseguente ed ovviamente esteso ragionamento occupa le pp. [156-284] della *Nota al testo*), proponendo in chiusura di ciascuna analisi lo *stemma codicum* e, in caso di stemmi bipartiti, le decisioni operative assunte per la costituzione del testo. Non è ovviamente possibile (e probabilmente neppure opportuno) ripercorrere qui passo per passo il cammino del curatore: fermo restando che ognuno potrà sempre discutere la valutazione di questa o quella singola lezione, nell'insieme tutte le classificazioni proposte (in alcuni casi rese particolarmente complesse per l'estensione del testimoniale e per la concomitante insorgenza di fenomeni contaminatori: si vedano ad esempio [163-77] la discussione relativa a *Io guardo i crespi e i biondi capelli*, trasmessa da 28 testimoni utili e una stampa, o [208-31] quella di *I' guardo in fra l'erbett'e per li prati*, 37 manoscritti e una stampa, o, infine, [244-63] quella di *Lasso che quando immaginando vegno*, 44 manoscritti e una stampa) risultano assolutamente convincenti. Particolarmente significativa è la decisione di Lorenzi di appoggiare la propria dimostrazione non solo sugli errori propriamente detti ma anche su alcune lezioni adiafore particolarmente significative che talvolta sorreggono da sole o quasi l'onere della prova grazie al loro fare, per dir così, sistema. È il caso (per fare un esempio) dell'individuazione della famiglia α per la canzone *Ahi donna grande, possente e magnanima* [190-92]: formato da sedici manoscritti, il gruppo si caratterizza per tre «banalizzazioni» (così le definisce appunto Lorenzi [190]) che finiscono col fare appunto sistema e prova accanto all'unico errore al v. 65, anche se almeno la seconda di quelle varianti, quella relativa al v. 21 (*pien di sospiri e lagrimando stridere*, variamente riformulata da alcuni codici, a fronte del testo critico *pien di sospiri lagrimando stridere*), sarà da ritenere (nonostante l'opinione contraria del curatore, ma dato il contesto argomentativo la cosa, appunto, conta poco) pienamente adiafora.

Un discorso a sé, e dunque un'annotazione particolare in questa sede, ha meritato per Lorenzi il ragionamento ecdotico sulla corona dei vizi. Il curatore ricorda come la peculiarità delle serie, la cui tradizione, come ricordavamo prima, è sostanzialmente indipendente da quella del resto della poesia ubertiana (sono infatti solo una dozzina su oltre cinquanta i codici che presentano la sequenza unita ad altri testi di Fazio), sia insita proprio nel genere di riferimento, ovvero quella produzione di carattere genericamente religioso o didascalico-moraleggiate che tanta fortuna ha nel Tre-Quattrocento: questo comporta come conseguenza una tendenza alla rielaborazione e alla riscrittura

⁹ Ad esempio cfr. Armando Balduino, *Boccaccio, Petrarca e altri poeti del Trecento*, Firenze, Olschki, 1984.

che, nel caso specifico, non trova neppure ostacolo nel relativo rispetto per l'autorialità, dal momento che «nel 90% circa dei codici la serie è adespota» [268]. Questo fa sì che ai problemi di contaminazione già rilevati per altre poesie ubertiane si affianchino qui due questioni specifiche, ossia la possibilità che in mezzo all'operato di tanti copisti attivi si annidino redazioni d'autore alternative (possibilità, a leggere quel che ne dice Lorenzi [267sg.], decisamente ridotta e limitabile forse alla sequenza attestata nel solo Bu⁷) e la verificabilità in alcuni testimoni (Bu⁴ con l'affine Fl¹⁴, e Mt⁵, che oscillano tra la famiglia α e quella β: cfr. [276]) di un cambio di antografo al momento della trascrizione della serie tra due blocchi di sonetti (un'applicazione, molto in piccolo, di quella ‘contaminazione per giustapposizione di esemplari’ studiata di recente da Paolo Trovato e da Elisabetta Tonello nella tradizione della *Commedia* dantesca¹⁰). Per quel che riguarda le redazioni alternative, Lorenzi decide di riprodurle tutte in appendice [575-85], evitando saggia-mente di gerarchizzarle sulla base della loro possibile autorialità.

Un’ultima questione rilevante toccata da Lorenzi è quella dell’ordinamento delle rime, a cui sono dedicate le pp. [290-94]. A fronte della suddivisione tematica operata da Corsi, che poneva in successione le poesie amorose, quelle politiche e un terzo raggruppamento definito complessivamente (e salomonicamente) «Rime varie», e in assenza di un qualsiasi ordinamento della tradizione che possa funzionare da modello di riferimento, Lorenzi esperisce una soluzione di tipo cronologico, a partire dal sonetto *Se legitimo nulla nulla è*, che Corsi supponeva scritto dopo il 1328 e prima del 1330 e destinato a Ludovico il Bavaro, per arrivare, ventunesimo testo della raccolta, all’altro sonetto *Per me credea che ’l suo forte arco Amore*, indirizzato ad Antonio da Ferrara e collocabile agli anni ’50 visto che «si discetta di un amore senile di Fazio» [293]. Seguono in coda, refrattarie ad ogni collocazione cronologiche, la cosiddetta ‘disperata’ *Lasso*, che quando immaginando vegno, la lauda *O sola eletta* e la corona dei sonetti contro i vizi, «tradizionalmente assegnati all’ultima parte della vita del poeta, contraddistinta da una presunta conversione [...]: benché non vi sia alcun dato biografico che confermi una simile ipotesi» [293]. Quest’ultima annotazione mostra, in sostanza, quello che è un po’ il limite del procedimento seguito da Lorenzi: di fatto, scorrendo le pagine e leggendo le motivazioni, si scopre (come peraltro ci si potrebbe ben attendere) che, accanto ad alcune poesie di sicura datazione, altre sono collocabili cronologicamente solo in modo dubbio o almeno controverso e altre ancora, molto semplicemente, non forniscono alcun appiglio per una loro sistemazione temporale. Mi chiedo (ma è solo un’ipotesi) se, data la situazione complessiva, non sarebbe stato meglio tornare alla sistemazione per generi metrici che caratterizzava la vecchia edizione di Renier, magari contemporandola con quella per temi di Corsi e naturalmente mettendo a frutto le coordinate storiche dove esse sono indubbiamente: capisco che si sarebbe trattato di una soluzione in certo modo al ribasso, ma forse avrebbe permesso una più precisa distinzione, entro le varie sezioni, tra ciò che è dato cronologicamente certo e ciò che è pura supposizione senza che la seriazione desse di per sé la sensazione di un diagramma evolutivo.

Prima di chiudere davvero occorre però indicare il secondo grande motivo di rilievo di questa edizione, non meno importante della accurata ricostruzione testuale. Mi riferisco al commento, davvero minuzioso, proposto da Lorenzi, che va a colmare

¹⁰ Elisabetta Tonello / Paolo, Trovato, «Contaminazione di lezione e contaminazione per giustapposizione di esemplari nella tradizione della «Commedia»», *Filologia italiana* 8 (2011), 21-33.

una lacuna enorme e, nel contempo, fornisce uno strumento solido per l'interpretazione dell'esperienza poetica di Fazio. L'importanza di queste pagine sta infatti, oltre che nella decrittazione della lettera (che però, in questo caso, non risulta quasi mai particolarmente ardua, neppure in quei casi, come le canzoni su rime sdrucciole, in cui il tecnicismo metrico potrebbe portare a torsioni semantiche: segno che la *dulcedo* è davvero, come segnala il curatore, una cifra caratteristica del nostro), proprio nella rete di riferimenti intertestuali che Lorenzi segnala e che va intesa in una doppia direzione. Da un lato, quindi, abbiamo i punti di riferimento della formazione lirica di Fazio: prima di tutto Dante, quello lirico e quello, non meno decisivo per l'autore del *Dittamondo*, della *Commedia*, poi, altrettanto rilevanti, Guido Cavalcanti e Cino da Pistoia (che è, non dimentichiamolo, cronologicamente molto prossimo al nostro). Infine Petrarca, ma quasi in secondo piano (il suo rilievo è soprattutto sotto il profilo metrico) e, come si diceva, con la problematicità che la quasi contemporaneità dei due autori pone circa la direzione dell'influenza. Perché poi l'altro vettore verso cui dirigono le annotazioni di Lorenzi è quello dei poeti prossimi all'Uberti, quelli che potremmo dire, in un certo senso, i suoi primi imitatori. Spiccano alcuni nomi che si incontrano spesso nel commento: quello di Bruzio Visconti, ad esempio, che Fazio ha conosciuto e frequentato di persona, o quello del già più volte ricordato Antonio Beccari, che è stato anche suo corrispondente. Ma importante è anche il rilievo di figure meno attese, come l'autore del *Pecorone* Giovanni Fiorentino (Lorenzi segnala riassuntivamente alcune intersezioni tra le poesie dei due nell'*Introduzione* [10sg.], e cfr. poi *sparsim* il commento, appunto), o l'amico di Petrarca, Sennuccio del Bene (cfr., ad esempio, la nota ai vv. 62-64 della canzone *Nella tua prima età pargola e pura*, canzone che pure è una imitazione, sin dall'incipit, della famosa petrarchesca *Nel dolce tempo de la prima etade*, per cui si veda il 'cappello' [382]), o ancora, in una sorta di permanenza a lungo raggio della memoria della sua poesia, Franco Sacchetti (si veda la nota ai vv. 54-56 di *Ahi donna grande, possente e magnanima*). Insomma, non solo il Nord Italia, come si diceva, ma anche la Toscana trecentesca (persino tardo-trecentesca), che ne percepisce evidentemente il valore di mediazione con l'esperienza lirica duecentesca (e anche il valore medio, se vogliamo, proprio in senso stilistico).

Insomma, questa edizione critica, accanto ad altre che questo iniziale quindicennio ormai un po' abbondante di ventunesimo secolo ci sta proponendo¹¹, ci dà tutta la strumentazione, filologica, metrica, linguistica e interpretativa per affrontare una figura centrale del secolo che già fu detto «senza poesia». Per confermarci nel fatto che quel secolo poesia ne aveva, e anche di onesta e talvolta di buona fattura, e che si tratta ormai di capirla nel rispetto delle sue coordinate culturali (occasionalità, recupero citazionale, attrazione per il tecnicismo compositivo ecc.) e non in altre.

Marco BERISSO

¹¹ Penso ad esempio alle edizioni di Sennuccio del Bene e di Bruzio Visconti curate da Daniele Piccini, rispettivamente nel 2004 e nel 2007, o a quella più recente (edita nel 2015) di Riccardo degli Albizzi pubblicata da Alessio Decaria.

Vito Luigi CASTRIGNANÒ, *Il Librecto di pestilencia (1448) di Nicolò di Ingegne, «cavaliere et medico» di Giovanni Antonio Orsini del Balzo*, Roma, Istituto Storico Italiano per il Medievo – Centro di Studi Orsiniani (Fonti e studi per gli Orsini di Taranto. Fonti, 4), 2014, LXXXI + 238 pages.

Le epidemie di peste hanno rappresentato, dallo scoppio della Peste Nera del 1347 in poi, un tema che ha affascinato e attratto lettori e studiosi, medici e curiosi. Messi davanti all'evidenza dell'inutilità terapeutica delle proprie conoscenze, i medici medievali si sono ritrovati a dover affrontare un soggetto tutto sommato nuovo e sconvolgente, nel tentativo di capire e di offrire mezzi di comprensione, nonché di proporre strategie preventive e ipotesi terapeutiche: le prime ispirate a forme di buon senso igienico, desunte dai vari *regimina sanitatis* che circolavano durante il basso medioevo; le seconde fondamentalmente prive di qualsiasi efficacia. Si creò, come è noto, un vero e proprio genere letterario: la trattatistica *de peste* fu percorsa a lungo, dalla metà del XIV secolo fino a tutta l'età moderna, senza mai offrire grandi novità, ma proponendo alcune varianti soprattutto nelle teorie eziologiche e quasi sempre le soluzioni, a tratti pittorische, di cui si è detto. Può dunque forse stupire il proliferare di testi di tal sorta: ma ciò è il più evidente segno che l'argomento era sempre di attualità, tutto sommato di moda. L'ascesa della stampa, poi, moltiplicò esponenzialmente quell'andamento già intrapreso durante il secolo precedente.

Si sarebbe, dunque, tentati di non dedicare troppa attenzione ai singoli trattati, se non a quelli che godono di un qualche primato (cronologico, o di autorialità di primissimo piano), per non concorrere al gioco di specchi di temi e argomenti che si ripetono quasi sempre uguali. L'edizione di opere come questa, invece, dimostra come lo studio e la pubblicazione di trattati di questo genere risulti importante e offra interessanti spunti di riflessione e nuovi dati. Da ricercarsi, naturalmente, non tanto nelle proposte eziologiche o terapeutiche, quanto più quali esponenti di un milieu culturale omogeneo nello spazio e, in parte, nel tempo. In questa prospettiva, il lavoro di Vito Luigi Castrignanò offre quindi agli studiosi un nuovo tassello nell'indagine sulla trattatistica *de peste*, aprendo inoltre importanti squarci su temi fino a questo momento non molto percorsi dalla ricerca.

Penso innanzitutto – ed è il primo fine, riconosciuto esplicitamente dall'editore – al fatto che con questa pubblicazione si colma, almeno a livello iniziale, la scarsità (se non assenza) di studi dedicati alla storia culturale e linguistica del Salento tardomedievale, nonché al fatto che si ‘spezza’, in un certo senso, il ‘monopolio’ settentrionale sulla trattatistica pestilenziale.

Il *Librecto di pestilencia* fu composto nel 1448 da Nicolò di Ingegne, medico (e cavaliere, come lui stesso tiene a farci sapere) di Giovanni Antonio Orsini del Balzo, principe di Taranto. La redazione, anzi, nasce su precisa richiesta del signore, come era frequente presso le corti bassomedievali e rinascimentali. La professione dei medici era in quei secoli riconosciuta come funzionale alla cura del bene pubblico, e dunque rientrava negli ambiti che il principe o il governo repubblicano perseguiavano nell'esercizio delle proprie funzioni pubbliche. In seguito alle epidemie di peste che tra 1443 e 1448 interessarono il Regno di Napoli, Orsini chiamò presso la sua corte due medici, incaricandoli della redazione di due opere sull'argomento. A Saladino Ferro da Ascoli fu richiesto di scrivere un'opera in latino, dunque verosimilmente riservata a un pubblico accademico o

comunque colto; a Nicolò di Ingegne, invece, di prodursi della scrittura di un trattato in volgare, destinato quindi a una circolazione più ampia (non solo in termini cetuali, ma verosimilmente anche per la maggior facilità di lettura e di consultazione al bisogno: potremmo azzardare un manuale d'uso, di frequente interrogazione). Siamo dunque in presenza di una precisa progettualità politica e culturale del signore: un progetto latamente definibile di sanità pubblica, e anche un progetto culturale (poiché Orsini sceglie due diversi autori, invece di chiedere, come accadeva più frequentemente, che un'opera fosse scritta in latino e poi tradotta in volgare, o viceversa). Il confronto tra le due opere, però, è purtroppo di difficile realizzazione, poiché del trattato di Saladino resta solo una traduzione italiana piuttosto tarda (1564) ed emendata.

L'Introduzione di Castrignanò offre anche la possibilità di tracciare un quadro biografico dell'autore più corretto rispetto a quanto se ne sapesse fino a questo momento, grazie soprattutto a un approfondito spoglio critico dei documenti. Ne risulta che Nicolò nacque nel primo decennio del XV secolo e che morì tra 1453 e 1464. A differenza di quanto tradizionalmente ipotizzato, Castrignanò conclude, convincentemente, che Nicolò si formò nel nord Italia, compì un periodo di studi a Padova (venendo in contatto con alcuni tra i principali *doctores medicinae* dell'epoca), ma non conseguì mai il titolo dottorale (fatto, peraltro, tutt'altro che inconsueto).

Il trattato è composto in forma dialogica, rispondendo dunque alle istanze umanistiche in voga: i protagonisti sono lo stesso principe committente, che pone le domande, e due suoi medici di corte (*Aloysi Tafuro de Licio e Symone de Musinellis de Butonto*) che rispondendo ai quesiti del signore tracciano l'iter del trattato. Il dialogo è organizzato in otto sezioni ben distinte, rielaborazione di un procedimento che, in ogni caso, rispetta l'andamento tradizionale dei trattati di medicina:

- (1) La dichiarazione di intenti dell'autore e la presentazione dei protagonisti
- (2) Le questioni definitorie ed eziologiche
- (3) I rimedi naturali contro la peste
- (4) Il confezionamento dei medicinali utili
- (5) La diagnosi e la prognosi delle febbri pestilenziali
- (6) La terapia delle febbri pestilenziali
- (7) I medicinali contro le febbri pestilenziali
- (8) Il congedo in cui il principe loda i consigli dei due medici dichiarandosi pronto a metterli in pratica.

Si diceva, in apertura, che in genere questa tipologia di trattati non offre novità di tipo scientifico, o filosofico, tali da rendere la singola opera un momento fondamentale di un'evoluzione o di un mutamento di saperi: il *Librecto* di Nicolò di Ingegne non fa, da questo punto di vista, eccezione. Il contenuto, pur esposto secondo la forma contemporanea del dialogo sapiente, tipica dell'umanesimo, ripercorre un sapere oramai già tradizionale, che si basa sulla tradizione di *auctoritates*, magari interpretate dai medici *moderni*, ma che non si discostano di molto, in realtà, dalle proprie fonti. Anzi, in alcuni casi sembra di potere individuare alcune eco di giudizi tradizionali e non così frequenti nelle opere dei medici quattrocenteschi: penso, ad esempio, al fatto che «alla base dell'opera vi è la convinzione che i morbi derivino da una punizione divina [...] in ogni caso,

la malattia senza il volere di Dio non si può abbattere sugli uomini. Essa pertanto è considerata una punizione inflitta da Dio all'uomo per le sue scelleratezze» [xxxii-xxxiii], lettura suffragata anche dal riferimento alle massime *auctoritates* (Galen e Avicenna), ma che va considerata quale posizione filosofica di partenza, forse anche una formula cautelativa rispetto alle scarse possibilità della medicina, in ogni caso una riflessione generica sull'esistenza della malattia, non tanto un'eziologia della peste.

Castrignanò ricostruisce sinteticamente il panorama intellettuale della medicina bassomedievale, entro cui si sviluppano le concezioni sulla peste che influenzarono anche la redazione del nostro trattato. In questa parte si deve segnalare un po' di debolezza, soprattutto nella scelta della bibliografia di riferimento, che causa qualche imprecisione: il fatto che manchino influenze neoplatoniche, in un'opera di medicina pratica non deve stupire [xxx]; il riferimento alle teorie medico-astrologiche, che non sono una novità del XV secolo inoltrato, ma, del tutto in linea con lo sviluppo della medicina astrologica, sono presenti da sempre nella trattistica *de peste* – come è facile ricordare anche per l'epidemia del 1347 [xxxi]; la definizione dei *consilia* medici, che non sono traduzioni o adattamenti in latino di opere precedenti [xxxiv]; sono imprecisioni che la scelta di una bibliografia – per questa sezione particolare – più adeguata avrebbe potuto facilmente fare evitare.

Più centrato e approfondito è, invece, la riflessione sulle fonti utilizzate da Nicolò di Ingegno. Anche grazie alla presentazione di utili quadri sinottici, l'editore restituisce i riferimenti alle *auctoritates* direttamente o indirettamente utilizzate dall'autore e, soprattutto, dimostra il debito principale pagato dal *Librecto* nei confronti del *De preservatione a peste et eius cura* (ante 1448) del noto medico ferrarese Michele Savonarola. L'analisi di Castrignanò porta a superare convincentemente le posizioni precedenti, secondo cui il testo di riferimento per l'opera di Ingegne era uno dei trattati di peste di Pietro da Tossignano. Il secondo quadro sinottico riporta i passi che supportano la tesi dell'editore, fornendo uno strumento prezioso al lettore.

Forse il contributo più significativo è però, lo si è accennato, l'analisi linguistica che l'edizione permette di condurre. Se la scelta del volgare per un testo di medicina è tutt'altro che un *unicum*, molto interessante è il contesto di produzione, la corte orsiniana, che emerge come centro politico-culturale con caratteristiche di autonomia; nonché l'autore: un medico salentino, di formazione settentrionale, senza dubbio influenzato dall'avere frequentato l'ambiente di *artes* e medicina dell'ateneo padovano (meta di studio, del resto, che nel Quattrocento era piuttosto abituale per gli studenti pugliesi). Questa edizione garantisce dunque la possibilità di continuare nell'indagine sui volgari letterario-scientifici di ambito meridionale, e naturalmente in particolare salentino, confortando sulla ricchezza di una linea di indagine sulla lingua italiana delle origini centrifuga – seppur senza derive ideologiche – dal tradizionale filone toscanocentrico. L'editore promette la prossima uscita di uno spoglio linguistico generale operato sul *Librecto*, che senza dubbio sarà strumento utilissimo e interessante, approfondendo questioni già accennate in questa opera. In questa sede, Castrignanò mette in luce l'interesse di un'analisi linguistica che tenga conto delle influenze toscane e settentrionali, da ascriversi probabilmente sia a consapevoli scelte linguistiche di Nicolò – che a nord aveva studiato, sia all'influenza delle sue fonti di riferimento. Il volgare salentino utilizzato presenta così specificità grafiche, fonologiche e morfologiche che un'indagine linguistica a tappe potrà mettere far emergere con interessanti risultati.

L'edizione, condotta sul ms autografo Paris, BNF, Italien 455, è strettamente conservativa e ben condotta. Segnalo, infine, la redazione di un apparato di estrema utilità per il lettore non specialistico (per una comprensione più agevole) e, al contempo, per lo studioso (soprattutto per l'incidenza dei lemmi e per confronti lessicali), anche data la presenza nel testo di alcuni salentinismi: conclude il volume un ricco e accurato glossario sui termini tecnici e scientifici usati da Nicolò nel suo testo.

Tommaso DURANTI

Ibérromanía

Patrícia AMARAL / Ana Maria CARVALHO (ed), *Portuguese-Spanish Interfaces. Diachrony, synchrony, and contact*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins (*Issues in Hispanic and Lusophone Linguistics*, 1), 2014, 468 pages.

Este livro apresenta o primeiro volume de uma nova série da editora John Benjamins dedicada à linguística hispana e lusófona e se inscreve na linha de pesquisas linguísticas de 'interface'. No volume atual, se reúnem dezessete trabalhos comparativos que se deixam subsumir sob quatro grandes linhas temáticas. Nas últimas décadas, foram publicados poucos trabalhos comparativos entre a língua espanhola e a portuguesa, mas também muito poucos trabalhos sobre a linguística portuguesa em inglês; em contrapartida existiam mais trabalhos linguísticos fundamentais em inglês sobre o espanhol como os editores põem em destaque na sua introdução ao volume presente [1]. Em todos os trabalhos apresentados nesta obra, a língua portuguesa não é descrita de maneira secundária, mas igual à língua espanhola.

A primeira unidade temática enfoca a diacronia e o desenvolvimento assim como a mudança das línguas espanhola e portuguesa. Ela contém quatro artigos que dão uma visão global e ao mesmo tempo detalhada, servindo assim de informação básica a um alto nível científico. O trabalho tipológico de Dieter Wanner «The position of Ibero-Romance in the Romania and of Portuguese within Ibero-Romance» [11-34] marca o início dessa primeira parte. Ele toma cinco classificações das línguas ibero-românicas com as suas características, como a preservação da /-s/ final [13] ou a realização do sujeito com o parâmetro pro-drop [14sqq.], como ponto de partida para, a seguir, descrever características fonéticas, morfológicas e sintáticas das línguas ibero-românicas e sublinhar ao final o potencial conservador e inovador da língua portuguesa [30sqq.]. Ana Maria Martins no seu trabalho «Syntactic change in Portuguese and Spanish» [35-64] exemplifica bem o valor de trabalhos comparativos para compreender melhor os processos do câmbio sintático. Ela descreve o desenvolvimento comum do espanhol e do português até a Idade Média, e também os câmbios similares ou paralelos, os modelos ('patterns') assim como rupturas na posição dos clíticos e do emprego pós-nominal de 'algum/alguno'. A contribuição de Aldina Quintana «Judeo-Spanish in contact with Portuguese» [65-94] tem a estrutura de um artigo encyclopédico e corresponde deste modo ao subtítulo escolhido pela autora («a historical overview» [65]). Ela destaca o

processo de coineização [70] e o impacto da língua portuguesa na evolução do judeu-espanhol, o que é menos frequente em outros trabalhos similares. O último trabalho, nessa primeira linha temática, se dedica à descrição e à análise empírica do ‘dequeísmo’ e ‘queísmo’ (Manuel Delicado Cantero «*Dequeísmo and queísmo in Portuguese and Spanish*» [95-120]) e amplifica a visão diacrônica com a dimensão sincrônica. Com uma definição rigorosa de ‘dequeísmo’ e ‘queísmo’ e considerando também a variação como fator importante na evolução de tais estruturas, o autor discute a importância de processos de analogia nas duas línguas, que não se produzem de maneira paralela.

Os cinco trabalhos da segunda seção temática são centrados nas perspectivas comparativas de sincronia. Nessa parte, o impacto teórico do volume é ainda mais sensível do que na parte exclusivamente diacrônica. A primeira contribuição dessa seção examina as diferenças e a variação fonológica entre o português e o espanhol e também dentro de cada língua (Letânia Ferreira e D. Eric Holt «*On the partially divergent phonology of Spanish, Portuguese and points in between*» [123-50]). Descrevendo os processos fonológicos, os autores consideram ainda a variação diatópica na estrutura silábica ou nos ‘clusters’ das consoantes e discutem as alterações na formação do singular e plural, na morfologia verbal e na posição dos clíticos no âmbito da ‘interface’ morfológica. A fonologia supra-segmental é também o objeto do estudo comparativo de Meghan E. Armstrong e Marisa Cruz («*The intonational phonology of Peninsular Spanish and European Portuguese*» [151-74]). Elas inventariam principalmente os acentos mono- ou bitoniais e os tons de fronteira do espanhol peninsular e do português europeu com a base do sistema ToBI. As autoras defendem uma uniformização das convenções sistêmicas dos sistemas utilizados para possibilitar verdadeiros estudos comparativos nesse domínio [169]. A terceira contribuição dessa seção de Paul O'Neill («*Similar and differing patterns of allomorphy in the Spanish and Portuguese verbs*» [175-202]) é baseada na teoria de ‘morfoma’, um conceito teorizado nos últimos vinte anos e especialmente nas línguas românicas por Martin Maiden para referir-se às unidades que ao nível morfológico interferem também na sintaxe, na semântica e na fonologia. O'Neill distingue dois tipos de alomorfia no sistema verbal das línguas portuguesa e espanhola, denominados modelo L e N [175-80]. A finalidade principal do estudo diacrônico e sincrônico de O'Neill é demonstrar que a distribuição da alomorfia é condicionada à morfologia e não à fonologia ou à semântica, mesmo se existe uma correlação fonológica [181]. No quarto estudo dessa seção, Ana R. Luís discute a cliticização em português e em espanhol e interroga se o clítico se liga a um hospedeiro morfológico ou mais a um frasal, questão até agora pouco tratada («*On clitic attachment in Ibero-Romance. Evidence from Portuguese and Spanish*» [203-35]). A autora vê claramente uma diferença nesse domínio entre o espanhol e o português. Em espanhol, os clíticos na posição pré- e pós-verbal se ligam a um hospedeiro morfológico; em contrapartida, em português, os clíticos em posição pré-verbal têm um hospedeiro frasal. Ana R. Luís aborda também as propriedades e o status dos clíticos como afixos – discutindo entre outros sobre a posição interna do verbo (posição mesoclítica). O último trabalho dessa seção estuda a marcação do objeto (Scott A. Schwenter «*Two kinds of differential object marking in Portuguese and Spanish*» [237-60]). O autor se dedica especialmente a uma análise multivariacional para questionar a marcação e também a realização ou não do objeto (‘objeto nulo’) em espanhol e em português europeu e brasileiro. A sua análise pode mostrar que os fatores (por exemplo ‘animado’, ‘determinado’ etc.) que influenciam a marcação e a realização do objeto direto e que devem ser levados em consideração são os mesmos para ambas

as línguas e também para ambas as variedades do português, sem que eles contenham a mesma hierarquização ou tenham as mesmas consequências formais. Assim fora das diferenças superficiais no uso entre os pronomes tônicos do português brasileiro e as formas clíticas no português europeu, ambas as variedades coincidem nos fatores constritos desse uso [255].

O tema principal da terceira seção é o contato de línguas com o espanhol e o português ou entre as duas. As orientações teóricas e metodológicas do trabalho são muito diversas. A contribuição inicial dessa parte retoma o contato entre o espanhol e o português na fronteira uruguai-brasileira, amplamente estudado no quadro de '*fronterizo*' (Ana M. Carvalho «Sociolinguistic continuities in language contact situations: The case of Portuguese in contact with Spanish along the Uruguayan-Brazilian border» [263-94]). Mas a finalidade do trabalho de Carvalho não consiste em dar mais detalhes na descrição do *fronterizo* e do desenvolvimento de estruturas ou línguas mistas: a autora se dedica a sublinhar também certa continuidade do uso de variedades nacionais estandardizadas no contexto de contato [264]. Após a introdução da história da configuração de contato nesta zona de fronteira, ela descreve a diversidade do bilinguismo português-espanhol e a existência de uma variedade de contato. A base empírica de suas avaliações tem por base entrevistas sociolinguísticas de três períodos (1995, 2002, 2006). A autora examina ainda três variáveis no português falado no Uruguai (a expressão do sujeito, a vocalização e a palatalização das dentais antes do [i]) e constata que os falantes sabem diferenciar bem entre o português local e o português brasileiro estandardizado [285]. Línguas de contato tipologicamente bem próximas são enfocadas também no estudo de Cristina Martins («Mirandese in contact with Portuguese and Spanish» [295-315]). A autora sublinha primeiro as propriedades próprias do mirandês no contínuo entre o português e o castelhano para discutir em seguida o seu status como língua ameaçada de extinção com alta porcentagem de falantes bilíngues não equilibrados [311]. Ela salienta por fim que o desenvolvimento de uma representação metalinguística do perfil estrutural é indispensável para a percepção identitária de cada língua nos falantes bilinguais [312]. A terceira contribuição do contato linguístico considera a tendência de vincular a atenção científica do bilinguismo com a aquisição de L3 tipologicamente próxima (Jason Rothman, David Giancaspro e Becky Halloran «On the structural basis of non-redundant acquisition. Evidence from Spanish bilingual L3 Portuguese» [317-34]). Como L3 os autores admitem cada língua adquirida como terceira, quer na infância, quer na fase adulta [319]. Sua base teórica aprovada na análise para modelar o processo de aquisição representa o 'Typological Primacy Model' de Rothmann [322sqq.] e a propriedade escolhida é a marcação de objeto divergente em espanhol e português. A perspectiva da aquisição é conservada no último trabalho dessa seção que analisa a transferência dos conhecimentos da conceitualização aspectual da L1 à L2 (M. Rafael Salaberry e Custódio Martins «Cross-linguistic transfer of core aspectual conceptualizations in Portuguese and Spanish» [335-55]). A probabilidade de uma transferência positiva dos conhecimentos concepcionais do 'aspecto' deveria ser relativamente alta, mesmo que a metodologia para evidenciá-la não seja feita sem dificuldade [337]. Os autores escolheram a interatividade como conceitualização a discutir e propõem um modelo de investigação que poderia ser útil em outras análises de 'aspecto' no contexto de aquisição.

O contato de línguas é abordado também nos quatro estudos da última seção do volume. O foco desta vez se situa na influência das línguas africanas no desenvolvimento de variedades de contato com o português ou o espanhol. John Lipski («A historical per-

pective of Afro-Portuguese and Afro-Spanish in the Iberian Peninsula» [359-76]), autor de numerosos trabalhos dedicados às variedades afro-portuguesas e afro-espanholas, acentua a presença dessas variedades nos séculos XVI, XVII e XVIII e as suas representações em textos ficcionais. Ele inventaria suas propriedades comuns e as compara a variantes de diferentes crioulos de base lexical espanhola e portuguesa ou de variedades L2 de língua portuguesa. Sem poder resolver a pergunta do valor «real» das variantes estereotipadas em textos ficcionais e sem poder circunscrever o patrimônio das línguas afro-ibéricas em todas as perspectivas, ele sublinha mais uma vez a relevância de estudos neste âmbito [372]. J. Clancy Clements escolhe um ponto de partida mais teórico para discutir quais formas – no processo de pidginização e crioulização e da formação de variedades de contato – serão selecionadas e integradas na gramática («Form selection in contact languages. Evidence from some Portuguese- and Spanish-lexified contact varieties» [377-401]). Ele analisa assim a relevância da frequência no discurso e da ‘saliência’ para a seleção entre outros da cópula e dos marcadores TMA em seis línguas crioulas e três variedades L2 e estabelece um modelo do câmbio linguístico aplicável também em outras esferas de contato de línguas. No trabalho de Armin Schwegler («Portuguese remnants in the Afro-Hispanic diaspora» [403-41]), é discutida de novo a importância do afro-português falado primeiro na zona subsaariana, mas obviamente também em contato – no âmbito do tráfego de escravos – com a colonização espanhola, principalmente em Cartagena. O autor descreve diferentes comunidades linguísticas isoladas de ‘Black Spanish’ onde puderam ser encontrados elementos do afro-português. Para evidenciar essa continuidade estrutural afro-portuguesa nas variedades de ‘Black Spanish’, Schwegler examina de maneira detalhada e plausível o uso e a etimologia de uma única forma concreta: o pronome sujeito ‘ele’. Gregory R. Guy dirige o foco de interesse às propriedades morfossintáticas e fonológicas similares entre o português brasileiro e algumas variedades de Ibero América («Variation and change in Latin American Spanish and Portuguese» [443-64]). Para ele, uma situação de contato de línguas comparável em Hispano América e no Brasil assim como os processos da urbanização, da industrialização ou da escolarização e a história demográfica com paralelos nestas zonas têm de ser considerados para avaliar ainda melhor a variação e o câmbio linguístico de ambas as línguas ibéricas. Ele sublinha de novo que o efeito de influência de línguas africanas para umas variantes como a redução da consoante de coda não seria inadmissível [457] e ficará assim nas perspectivas de pesquisa sociolinguística.

O volume redigido completamente em inglês dá pela primeira vez uma vista geral de métodos atuais adequados, das pesquisas em andamento ou das perguntas pendentes na comparação entre essas duas línguas românicas. A maioria das contribuições é caracterizada por uma apresentação de alto nível que reúne a orientação teórica com uma descrição baseada na análise empírica. Este volume é, desta maneira, a base para os futuros trabalhos da linguística comparada do espanhol e português.

Sybille GROSSE

Germà COLÓN DOMÈNECH, *Vocabulari castellonenc*, Col·lecció N-32, Estudis, 1. Publicacions de l'Ajuntament de Castelló de la Plana, 2015, 192 pàgines + mapes i fotografies.

Germà Colón defensava a Madrid la seva tesi de doctorat en 1952 i la titulava *Vocabulario castellonense*. Eren els temps en què la defensa de qualsevol tesi doctoral havia de fer-se a Madrid, i no era pas permés de redactar-la en cap llengua que no fos la castellana.

Es tractava del primer estudi aprofundit dels parlars de les comarques valencianes septentrionals, tot fent servir la metodologia de la geolingüística, i d'aquesta manera era col·locada la pedra angular que faria de basament i donaria suport als estudis que han vingut després. Ara, seixanta-dos anys després, el lector té l'oportunitat de poder-lo llegir, rescatat del baül dels records, i en la llengua habitual de l'autor, per iniciativa de l'Ajuntament de la seva ciutat natal.

Precedida d'un magnífic i molt aclaridor pròleg de Maria Pilar Perea, que contextualitza el treball dins l'època en què fou redactat, resumeix sumàriament fets i persones que van començar els estudis sobre la variació diatòpica de les llengües romàniques. És evident que mossèn Alcover i el seu DCVB (compartit amb F. de B. Moll, no ho oblidéssim), hi ha de figurar, i en segon lloc Sever Pop, el gran dialectòleg romanès i un dels mestres de Germà Colón, autor d'una monumental obra anomenada *La Dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques* (1950, 2 vols.). Dos autors del nostre àmbit lingüístic també van donar-li les primeres empentes en aquest sentit: mossèn Antoni Griera (a qui molt poc després va superar amb escreix) i Antoni M. Badia i Margarit, un altre dels seus mestres i director de la tesi.

Entre les pàgines 33 i 79, Colón hi exposa el mètode d'investigació, com ara l'alfabet fonètic usat per a les transcripcions, seguint el que havia establert el fonetista castellà Tomás Navarro, publicat en 1915, els reflexos del qual encara es feien ressò fins ben entrats els anys setanta del segle passat; o la tria de localitats i el camí seguit per a llur determinació, i la selecció de les paraules que passaran al qüestionari d'on després hom traurà la informació per a la redacció del treball.

La confecció d'un qüestionari és tasca clau per a uns bons resultats finals del treball. Colón indica que el seu es basava en els criteris de sengles obres de Badia, aplicats a l'aragonès en comparació amb el castellà, de tal manera que ell seguia els mateixos criteris usats per Badia per al castellonenc referit al català. Són exposats a les pàgines 37-38.

La tria de localitats és un punt també a destacar en els resultats del treball, perquè abans d'encetar les enquestes, cal saber quines localitats s'han de seleccionar, cosa no sempre fàcil si hom no es limita a aplicar uns criteris, que poden ser de simetria (mateixa distància entre els punts d'enquesta), o bé pràctic (desplaçament còmode), i en el cas d'aquest treball, ja se n'ha dit alguna cosa al paràgraf anterior. La llista de localitats prèviament determinada pot ser modificada sobre el terreny, segons aconselli un millor coneixement de cada zona. En aquest cas, l'elecció «fou determinada sobre el terreny, a la vista de les informacions que anava rebent sobre les modalitats lingüístiques dels pobles veïns» [34]. Són vint-i-dues: Castelló de la Plana, Borriol, Betxí, Vila-real, Benicàssim (la Plana), Aín, Artana (la Serra Espadà), l'Alcora, Llucena, la Barona, les Useres (l'Alcalatén), Albocàsser, Sant Mateu, Benicaló, Alcalà de Xivert, Vilafamés, Benassal, Càlig i Rossell (Maestrat), Morella, el Forcall i Vilafranca (els Ports).

Ve a continuació una breu descripció dels factors geogràfics del territori que s'ha estudiat, qüestió important com a base dels antics canvis i/o influències de tot estudi dialectal amb les vies de comunicació i la descripció de les comarques a través de les quals podem detectar els canvis antics o moderns de la varietat diàtòpica estudiada (mercats tradicionals, festes populars, relacions comercials, etc.). Pel que fa a les vies fluvials, com ara el riu de Millars és important conèixer que durant l'Edat Mitjana era la via principal per a la transhumància dels ramats de la Plana (Castelló i Vila-real, posem per cas) cap a les poblacions aragoneses de la Serra de Gúdar i causa de l'entrada d'aragonesismes dins l'àmbit ramader, com ara *lligallo, gana(d)o, borrego*, etc.

El coneixement del factor històric del dialecte és un altre condicionant molt destacable en aquesta mena d'estudis. En el cas de les nostres comarques, hi ha un fet històric que ha marcat posteriorment els parlars valencians septentrionals fins a la divisòria aproximadament del riu de Millars; ens referim al restabliment de la diòcesi de Tortosa (l'antiga *Dertosa* ibèrica) després de la conquesta d'aquesta ciutat (1148). L'extensió de la seva diòcesi es basava en l'organització territorial romana que alhora, sembla, reproduïa les antigues divisions ètniques de les tribus ibèriques. La qüestió de les llengües de base que van influir sobre el llatí per a la seva posterior evolució lingüística era un aspecte molt destacable en aquella època, avui dia deixat una mica de banda a causa de la dificultat de conèixer-les (substrat). En aquest sentit, Colón, seguint els estudis de Bosch Gimpera, màxima autoritat històrica en aquella època, fa una repassada dels pobles ibèrics que habitaven les terres del litoral mediterrani, sobretot els ilercavons o ilercaons, ètnia ibèrica que vivia en aquestes comarques, amb topònims com ara *Udiva* (el Millars?), o el cap *Lunari* (Orpesa?).

La vitalitat del dialecte estudiat és bàsica en tota monografia dialectal, i sobretot en llengües minoritzades com la nostra. Colón destaca en aquest aspecte la gran vitalitat que tenia durant la primera meitat del segle passat. Afirma que era gairebé parlat pel 100% de la població rural, de tal manera que «Durant les meues enquestes pels pobles del Maestrat algunes persones desconeixien en absolut el castellà (la Barona, Rossell, les Useres)» [76]. A la ciutat, hi tenia una vitalitat molt elevada que n'estenia l'ús pràcticament a totes les capes socials.

Nou-cents cinquanta-set mots són considerats i estudiats en la part central del seu estudi, dels quals farem una visió panoràmica però aleatòria, comentantça i lla del llibre algunes qüestions com són la seva pervivència, la vivència latent o la desaparició actual de la paraula.

Un dels fets que han provocat actualment la desaparició o l'ús latent de molts dels mots recollits per Colón per a la tesi és el canvi d'orientació econòmica, social i cultural d'aquelles comarques. Mentre l'agricultura era la base principal, i gairebé majoritària, de l'economia de la societat valenciana d'aquelles contrades, molt del lèxic ací recollit havia anat pervivint durant segles amb pocs i lents canvis des de temps antics. Un primer crit d'atenció ja va esdevenir-se durant i abans de la primera meitat del segle passat amb la introducció de les noves tècniques agrícoles que incorporaven noves eines amb la següent entrada de la nova paraula, si tenim en compte que la «paraula» va lligada a la «cosa». Però els nous i definitius canvis havien començat a arribar cap als anys seixanta del segle passat passat a passet, i amb ells, les noves feines i ocupacions, que allunyaven els joves del treball agrícola, i amb això l'abandó paulatí d'aquell lèxic antic i patrimonial en molts casos. És per això que les generacions més joves que llegiran aquest llibre hi

trobaran paraules totalment desconegudes o que potser han oït en boca de la gent gran de la seva localitat. Per ventura el lector no tan jove encara en recorde alguna, de paraula que ací és reportada. La lectura dels primers fulls de l'apartat dedicat al vocabulari ens evidenciarà això que acabem de dir; paraules com *afaram, afemar, aixereta, alifara, ans, anyill, arer, argadell, arpeta, arreata, assoll, atansar, bacenilla, baralluga, barrusca, bas-sol, batussar, batzoles, besat* (pa), *borronar, botar, bòtima, bres, brull, buc, burganyer, burumballa, busnada, cabecet, caburró, cadell* (eruga de la patata), etc., són totalment desconegudes pels joves castellonenques i poc recordades o ja oblidades per les generacions més grans.

És per això un fet obsolet, ara i ací, publicar una obra d'aquestes característiques? La resposta ha de venir, evidentment i imprescindible, del cantó cultural i lingüístic; tota una altra resposta, en farà un refús. Les llengües no són solament un «sac de paraules» amb les quals ens comuniquem; hi ha alguna cosa més: la manera d'entendre, comunicar, relacionar, referenciar, etc., tota una comunitat històrica. Per això, es diu que cada vegada que es perd una llengua, o en aquest cas unes paraules, es perd una mica de la idiosincràsia i capteniment d'aquella comunitat. És important, per tant, donar a conèixer un patrimoni lingüístic usat pels nostres avantpassats a les noves generacions, patrimoni que, si el comparem amb d'altres de més propers, hi veurem la proximitat o igualtat «familiar» a remarcar atès que ens mostra que la nostra història ha anat del bracet d'unes altres que actualment es tenen com a capdavanteres de la societat. Tanmateix, no tot són absències i desaparicions lexicals en el llibre, encara hi ha moltes paraules ben vivents, i tot depèn, en alguns casos, de la localitat. Per exemple, mots com *abadejo, abellir, acaçar, agranar, aiguatge, ajocar-se, aladre, albada, alfàbega* (o *alfèdega*), *alçar* (les dues accepcions), *algep, aliacrà, amanir, amollar, amprar, apegar, aplegar, fil d'aram, argilaga, armela, arreplegar, asclar-se, asseciar, atalbar, bac, badall, badar-se, bajocó, bambolla*, etc., són usats amb normalitat pels castellonenques actuals. N'hi ha uns altres que s'han de considerar d'ús latent: *aferrassar, aforrar, albenc, meló d'alger, a manta, amerar, andana, angorfa, anutjar-se, araboga, arguellat, arribaçar* (o *arrebaçar*), *assegador, assoll, ataüllar, auixar, bacó, bado, balum, banquer, barba-roig*, etc., també, com en el cas anterior, dependent de localitats i parlants.

Finalment, comentarem alguna paraula que ens hagi semblat més escaient, o més interessant i això vol dir que la tria és del tot subjectiva.

Un terme encara vivent en una capa social com són els caçadors és *abeall*, que potser s'hauria de grafiar amb *-v-*, *aveall*, perquè probablement provinga d'*avear* (avesar l'ocell) a menjar i beure en aquell lloc determinat i fer-li perdre la por d'acostar-s'hi, i així és citat per l'escriptor castellonenc Josep Pascual Tirado: «[...] mentrimentres Taviet bolava lo catxerulo o li agafava ab visc als malaurats dels pardalets que acudien a visitar-li l'enganyós *aveall*» («Del llaurador beneït i lo sastre espavilat», *De la meua garbera*). D'altra banda, cal dir que els caçadors de les nostres comarques coneixen algunes altres denominacions per a l'operació de la cacera amb engany: *aceball* (o *acevall*) el mateix procediment de captura ornitològica, a les localitats com Tortosa i Castelló de la Plana, i a la comarca del Maestrat, on es coneix així mateix *acivador* (la Salzedella, Canet lo Roig i la Jana).

Sobre el terme *busnada* ‘núvols que amenacen pluja i avancen en el cel’ [102] cal dir que és recollit –se sembla que per primera vegada– per Joaquim Garcia Girona (*Vocabulari del Maestrat*), i és incorporat per l'Alcover-Moll i per Coromines als seus respec-

tius diccionaris però sense esmentar-ne la procedència. La definició que en dóna Garcia Girona és “Gran colp d'aigua eixint d'algun lloc, o de revenguda després de forta pluja”, és a dir, semblant a la anotada uns quants anys després per Colón a Vilafamés, localitat, entre altres, que també apareix al *Vocabulari del Maestrat* [104]. En sentit figurat, Garcia Girona hiafegeix “Tropell gran de gent que avansa (*sic*) per un carrer, camí, etc., o tronada i pluja que avansa (*sic*) per lo cel”. La darrera part de la definició és gairebé exacta a la reportada per Colón. Després, el *VM*, encara diu «Hi ha busnades (tronades) que abornen (Vilafamés)», en forma de dita popular. El terme *busnada* és usat literàriament per Garcia Girona a *Seidia* «com somni, per ahi alt / passà aquella busnada [...]», i per Carles Salvador a l'opuscle *Les festes de Benassal* «[...] en els carrers principals hi ha una gran busnada de gent». Pel que fa a l'etimologia, Colón acceptava l'aràbiga proposada per Coromines, però darrerament n'ha aparegut la proposada per J. Veny, llatí **BUCINARE** ‘tocar la trompeta’ i després, ‘tronar’; en realitat, però, a través del derivat **BUCINATA** > *businada* > *busnada*.

El llibre presenta encara al final uns quants mapes de distribució geogràfica d'alguns fets lingüístics, com per exemple paraules o trets fonètics, distribuïts de la següent manera: a) alguns trets fonètics, com la pèrdua de la *-r* final de mots en infinitius, substantius i adjectius; conservació del so consonàntic fricatiu labiodental sonor [v]; pèrdua i/o manteniment de la consonant *-d-* intervocàlica procedent del sufix llatí *-ATORE*; pèrdua i/o manteniment de la *-d-* en posició intervocàlica dels participis femenins; b) mapa que representa la distribució geogràfica dels resultats castellà *encella* / català *formatgera*: fanzella, formatgera, fleitera; castellà *desván* / català *golfa*: angorfa, tanyar, falsa, cambra i perxe; castellà *hollín* / català *sutja-sutge*: follí, estalzim, eixollim i sutja; castellà *arqueta* / català *creixidera*: arpeta, raïdora, creixida i creixidera; castellà *botijo* / català *càntir*. En aquest cas, la distribució és molt completa amb una forma per a cada localitat; castellà *levadura* / català *llevat*: rent, lleute i llevat; castellà *muñeca* / català *munyeca*: govanella, munyica, gomanella, govanilla.

Tots aquests mapes, i alguns altres, van fer dir a Colón, en un article aparegut en el *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura* (BSCC) durant aquell temps, que les terres castellonenques eren (i continuen essent-ho, afegim nosaltres) una zona molt rica en solucions lingüístiques, tant fonètiques, com morfològiques i lèxiques; vaja, un autèntic paradís per al dialectòleg.

El llibre de Colón és fonamental per a la recerca del lèxic castellonenc, un lèxic que viu a cavall de dues «comunitats autònomes», i que no coneix fronteres fictícies, usat pels nostres escriptors i pels parlants a banda i banda del riu de la Sénia durant molts segles. El lector afecte a aquesta mena de treballs hi trobarà vertadera delectació i sentor d'aroma a autenticitat.

Lluís GIMENO BETÍ

Bryan KIRSCHEN (ed.), *Judeo-Spanish and the Making of a Community*, Cambridge, Cambridge Scholars Publishing, 2015, 249 págs.

El volumen *Judeo-Spanish and the Making of a Community* (2015), editado por Bryan Kirschen, contiene doce trabajos elaborados entre 2012 y 2014 en el marco del proyecto ucLADINO (University of California, Los Angeles), cuyo fin es promover el uso de las variantes del judeoespañol y los conocimientos sobre ellas. Los trabajos abarcan una gran diversidad de temas: algunos tienen un enfoque histórico, otros estudian el estado actual del judeoespañol; tratan del judeoespañol oriental, especialmente en Turquía, de la haketía o del judeoespañol en EE.UU.; y se basan en diferentes fuentes, por ejemplo, periódicos, informes institucionales o canciones. Varios artículos proporcionan conocimientos básicos sobre el judeoespañol, que resultan valiosos sobre todo para un público poco versado en el tema, pero otros aportan datos y enfoques novedosos, fruto de las investigaciones propias de los autores.

El libro está subdividido en tres secciones: lingüística y lengua, historia, cultura. La primera sección se abre con un capítulo bastante extenso, informativo y bien redactado del propio editor del libro: «*Judeo-Spanish as a Jewish Language: Linguistic Realities and Ideologies*» [2-49]. Kirschen se pregunta cuáles son las características compartidas por las lenguas judías y señala, entre otras, el uso del alfabeto hebreo (aunque no lo considera como condición *sine qua non*) y la adopción de préstamos del hebreo o del arameo. Explica que el yiddish y el judeoespañol son ejemplos de lenguas *post-co-territoriales*, es decir, que han evolucionado fuera de sus territorios de asentamiento originarios. Por lo que concierne a la creación de las lenguas judías, el judeoespañol parece reflejar el tipo B según Wexler (1981): se ha desarrollado porque su lengua cognada, el español, ha evolucionado, de ahí la frecuente consideración del judeoespañol como variedad ‘fossilizada’ o ‘arcaica’; el ladino, lengua calco, reflejaría el tipo C, ya que es una variedad escrita y no hablada. Como más adelante señala Kirschen correctamente, es necesario que se refute el prejuicio de que el judeoespañol sea una lengua fossilizada, tanto entre los propios djudezmo-hablantes como en la comunidad científica. En este contexto, recuerda la cuestión de la lengua, un debate en la prensa sefardí desde 1880 sobre el valor del judeoespañol y las opciones de sustituirlo por otra lengua, por ejemplo, el francés. A continuación, Kirschen presenta las dos variedades habladas del judeoespañol: el *djudezmo*, subdividido a su vez en una variedad suroriental y otra noroccidental, y la *haketía* del Norte de África, con influencias del árabe y ampliamente rehispánizada en la época moderna. Ambas se diferencian del *ladino*, lengua calcada del hebreo, empleada con fines litúrgicos y difícilmente comprensible para todo aquel que no domine la lengua hebrea. Sigue un resumen de la historia del djudezmo, donde el autor se basa en las periodizaciones propuestas por Bürki / Schmid / Schwegler (2006) y Bunis (1992). También se señalan la falta de estandarización del djudezmo, su variación interna y algunas de sus características lingüísticas, por ejemplo, los fonemas conservados (palatales sorda y sonora, africada sonora), ciertos rasgos innovadores (p. ej. metátesis, regularización de paradigmas verbales), los hebraísmos y turquismos. Se observan cambios radicales en el siglo XIX (establecimiento de escuelas occidentales, prensa sefardí) y a partir de la primera guerra mundial (fragmentación del Imperio Otomano, nacionalsocialismo, emigración), cuando los sefardíes se integran en las sociedades del entorno. Hoy en día, el djudezmo y la haketía constituyen variedades *post-vernáculas*, limitadas a usos específicos y con pocos hablantes, todos ellos multilingües.

En el capítulo «Dialect Concentration and Dissipation: Challenges to Judeo-Spanish Revitalization Efforts» [50-71], Rey Romero analiza y evalúa de modo convincente algunos intentos actuales de revitalización del judeoespañol, por ejemplo en la red, que facilitan el contacto entre hablantes del judeoespañol e hispanohablantes. Según Romero, dicho contacto conlleva procesos de acomodación lingüística, bien hacia la nivelación de diferencias dialectales –esto es, una adaptación del judeoespañol a las variedades peninsulares o americanas del español– (*dissipation*), bien hacia el refuerzo de características distintivas del judeoespañol (*concentration*). Por lo que respecta a la concentración de fenómenos lingüísticos, puede ser una elección consciente por parte de los propios hablantes del judeoespañol, pero también puede ser impulsada por instituciones que promueven la difusión, enseñanza o revitalización del judeoespañol y que quieren subrayar su carácter único. Esta tendencia puede producir casos de hiper-expansión de ciertos rasgos (p. ej. *deshde* en vez de *desde* o el uso exagerado de hebraísmos), que en textos redactados por no nativos incluso pueden convivir con elementos del español peninsular o americano (p. ej. *vozotros / ustedes, prinsipalas / ofisiales* para el plural femenino, etc.). La tendencia contraria es la que trata de disminuir diferencias dialectales, eliminando rasgos diferenciadores del judeoespañol y acercándolo a las variedades peninsulares y americanas. La disipación lingüística puede verse en distintos niveles de la lengua (p. ej. la sustitución de las sibilantes palatales por [χ] como en *hijo* o *mujer*; o el uso de *enfermo* por *hazino*, *trabajar* por *lavorar* o *cambiar* por *trokar*). De nuevo, puede partir de los propios hablantes (*bottom-up*) o estar fomentado desde arriba (*top-down*), por ejemplo en las clases de español. Señala Romero que muchos hablantes describen las variantes más próximas al estándar peninsular o americano como las más correctas y que esta convergencia puede llevar, a largo plazo, a la desaparición del judeoespañol. Concluye que tanto la disipación como la concentración dialectal producen variantes artificiales del judeoespañol, que dificultan su transmisión intergeneracional y su revitalización. Sería mucho mejor si fueran los propios hablantes y sus usos lingüísticos los que liderasen los movimientos revitalizantes.

Molly FitzMorris presenta en «Language Shift and Speakers' Attitudes in Seattle Ladino» [72-93] resultados interesantes obtenidos mediante entrevistas y encuestas en la comunidad sefardí de Seattle, Washington, la tercera comunidad sefardí más numerosa en los EE.UU. Dicha comunidad existe desde comienzos del siglo XX y está dividida en dos grupos con sus respectivas sinagogas: la Congregación Bikur Holim (sefardíes procedentes originalmente de la región de Mármaro) y la Congregación Ezra Bessaroth (sefardíes con orígenes en Rodas). Las entrevistas y las encuestas, basadas en la escala Likert, se realizaron con un pequeño grupo de informantes, de 70 años o más y con distintos conocimientos del judeoespañol, que pertenecen al grupo llamado *Los Ladinos*, un grupo de sefardíes que se reúne semanalmente para leer y comentar textos en judeoespañol. Se intentó averiguar el estado actual del judeoespañol en Seattle y las actitudes que tienen los propios hablantes hacia el judeoespañol. Como fenómeno más llamativo, FitzMorris destaca la alta frecuencia del *code-shifting*, especialmente del judeoespañol al inglés; mucho menos frecuente es el *code-switching*, que precisa de un dominio muy avanzado de ambas lenguas. Otros fenómenos observados son, por ejemplo, una tendencia a marcar explícitamente el género gramatical o, entre los sefardíes procedentes de Rodas, una preferencia por cerrar las vocales /o/ y /e/ átonas, especialmente en posición final. En relación con las actitudes lingüísticas, el estudio confirma la relación estrecha entre la lengua judeoespañola y la identidad tanto individual como sefardí en general. Destacan otros resultados de interés: muchos de los informantes no

se sienten seguros con respecto a su dominio de la lengua, ni siquiera los que mejor la dominan. Una de las causas de esta inseguridad parece ser la *americanización* (creciente asimilación a la cultura estadounidense y la lengua inglesa), que conlleva un paulatino retroceso del uso del judeoespañol. Por lo que concierne al futuro próximo del judeoespañol en Seattle, muchos informantes se muestran optimistas gracias a la actual revitalización del judeoespañol (*micro-revival*); con respecto al futuro más lejano, algunos suponen que solo sobrevivirá en círculos académicos o en ámbitos religiosos. En efecto, FitzMorris concluye constatando un claro desplazamiento lingüístico del judeoespañol hacia el inglés, por lo que el futuro del judeoespañol en Seattle parece inseguro; no obstante, de momento todavía existe y se está a tiempo para salvarlo.

En «The Ladino Database Project Results as Insight to the Current Situation of Judeo-Spanish in Turkey» [94-112], Karen Gerson Sarhon presenta el *Ladino Database Project*, llevado a cabo entre 2008 y 2010 bajo su dirección desde el Centro Sefardí de Estambul. El objetivo fue elaborar un corpus de conversaciones en judeoespañol de Turquía que pudiera servir de base para futuras investigaciones. Se han realizado 81 entrevistas con hablantes de Estambul y de Esmirna que pertenecen a la última generación de hablantes nativos (o con conocimientos equivalentes) de judeoespañol en Turquía. Las preguntas versan sobre la vida personal de los informantes, quienes además tenían que reaccionar espontáneamente ante una serie de palabras como *kazamentera, novya/novyo, ojo*, etc. Entre los resultados, destaca la dificultad de varios informantes en seguir toda la conversación en judeoespañol. Vacilaciones, búsquedas de palabras y cambios a otras lenguas, especialmente al turco y al francés, son frecuentes, y la fluidez es menor entre los informantes más jóvenes. Como es de esperar, las personas con mayor nivel de educación, sobre todo los rabinos, tienen un vocabulario más amplio, y la fluidez es mayor cuando se habla de temas relacionados con las costumbres y la vida familiar que cuando se habla de política, economía o asuntos globales. Los factores que llevaron al declive del judeoespañol en Turquía son múltiples: la falta de prestigio frente a otras lenguas, especialmente entre la generación educada en las escuelas de la *Alliance Israélite Universelle* (AIU); la falta de transmisión de una generación a otra; la fundación de la República de Turquía en 1923 y las consiguientes políticas de asimilación lingüística; la reforma ortográfica de 1928. Aunque desde los años 80 del siglo XX se observa un interés creciente por el judeoespañol y las manifestaciones culturales sefardíes, el judeoespañol ya no se usa en la vida cotidiana y muchos jóvenes opinan que les sirve más aprender el castellano estándar que el judeoespañol. Parece posible, pues, que el judeoespañol en Turquía esté desapareciendo junto a sus últimos hablantes nativos, de ahí la enorme importancia del *Ladino Database Project*, cuyos datos pronto estarán disponibles en Internet.

La primera sección termina con la contribución «Haketía: Discovering the Other Judeo-Spanish Vernacular» [113-31] de Alicia Sisso Raz. Basándose en los estudios clásicos de Benoliel, Benharroch, Bentolila y otros, y sin aportar datos nuevos, la autora presenta una introducción a la haketía, su formación, historia y sus características lingüísticas y culturales. Según la autora, la haketía actual es una variedad basada en el castellano medieval, enriquecida mediante préstamos de otras lenguas (hebreo, arameo, árabe de Marruecos, portugués, francés e inglés) y, desde comienzos del siglo XX, fuertemente influenciada por el castellano contemporáneo. Al menos desde 1860, el proceso de rehispánización es incontenible (guerra hispano-marroquí, presencia española, escuelas de la AIU, contactos continuos con España y Latinoamérica, etc.). Las comunidades marroquíes hablantes de la haketía ya apenas existen y sus descendientes son

todos hispanohablantes. La autora concluye con sus propias impresiones, más idealizantes que científicas, describiendo la haketía como una lengua llena de humor y gracia, y a sus hablantes, como personas alegres, a quienes les gusta recordar su lengua, canciones y otras costumbres judeoespañolas.

Sigue la segunda parte del libro, dedicada a la historia, que abarca tres capítulos cortos. El primero se titula «Coping with Nineteenth-Century Transformations: Ladino in the Late Ottoman Empire and Early Turkish Republic» [134-41]. Su autora, Ceren Abi, se pregunta por las transformaciones que afectaron al uso del ladino entre los sefardíes durante las últimas décadas del Imperio Otomano y las primeras de la República de Turquía. Después de resumir algunos cambios políticos y sociales que caracterizan el siglo XIX (las reformas otomanas, la introducción de un sistema educativo moderno, las escuelas de la AIU), analiza las consecuencias de la proclamación de la República de Turquía para los judíos: se veían obligados a demostrar su lealtad con el Estado y a aprender la lengua turca; el sistema educativo fue unificado y las instituciones judías fueron debilitadas o eliminadas. Muchos sefardíes abandonaron el país y el uso del ladino en Turquía empezó a disminuir, aunque en pequeña medida ha sobrevivido hasta hoy (*cf.* contribución de Karen Gerson Sarhon *supra*). En la conclusión, Abi resume mediante dos conceptos la política oficial hacia los judíos y la reacción de estos últimos: continuidad y cambio. Tanto el Imperio Otomano como la República de Turquía les exigen lealtad a los súbditos judíos, pero solo en el Imperio está tolerado el uso del ladino; los judíos empiezan ya en tiempos otomanos a aprender el turco, pero es solo en la República cuando este aprendizaje se vuelve obligatorio.

Ana Ćirić Pavlović estudia, en «French vs. Judeo-Spanish: An Overview of the Alliance Israélite Universelle's Language Policy in the Ottoman Empire at the Turn of the Twentieth Century» [142-51], el impacto que tuvo la AIU sobre el uso del judeoespañol como lengua cotidiana de los sefardíes en el Imperio Otomano. Se basa en informes sobre las escuelas de la AIU publicados entre 1860 y 1913 en el *Bulletin de l'Alliance Israélite Universelle*, donde encuentra informaciones de primera mano sobre la política lingüística de la AIU. En concordancia con sus valores básicos (entre ellos, valores republicanos y la secularización), la AIU impulsó la modernización de los sefardíes en Oriente y su integración en las sociedades del entorno, a través de una educación occidental y laica, también para las niñas. Promovió el aprendizaje de las lenguas locales (turco y griego) y del francés, en tanto que abogó por el abandono del judeoespañol, visto como inferior e incompatible con la civilización moderna. Por consiguiente, mientras que la AIU influyó de manera positiva en varios ámbitos de la vida sefardí, por el contrario, difundió una imagen negativa del judeoespañol y apoyó, por lo tanto, su relegación a la esfera privada.

Rifka Cook dedica su trabajo a una de las mujeres sefardíes más conocidas: «A Pilgrimage to a Personality: Doña Gracia Mendes» [152-68]. Después de repasar estaciones importantes en la vida de Doña Gracia, Cook comenta una *responsa* en la que el rabino Moshe ben Joseph Mitrani contesta a una petición sobre una disputa por una herencia entre Doña Gracia y su hermana. El documento está redactado en letra rashí y mayormente en hebreo, pero también incluye cuatro textos en ladino, de los que se ofrecen tres al final del artículo con una transliteración y una traducción al inglés. Asimismo, se señalan algunos aspectos lingüísticos, que sin embargo son de uso corriente y conocido en textos sefardíes aljamiados (p. ej. turquismos y alternancias gráficas como *solamente* frente a *sola mente*).

La última parte del volumen incluye cuatro capítulos sobre temas culturales. Vanessa Paloma Elbaz ofrece una interesante contribución titulada «The Power in Transmission: Haketía as a Vector for Women's Communal Power» [170-90], en la que estudia la relación intrínseca entre la transmisión oral en haketía, el poder en la esfera de la vida privada y el papel de las mujeres en las comunidades sefardíes marroquíes. Como punto de partida, la autora constata que las mujeres por lo general son invisibles en las fuentes escritas, debido al papel primordial de los hombres en la esfera pública (sinagogas, líderes comunitarios, cortes rabínicas). En la esfera privada, sin embargo, la situación es muy diferente: es la esfera dominada por las mujeres, quienes adquieren especial relevancia debido al papel primordial que en las comunidades sefardíes juega la familia. Son especialmente cuatro aspectos donde se observa la responsabilidad de las mujeres: el *kashrut*, los preparativos para el *shabat* y para las festividades judías, la vigilancia por la pureza (p. ej. sexual) de la familia y la transmisión de los romances y cantares. En ciertos momentos, las mujeres también intervienen en la esfera pública, por ejemplo con sus canciones durante las celebraciones religiosas. La lengua empleada tanto en la vida privada como en los géneros de transmisión oral es la haketía, un símbolo de identidad y un lazo importante con la familia y con la cultura judío-hispano-marroquí. Mediante los textos memorizados y repetidos de la tradición oral, las mujeres aseguran la conservación de normas y valores en la memoria colectiva y su transmisión a las generaciones futuras. En suma, la autora demuestra que, mientras que los varones dominan el espacio público, las mujeres mantienen su poder sobre elementos tan cruciales como la integridad familiar, la identidad, la afiliación cultural y el linaje.

En el capítulo «Attitudes toward Sephardic Language Change and Multilingualism Expressed in *La Amerika* in Early Twentieth-Century New York» [191-221], Holly D. Vernon analiza las actitudes hacia la lengua y la cultura de los sefardíes orientales expresadas en artículos publicados en el periódico *La Amerika* (Nueva York, 1910-1925). Entre los objetivos principales del periódico, cuyo fundador y director es el comerciante búlgaro Moise S. Gadol, se señalan los siguientes: defender, organizar y educar a los sefardíes; informar sobre eventos organizados en la comunidad judía; ayudarles en el proceso de inmigración y registro en los EE.UU.; apoyarlos en la búsqueda de trabajo (dificultada, mayormente, por sus conocimientos insuficientes de inglés); propagar la igualdad de derechos y las ideas sionistas; facilitar informaciones acerca de los nuevos inmigrantes y apoyar búsquedas de familiares dispersos en el mundo. Respecto a la cuestión lingüística, Gadol asocia el judeoespañol con un pasado histórico traumático, pero no lo considera como un *jargon*. No obstante, *La Amerika* aboga por la enseñanza del hebreo como elemento unificador del pueblo judío, que considera más importante que la conservación del judeoespañol; asimismo, ofrece ayudas para aprender inglés.

Sigue el capítulo «‘Los Sefardíes’ and ‘Oriental Jews’: Late Nineteenth- and Early Twentieth-Century Representations of Sephardic Jews in the English- and Spanish-Language New York City Press» [222-40] de Bethany Beyer. Estudia la imagen de los judíos sefardíes, su cultura y su lengua transmitida por varios periódicos neoyorquinos publicados en inglés o en español entre 1885 y 1930 (p. ej. *The New York Times*, *New York Tribune*, *The Sun*, *La Prensa*), décadas en las que miles de sefardíes se asentaron en Nueva York. La mayoría de los artículos destaca que los inmigrantes sefardíes son exóticos y diferentes, y tanto para referirse a los sefardíes como a su lengua, se emplea una diversidad de nombres, algunos con una connotación peyorativa (p. ej. *Levantine Jews*, *Oriental Jews*). Con más detalle, Beyer comenta una serie de artículos publicados en *La*

Prensa en 1925, redactados por el sefardí José M. Estrugo, de los que especialmente uno es llamativo: Estrugo describe el judeoespañol como un castellano «arcaico, corrompido siquieres, pero muy vivo, comprensible y con todas sus recias raíces» [229], y recomienda eliminar todos los extranjerismos del judeoespañol para purificarlo, opiniones que se repiten también en los demás periódicos. En resumen, Beyer afirma que los periódicos estudiados no consiguieron transmitir una imagen real y completa de los inmigrantes sefardíes y de su cultura.

El último capítulo, «Sones sefaradíes: la diversitat echa letra i muzika» [241-49] de Liliana Tchukran de Benveniste, es el único redactado en judeoespañol. Trata de la música tradicional judeoespañola, transmitida por vía oral y presentada como uno de los pilares en la conservación de las raíces culturales sefardíes. En las letras, llaman la atención los así denominados ‘arcaísmos’, los hebraísmos y los préstamos de otras lenguas (p. ej. turco, italiano, griego, etc.). Se diferencian tres géneros: el *romancero*, género con mayor difusión; las *coplas*, destinadas sobre todo al ámbito religioso; y los *cantes*, que muestran una mayor variación según la época y el lugar geográfico y que están muy de moda hoy en día, también entre músicos no sefardíes. Concluye la autora que la música sefardí es una fuente importante de la identidad sefardí y que «este repertorio poetiko-muzikal sefaradí, es una valutoza muestra de diversitat y variedat desde sus empesijo asta oy diya» [248].

Es, precisamente, esta identidad sefardí rica y variada la que queda reflejada en las páginas de este libro, que tiene el mérito de reunir trabajos muy diversos temáticamente y metodológicamente, producidos por investigadores que comparten su interés por las múltiples relaciones entre la lengua judeoespañola y la cultura sefardí desde el siglo XV hasta la actualidad. Recordemos, además, que se trata de una publicación que emana del proyecto ucLADINO, el cual fue fundado por un grupo de estudiantes de la UCLA en 2011. Por ello, tanto Bryan Kirschen, el editor del libro, como muchos de sus autores, son investigadores jóvenes, lo cual merece mención, pues es prueba de la vitalidad de la que goza el campo de los estudios sefardíes hoy en día y buena muestra de lo prometedor que se perfila su porvenir.

Sandra SCHLUMPF

Christine PAASCH-KAISER, *El castellano de Getxo. Estudio empírico de aspectos morfológicos, sintácticos y semánticos de una variedad del castellano hablado en el País Vasco*, Berlín, De Gruyter (Beihefte zur ZrP, 389), 2015, 524 páginas.

La actual distribución lingüística de la zona vasca se explica por la presencia de una lengua heredera de una modalidad prerromana, la lengua vasca o euskara, y varias lenguas románicas descendientes del latín, como el castellano, el gascón o el francés. En la zona peninsular española, el euskara comparte espacio con el castellano, que en esta zona presenta, al menos, las siguientes modalidades¹:

¹ Cf. Bruno Camus / Sara Gómez Seibane, «Introducción: El castellano del País Vasco», in: *iid.* (ed.), *El castellano del País Vasco*, Bilbao, UPV/EHU, 2012, 1-17.

- (a) una modalidad *románica patrimonial* en el margen occidental y meridional del territorio vasco;
- (b) una modalidad *romance de contacto*, resultado del aprendizaje del castellano por hablantes vascófonos; y
- (c) una modalidad *románica nativizada*, nacida del proceso de desplazamiento lingüístico ocurrido en el País Vasco y Navarra, y difundida muy probablemente a partir del siglo XIX, de la mano del incremento del bilingüismo vasco-castellano, entre otras razones por el proceso de escolarización y alfabetización llevado a cabo en castellano.

La modalidad *románica patrimonial* del occidente de Bizkaia y Álava/Araba no ha sido suficientemente descrita, pero muestra cierta continuidad con las variedades castellanas de la Cantabria oriental y Burgos. De hecho, en esa zona se han registrado concordancias de materia, conocidas como «neutro de materia», tanto en hablantes rurales actuales², como en época tardomedieval³, así como una significativa presencia de elementos románicos en la toponimia⁴. Por su parte, la modalidad *romance de contacto* constituye lo que la lingüística aplicada ha definido como una interlengua, esto es, un sistema lingüístico no nativo que el hablante elabora en su aprendizaje de la L2, en este caso, el castellano. Caracterizada por una importante variación entre hablantes en función del dominio de la L2 y su frecuencia de uso, la interlengua suele fosilizar errores en los que conserva ciertas reglas y subsistemas de la L1 (el euskara), como pusieron de manifiesto Echaide (1968) y Zárate (1976)⁵ en trabajos ya clásicos pero pioneros en su momento.

Sin embargo, la modalidad que más nos interesa aquí es la *románica nativizada*, resultado del proceso de castellanización. Se trata de una modalidad románica nueva que de forma progresiva ha ido sustituyendo a las dos modalidades anteriores, con una impronta significativa de la lengua vasca que funciona como sustrato. En la actualidad, esta variedad se encuentra fuertemente presionada por la norma culta a través de una doble vía, a saber: la extensión de la enseñanza obligatoria, y la influencia de la lengua de los medios de comunicación de masas⁶. En este marco se sitúa la obra de Paasch-Kaiser, que describe la presencia de diecisiete fenómenos lingüísticos considerados característicos de la variedad de castellano del País Vasco en veinte hablantes monolingües de

² Cf. Inés Fernández-Ordóñez, «El ‘neutro de materia’ en Asturias y Cantabria. Análisis gramatical y nuevos datos», in: Inmaculada Delgado Cobos / Alicia Puigvert Ocal (ed.), *Ex admiratione et amicitia. Homenaje a Ramón Santiago*, Madrid, Ediciones del Orto, 2007, 395-434.

³ Cf. Sara Gómez Seibane, «Diacronía del neutro de materia en el occidente vizcaíno: características de los antecedentes y contextos sintácticos de aparición», *Boletín de la Real Academia Española* 90 (2010), 217-239.

⁴ Cf. Isabel Echevarría Isusquiza, «Del castellano y la toponimia del País Vasco», in: Camus / Gómez Seibane, *op. cit.*, 87-116.

⁵ Ana Mª Echaide, *Castellano y vasco en el habla de Orio*, Pamplona, Institución Príncipe de Viana, 1968; Mikel Zárate, *Influencias del vascuence en la lengua castellana a través de un estudio del elemento vasco en el habla coloquial de Chorierri* (Gran Bilbao), Bilbao, Gran Enciclopedia Vasca, 1976.

⁶ Cf. Camus / Gómez Seibane, *op. cit.*

castellano residentes en Getxo (Bizkaia) sin competencia en lengua vasca, o con competencias mínimas. Este trabajo, fruto de una tesis defendida en 2013, se ha publicado como libro organizado en siete capítulos, a los que se suman, al inicio, índices de tablas, gráficos, abreviaturas y un prefacio, y al final, un índice analítico y varios apéndices sobre las entrevistas.

Tras el capítulo introductorio («Introducción», [1-15]), Paasch-Kaiser revisa los trabajos dedicados a la descripción del castellano del País Vasco desde una perspectiva sincrónica, siguiendo como criterio organizador la publicación de los mismos, esto es, antes de los años ochenta del siglo XX, los ochenta y noventa de este mismo siglo y los publicados en el siglo XXI (capítulo 2, «Estudios sobre el castellano en el País Vasco», [16-193]). Esta revisión se centra fundamentalmente en la denominación de la variedad (*castellano del País Vasco, castellano vasco*), en la evaluación de la tipología de hablantes seleccionados como informantes, así como en los distintos niveles lingüísticos analizados en los distintos trabajos dedicados al estudio y descripción de esta variedad.

El capítulo 3 («Marco teórico», [94-156]) encuadra la investigación en el modelo del ‘núcleo mínimo dinámico’ propuesto por Sinner (2004)⁷ para la variedad de castellano hablado en Cataluña, que supone la existencia de una serie de fenómenos compartidos por la mayoría de los hablantes, si bien no con la misma frecuencia. Para ello, se sirve del concepto de ‘comunidad de comunicación’, según el cual un hablante con dos o más lenguas habituales y distintas redes comunicativas y sociales estaría en contacto con otros hablantes monolingües, bilingües y plurilingües, sobre todo en sociedades con más de una lengua en uso. Este último concepto aplicado al País Vasco, teniendo en cuenta las variables que han de ser aplicadas (lengua dominante, lugar de residencia, origen geográfico y lingüístico familiar, edad, modelo escolar, estrato social, nivel de instrucción y sexo), pone de manifiesto la heterogeneidad de esta comunidad de comunicación y, por extensión, refuerza la hipótesis de que no existe un único castellano hablado en el País Vasco. De ahí la propuesta terminológica de la autora para esta variedad (*castellano del País Vasco, castellano vasco o variedad vasca del castellano*) hasta que no se conozca el núcleo mínimo dinámico, es decir, los elementos comunes a los distintos grupos de hablantes.

En principio, entre los objetivos de la autora estaba determinar qué elementos están integrados y compartidos en la variedad de castellano de esta zona [12]. No obstante, habida cuenta de que su descripción se restringe a un tipo de hablante de una zona muy concreta, a lo largo del trabajo reformula algunos de sus objetivos, como reproducimos en palabras de la propia Paasch-Kaiser:

[H]ubiera sido deseable poder asignar de forma concreta cuáles de los fenómenos descritos forman parte de esta variedad, lo que, sin embargo, no es posible en un estudio cualitativo que buscó *describir* de forma más exacta si y cómo son usados los elementos analizados por (*sic!*) nuestros informantes. Sentamos, sin embargo, la base para comparaciones con otras variedades, lo que permitirá pronunciarse con más seguridad acerca de su estatus en la variedad aquí analizada [427].

Entre los aspectos más destacados de esta investigación hay que señalar el rigor en la selección de los informantes, así como en la recogida de los datos y la transcripción

⁷ Carsten Sinner, *El castellano de Cataluña. Estudio empírico de aspectos léxicos, morfosintácticos, pragmáticos y metalingüísticos*, Tübingen, Niemeyer, 2004.

de los mismos. A lo largo del capítulo 4 («Metodología», [157-198]), se explican las variables para la elección de los informantes (lengua habitual, lugar de residencia y lugar de origen, tanto del informante como de sus progenitores), el modo de realización de las entrevistas y su duración, así como los criterios de transcripción textual de los datos siguiendo el programa informático EXMARaLDA *Partitur Editor 1.5.1* de la Universidad de Hamburgo.

Una vez establecida la metodología de investigación, el capítulo 5 («Análisis cualitativo y de frecuencias de uso absolutas del castellano hablado en Getxo (Bizkaia)», [199-444]) presenta el estudio de los fenómenos seleccionados a criterio de la autora, quince de ellos analizados por al menos dos autores, y dos rasgos no documentados con anterioridad. Se trata de los fenómenos morfológicos de reduplicación léxica y uso del sufijo diminutivo *-txo* o *-txu*; los sintácticos (o, más bien, morfosintácticos) como el uso del artículo determinado ante nombres de parentesco, la omisión del artículo determinado, las conjunciones *y*, *o* y *pero* en posición final, la omisión del pronombre de acusativo, el leísmo, el doblado del objeto directo en posición posverbal, la doble negación preverbal y el uso del condicional por el imperfecto de indicativo; los sintáctico-semánticos como el adverbio *ya* con valor afirmativo y la perifrasis de modalización *soler + infinitivo*; las construcciones sintácticas *yo como tú*, *X y los dos* y nombre propio + *el nuestro* y sus variantes; y, finalmente, los rasgos no descritos con anterioridad como *al de + indicación temporal* y la omisión del verbo copulativo en las construcciones *la verdad Ø que y lo que pasa Ø que*. Quedan fuera del trabajo, por tanto, los rasgos fonéticos o el orden de constituyentes oracionales, pese a tratarse de aspectos muy abordados en la bibliografía, como reconoce la propia autora [200 n. 2].

A partir de esta selección, Paasch-Kaiser resume las aportaciones bibliográficas de cada uno de los rasgos elegidos y registra el número de ocurrencias que cada uno de ellos presenta en su corpus de monolingües de castellano de Getxo. Mediante este estudio empírico, la autora constata que existen fenómenos característicos del castellano del País Vasco en dicho corpus, algunos de los cuales están presentes en el castellano de la zona nororiental, como el uso del condicional por el imperfecto de subjuntivo, y otros, como la omisión del pronombre de acusativo, que son explicables por convergencia lingüística con la lengua vasca. En todo caso, tanto los primeros como los segundos se encontrarían integrados en la variedad de castellano aprendida por hablantes sin conocimiento de lengua vasca.

No obstante, las conclusiones obtenidas no pueden elevarse a la categoría de definitivas por la falta de datos de estos mismos fenómenos en otras variedades de castellano, así como por la falta de frecuencias relativas y de pruebas estadísticas, limitaciones no menores de las que es consciente la autora. En un intento por salvar estas dificultades, Paasch-Kaiser rastrea la presencia de algunos de estos fenómenos en las ediciones digitales de periódicos con sede en el País Vasco, en Madrid y en el *Corpus de Referencia del Español Actual (CREA)*, aunque curiosamente esta autora había puesto reparos a tal decisión metodológica en su revisión de los trabajos sobre el País Vasco publicados con anterioridad (véase al respecto [87]).

La autora establece, entonces, una frontera para considerar un rasgo como integrado en la variedad de castellano de Getxo [429]: su presencia en cinco o más informantes, con independencia de la frecuencia absoluta del fenómeno. Una vez tomada esta decisión, los rasgos que señala como probablemente integrados en la variedad de estos hablantes serían los siguientes: *al de + indicación temporal*, la conjunciones *y* y *pero* en posición

final, el doblado del objeto directo en posición posverbal, el leísmo masculino y femenino, el condicional por imperfecto de indicativo en construcciones condicionales, la doble negación preverbal, *ya* con valor afirmativo, la omisión del pronombre de acusativo, el artículo determinado ante nombres de parentesco, la reduplicación léxica y la omisión de *ser* en las estructuras *la verdad Ø que y lo que pasa Ø que*. El trabajo se cierra con una recapitulación («Reflexión final», [445-53]) y la reunión de una nutrida lista de referencias bibliográficas («Bibliografía», [454-93]).

Por lo tanto, esta investigación localiza en hablantes monolingües de castellano de una pequeña zona de Bizkaia sin competencias (o muy escasas) en lengua vasca una serie de rasgos caracterizados en la bibliografía como propios del castellano del País Vasco, algunos de los cuales son resultado del contacto lingüístico entre la lengua vasca y el castellano. Para la valoración más precisa del grado de integración de estos y otros fenómenos en la variedad de castellano del País Vasco, serán necesarios nuevos trabajos descriptivos y cuantitativos a partir de datos de corpus del País Vasco y de zonas monolingües de castellano.

Sara GÓMEZ SEIBANE

Galloromania

Claudia POLZIN-HAUMANN / Wolfgang SCHWEICKARD (ed.), *Manuel de linguistique française*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, 2015, 729 pages.

Dans la série de manuels de linguistique romane ouverte par l'éditeur De Gruyter, sous la direction de Günter Holtus et Fernando Sanchez Miret, et inaugurée par un *Manuel des langues romanes* paru en 2014 (v. c.r. ici 517-525) vient donc de sortir le volume consacré au français. Le principe de cette collection est de fournir des synthèses sur les langues romanes nourries de la recherche contemporaine la plus avancée, en s'ouvrant à de 'petites' langues parfois négligées (un manuel sur le frioulan est paru en 2015), ainsi que des ouvrages transversaux sur de grandes questions ou méthodologies (parmi les parus des volumes sur la deixis, l'acquisition ou les corpus et anthologies en domaine roman). Compte tenu de leur taille et de leur prix (199 euros pour le présent ouvrage), ces beaux livres reliés ne paraissent guère accessibles à des étudiants. Leur public sera plus sûrement constitué de chercheurs qui voudront disposer de panoramas méthodiquement rédigés à partir de bibliographies riches et à jour. Ce sont en quelque sorte des 'états de la recherche' sur chacune de ces langues, établis au moment de la publication par des spécialistes (ici majoritairement issus du monde académique germanophone, mais le manuel est intégralement rédigé en français), non des 'descriptions' ou des 'histoires' faisant office de références. L'objectif est d'actualiser les connaissances contenues dans les grandes sommes que sont le *Lexikon der Romanistischen Linguistik* paru en 8 volumes de 1988 à 2005, et la *Romanische Sprachgeschichte* en trois volumes (2003-2008).

L'intérêt de ces manuels, de nature encyclopédique tout en se voulant synthétiques et actuelles, et dont la pratique éditoriale est plus usuelle dans le domaine germanique ou anglo-saxon (cf. la *Cambridge History of the Romance Languages*) que dans le domaine

francophone, est qu'elle oblige à un recul et à un effort d'objectivité. On n'en attend pas tant le choix d'un regard nouveau sur tel ou tel aspect de la recherche ou d'une cohérence conceptuelle mûrement réfléchie, qu'une mise en perspective de ce qu'on peut considérer comme acquis et de ce qu'est en train de produire la collectivité. De ce point de vue, l'équipe réunie par Claudia Polzin-Haumann et Wolfgang Schweickard (il aurait peut-être été utile de faire figurer dans l'ouvrage de brèves présentations des auteurs) effectue cette tâche dans un esprit qui est l'héritier de la 'Philologie romane' telle qu'elle est pratiquée en Allemagne, Autriche, et Suisse germanophone (le terme de *linguistique* dans le titre du manuel devant être interprété dans cette continuité), mais qui s'est également nourri des nombreuses orientations émergentes au sein de la recherche internationale, surtout dans le domaine sociolinguistique. On n'y trouvera donc pas un reflet de l'intégralité de ce qu'on range dans le domaine francophone sous le nom de 'linguistique française', notamment du côté de la linguistique interne. Il s'agit avant tout d'envisager le français de l'extérieur, depuis les perspectives que procurent l'histoire, la linguistique variationnelle, les questions de politique et d'aménagement linguistique, les problématiques générales de l'usage des langues et de la communication à l'échelle mondiale. Le français comme idiome, en somme, comme parler, comme outil de communication saisi aussi (et c'est une orientation qu'on retrouve dans bien des travaux actuels) dans ce qu'en font ses locuteurs.

L'ouvrage est composé de trois parties de tailles assez inégales : une partie historique d'une centaine de pages environ, une grosse deuxième partie (450 pages environ) sur «le français moderne», déclinant une grande variété de thématiques, et une troisième partie d'une centaine de pages à nouveau, intitulée «tendances méthodologiques et didactiques actuelles», qui indiquent quelles peuvent être les répercussions, sur la linguistique française, de certaines directions générales de la recherche en linguistique, ou d'évolutions dans le domaine de l'enseignement ou des institutions ayant affaire avec les langues.

Les deux premiers chapitres de la partie historique répartissent, de part et d'autre de la démarcation usuelle que constitue le XVI^e siècle, une histoire classique du français. Le premier chapitre (Philippe Burdy [11-38]) procède méthodiquement en faisant alterner, pour chaque empan considéré, une évaluation externe de la situation des vulgaires, et des éléments de l'évolution interne. L'accent est beaucoup mis sur les sources, sur la diachronie du 'littéraire', et on trouvera également dans ce chapitre un résumé de certains débats récents dans la recherche ([25sq.] les propositions alimentées par Cerquiglini, Lodge et Grübl sur l'articulation entre la *scripta* d'Ile-de-France au XIII^e siècle, et la constitution d'un premier parler français standard). On pourra juste regretter que le XVI^e siècle soit traité un peu rapidement, dans la mesure où le chapitre suivant (Christian Schmitt [39-71]) démarre au début du XVII^e siècle. Ce deuxième chapitre est conçu d'une manière assez différente du premier. On comprend alors que la philosophie de l'ensemble est de laisser les auteurs des chapitres traiter ce qui leur a été confié à partir de leurs angles de recherche propres, avec un objectif de synthèse, certes, mais sans nécessairement chercher à couvrir tout le champ. Conformément à la spécialité de son auteur, ce deuxième chapitre, donc, qui va du XVII^e siècle à nos jours, est très centré sur les témoignages des grammairiens, l'équipement de la langue, les idées linguistiques – une direction à vrai dire très classique sur le XVII^e siècle (c'était déjà celle de Brunot). La discussion usage/autorité/raison forme le fil conducteur des pages traitant du XVII^e siècle, dans lesquelles, à côté de paragraphes de synthèse, on trouvera de minutieuses et précieuses analyses de détail sur tel ou tel fait de variation, fruit de décennies de

recherches personnelles sur le sujet, avec une attention particulière portée au rapport phonie/graphie (ou l'inverse). À côté de ces très riches passages, les pages rapides consacrées au XVIII^e siècle et, dans une moindre mesure, au XIX^e siècle, pourront paraître un peu en retrait, et très centrées sur la dimension «méta», mais c'est un fait constant dans la recherche en histoire de la langue française que ces deux siècles ont toujours été ceux sur lesquels on dispose au final de moins d'études.

Les deux chapitres qui suivent sont conçus de manière toute différente. Le premier (G. Ernst [72-107]), intitulé «La diachronie dans la linguistique variationnelle du français», est une ample réflexion sur la confrontation que l'on peut faire entre le traitement des faits diachroniques et deux modèles: l'un, celui de la linguistique variationnelle, appuyé sur les notions de variété et de diasystème, et l'autre adossé au continuum dessiné par Koch et Oesterreicher (2008) entre immédiat et distance dans les situations communicatives. Il y a donc dans ce chapitre une importante réflexion de nature théorique sur les rapports entre les plans de l'usage décrit et du modèle, tout autant qu'un essai de traitement diachronique des principaux types de «variation» définis par la linguistique post-cosérienne, la variation diaphasique étant revue sous l'angle du modèle de Koch/Oesterreicher. Ces pages contiennent des études de détail (sur le picard, par exemple) choisies à titre d'illustrations, et on pourra y relever la remarquable synthèse sur les «variétés de l'immédiat» [88-96], nourrie par toute l'expérience de G. Ernst dans le domaine des textes privés. Les pages conclusives soulèvent les questions décisives du rapport entre variétés et changement linguistique et du rôle de l'histoire dans l'architecture du diasystème français.

Le chapitre sur la «philologie linguistique et éditoriale», quant à lui (Hélène Carles et Martin Glessgen [108-131]), s'il aborde également des questions théoriques, est surtout un plaidoyer pour une discipline, ou une méthode, celle de la «philologie linguistique», à prendre dans le sens des équivalents allemand et italien du terme, et dont les auteurs remarquent qu'elle ne s'est pas imposée dans la recherche et dans l'enseignement autant qu'on aurait pu le penser. Conçue, après les débats sur la *new philology* (voir également les actes de colloque réunis par Duval 2006), comme une discipline pratique mais surplombante, qui, dans l'idéal, devrait couvrir les aspects linguistiques, littéraires et historiques des textes, cette «philologie linguistique» solidaire de l'édition de textes connaît d'un côté, selon les auteurs, un développement de pointe, lié à certains itinéraires de chercheurs et aux possibilités nouvelles offertes par le numérique et la quantification, et, de l'autre, souffre de la perpétuation d'une faible présence dans la transmission. C'est pourquoi ce chapitre s'attache à en décrire les objets de prédilection, avec l'exemple de l'espace textuel du français médiéval, et les méthodes, tant pour ce qui concerne l'édition que la description linguistique, laquelle, depuis les traditionnels paramètres grapho-phonétiques, peut désormais se diriger vers de nouveaux terrains comme la syntaxe.

Des 19 chapitres qui composent la partie «Le français moderne» il est bien évidemment impossible de rendre compte de façon extensive. Mais ce qui frappe, c'est que de grandes tendances transversales sont observables dans ces chapitres d'inspiration majoritairement sociolinguistique, et qu'à ce titre on peut considérer que leur réunion offre un panorama de quelques-unes des problématiques qui font l'objet de la plus grande attention aujourd'hui. La première de ces tendances est l'accent mis sur les questions d'aménagement linguistique et de politique linguistique (les trois chapitres consacrés respectivement à la France, à la francophonie, et, conjointement, aux français régionaux et aux langues des minorités, discutent des questions terminologiques et théoriques).

Ces chapitres, qui traitent de ces sujets tant au plan diachronique que synchronique, font apparaître que, si les questions d'aménagement et de politique linguistiques ont longtemps été associées, dans l'histoire du français, à une volonté de standardisation, il n'en est plus de même aujourd'hui, à l'époque de la mondialisation, de la reconnaissance grandissante des langues minoritaires, et de contacts de langues multipliés. Cette ouverture à la dialectologie, aux variétés, aux contacts, est notable dans le volume, révélant certes son ancrage dans la tradition classique de la philologie romane, mais aussi une évolution indéniable dans les manières de considérer ces problématiques ces dernières décennies. Le résultat est en tout cas qu'elle procure un éclairage approfondi, très réaliste, beaucoup moins idéologique qu'il a pu être le cas, sur ces questions (chapitres de Joachim Lengert sur les français régionaux [365-400], où on pourra par parenthèse trouver de nombreux tableaux présentant des typologies et des statistiques, et de Esme Winter-Froemmel sur les contacts de langues [401-431]).

Autre grand volet représenté ici: la linguistique populaire et les chroniques de langue, à nouveau décliné en trois chapitres respectant le même découpage géographique. Ces chapitres bénéficient des nombreuses propositions théoriques qu'on a vu émerger depuis Antos (1996), ainsi que des résultats apportés par de nombreux colloques récents sur le sujet. Comme pour l'aménagement linguistique, il s'agit là de questions qui suscitent beaucoup de travaux actuellement, et ceux-ci pourront s'appuyer sur ces synthèses détaillées qui sont précieuses en ce qu'elles procurent également un bilan de sources.

On pourra aussi relever dans cette partie un ensemble de deux chapitres reliés par l'intérêt qu'ils manifestent envers la dimension de *communication* du français aujourd'hui: un sur la communication dans les médias électroniques et un sur la communication scientifique. Ici aussi, il s'agit de champs émergents et rarement abordés avec autant de détail, et, surtout, de volonté de présenter les choses de manière objective. L'équilibre est particulièrement bien observé entre évaluation du rôle des institutions et observation juste des usages (pas toujours très bien documentés).

Trois courts chapitres présentent une originalité certaine, qu'il convient de saluer: celui sur le langage des jeunes (Kristina Bedijs [293-313]), celui, particulièrement novateur, sur «les enjeux linguistiques du vieillissement» (Annette Gerstenberg [314-333]), et celui sur la question délicate de «sex et genre» (Elmar Schafroth [334-364]), question qui, si elle se révèle parfois peu pertinente lorsqu'elle est abordée dans le système du point de vue de l'information morphologique ou de la relation à la grammaire (sauf problématique bien connue de la «féminisation»), peut le devenir lorsqu'elle est articulée comme ici à la linguistique variationnelle et à la didactique.

Dans tous ces chapitres, qui présentent, au-delà de la variété des sujets, un ancrage commun dans une certaine forme de sociolinguistique variationnelle influencée par les problématiques communicationnelles, on retrouve une méthodologie assez constante, ce qui pourra être bien commode: ces chapitres choisissent de partir de distinctions terminologiques et conceptuelles fondamentales, de présenter des théories et des modèles, de montrer comment les données mettent en question ces théories, de décliner les sous-aspects du sujet, et d'expliquer enfin quelles peuvent être les perspectives de recherche ainsi ouvertes.

La partie centrale se clôt sur trois chapitres plus classiques, quoique très riches, sur le «français dans le monde» (Europe, Canada, Afrique), ainsi que sur deux chapitres sur la «grammaticographie» et la «lexicographie» qui démontrent ce fait indubitable,

aujourd'hui, du rôle croissant de l'accompagnement de la condition de la langue par les descriptions qui en sont données.

La troisième partie explore six sujets choisis comme reflétant ce qui peut être fait en linguistique française à partir des tendances les plus marquantes de la recherche en linguistique aujourd'hui : la linguistique cognitive, la linguistique appliquée, le français dans l'enseignement scolaire et universitaire, la recherche en plurilinguisme, les ressources électroniques, et la traduction. Plus encore que les précédents, les chapitres remplissent ici une mission d'information et de mise à disposition des bases théoriques, de ce qui peut être compris comme des avancées acquises, et des ressources (revues, bibliographie essentielle, etc.). On y lit un souci transversal des problématiques d'enseignement qui nous rappelle d'une part que l'activité de la linguistique est étroitement solidaire des pratiques de description de langues adossées à des finalités, et d'autre part que toutes ces problématiques sont aujourd'hui à envisager au sein de dynamiques multilingues, que ce soit au sein de l'Union européenne ou au sein de la francophonie ou ailleurs encore. Nous ne sommes plus dans l'*armchair linguistics* moquée par Fillmore en 1992. D'ailleurs, on remarque que ce sont des pratiques, ou des études très empiriques (sur l'acquisition, par exemple), qui relancent aujourd'hui les questionnements en linguistique générale. Parmi ces chapitres, relevons celui sur les ressources électroniques, qui offre un panorama précieux, qu'on aurait aimé peut-être encore un peu plus détaillé..., des outils, corpus, plateformes, portails, etc., utiles en linguistique française.

Au total, on l'aura compris, ce volume rendra de grands services aux enseignants et aux chercheurs, fournissant des pré-synthèses qui pourront aider à construire bien des cours, et feront office d'autant d'utiles et bienvenues 'remises à niveau' ! La rédaction en est la plupart du temps claire, structurée, méthodique (avec des résumés introductifs et conclusifs), et dense (un visible effort de concision a été fait par tous les auteurs). Parfois, on pourrait regretter un peu la fréquente interruption par des renvois bibliographiques, mais c'est une des missions de l'ouvrage que de signaler tous ces travaux. À ce sujet, une question se pose toujours pour ce type de somme : faut-il, comme cela est le cas ici, faire figurer les bibliographies chapitre par chapitre, ou faut-il les fusionner pour constituer une bibliographie en fin d'ouvrage (beaucoup de titres revenant plusieurs fois) ? Le gain de place serait certain, mais peut-être est-il aussi utile de lire une bibliographie cohérente sur un sujet précis. L'indispensable index est bien sûr présent.

La linguistique n'est plus aujourd'hui dans une position épistémologique comparable à celle des années 1960-1990. Cela se voit nettement, dans la lecture croisée des chapitres qui composent cet ouvrage. Dans un contexte général de 'dé-nationalisation' des problématiques langagières, lié à la mondialisation, à l'impact différé de la décolonisation, et à la réinvention des rapports sujet/société, la linguistique des langues est nécessairement amenée à connaître des évolutions. Le concept même de 'langue' en est lui aussi impacté. De ce point de vue, le présent «manuel» illustre bien ces tendances, grâce au premier chef à la longue expérience de la romanistique que se sont acquise les collègues du monde académique germanique, mais aussi à la volonté d'internationalisme de la présente entreprise. Pour autant, ces bonnes volontés scientifiques rencontrent des réalités politiques, institutionnelles et sociétales parfois déconcertantes. S'agissant du français, ces nouvelles méthodologies et l'internationalisation des acteurs de la recherche viennent trouver un terrain marqué, comme le notent les éditeurs dans leur introduction et les auteurs de plusieurs chapitres *passim*, par un certain repli de son statut de langue de communication ou de langue apprise à l'étranger. Paradoxe de notre époque ? Ce

qui frappe en tout cas, au bout du compte, dans la vision qui nous est présentée ici du français, c'est l'accent mis sur la manière dont une langue est confrontée à ses *enjeux*, tant dans l'histoire qu'aujourd'hui. Ces enjeux ne sont-ils pas parfois communs avec bien d'autres langues ? (le rapprochement avec l'allemand, ou avec la situation en Allemagne est plusieurs fois fait par des auteurs). On se rend bien compte que plus personne n'est sur une île, aujourd'hui, linguistiquement parlant. Et c'est ici que la mobilisation des problématiques de la communication (le schéma de Koch et Oesterreicher est bien sûr souvent convoqué) se révèle aussi féconde, pour une description moderne des usages. De ce point de vue, les questionnements exposés ici se signalent par leur grand souci d'être *actuels*, loin de la facilité qui consiste à vouloir toujours plus détailler des directions explorées et balisées depuis longtemps. La théorie est très présente (parfois trop ?, ou de façon trop poussée sur certains sujets qui s'en accommodent difficilement, ou peuvent s'aborder avec une souplesse conceptuelle, tant les problématiques sont poreuses ?), mais les synthèses autour du substrat empirique, dont on sait combien elles demandent de travail et restent toujours difficiles à produire, équilibrivent bien cet accent mis sur la théorie. Ce manuel n'est pas un 'résultat', mais un point de départ, un viatique pour les chercheurs. Nous ne pouvons que témoigner de la gratitude envers ses concepteurs d'avoir engagé une entreprise aussi précieuse pour la communauté.

Gilles SIOUFFI

Agnès STEUCKARDT (dir.), *Entre village et tranchées. L'écriture de Poilus ordinaires*, Uzès, Inclinaison, 2015, 450 pages.

Les correspondances de la Première Guerre mondiale constituent une mine apparemment inépuisable, du plus haut intérêt (humain, historique et linguistique), et l'on saluera cette initiative d'avoir choisi des lettres de poilus comme sujet de séminaires de recherche¹. Après quelques pages d'introduction [9-17], l'ouvrage comprend deux parties à peu près égales : une analyse sous diverses facettes du corpus choisi [19-191], suivie d'un large échantillon de ce corpus [192-435], qui nous livre 49 lettres de poilus de l'Hérault et 25 lettres de poilus de l'Ain. C'est toute une escouade qui s'est mise au travail : étudiants avancés, enseignants, émérites, chacun y est allé de son chapitre concernant par exemple la syntaxe, la ponctuation, les graphies, la présence du dialecte ou du français populaire. Sans doute, la correspondance des poilus a-t-elle été une «vaste entreprise d'écriture qui, plus que le maniement des armes, occupa les hommes tout au long de la guerre» [53] et a-t-elle constitué, en effet, à cette échelle une expérience unique dans la vie des soldats et de leurs familles. Elle n'était pourtant pas aussi inhabituelle qu'on le lit ici ou là : une partie d'entre eux avait déjà fait le service militaire, souvent loin de leur domicile (comme ici Laurent, en Crète, [196]), et avaient eu l'occasion d'écrire des lettres à leur

¹ Le travail est présenté comme ayant le souci de restituer des «lettres non retouchées de poilus non-lettres», représentatifs d'«une majorité dont l'expression a jusqu'ici été méconnue, ou déformée» [15], dont «à de très rares exceptions près» [14] les textes ont été plus ou moins normalisés par leurs éditeurs. Une meilleure connaissance des correspondances publiées invite à être moins affirmatif; si les textes «normalisés» sont en effet majoritaires, les «lettres non retouchées» sont nombreuses.

famille ou à leur fiancée, comme le rappelle l'épouse de l'un d'eux: « qui nous aurait dit qu'il nous faudra recommander à nous écrire comme au temps de notre jeunesse jamais nous ne l'aurions cru » (Marie, 28/11/1914).

La transcription du corpus. Elle représente un gros effort: si dans l'ensemble, les écritures n'offrent pas de difficulté notable, les habitudes graphiques des scribeurs sont parfois déroutantes et obligent à beaucoup de vigilance. Pour faciliter au lecteur l'accès à ces écrits, la transcription diplomatique est en page paire et une « version ponctuée et mise aux standards orthographique est proposée » en page impaire; choix judicieux mais papivore, qui ne permet d'éditer que 74 des 659 lettres ou cartes du corpus. Un regret: alors qu'on annonce que « dans les transcriptions, les passages illisibles sont signalés par l'indication [...] et ceux qui ont donné lieu à reconstruction hypothétique par la mise entre crochets » [195], on s'aperçoit vite que les mots entre crochets ne sont pas toujours des hypothèses de lecture, mais sont parfois soit des ajouts (ainsi « On y est très [bien] » [389]; cas conforme, en fait, à la pratique éditoriale courante²), soit des graphies témoignant d'une prononciation régionale (ainsi [éspays] pour spahis, [210]) ou signalant des termes ou des tours régionaux (comme [mangé] [373], [abonde] [380]), ou populaires (« je tâcherai de me tirer de [pattes] s'il est possible » [349] ou peut-être idiolectaux (comme [récopé] [396])), de même que l'italique est parfois utilisé pour signaler des mots de lecture ou de sens difficile. Par ailleurs, on aurait pu faire sauter dans la version en bonne page, les passages biffés par les auteurs.

La transcription littérale. Le recours aux originaux numérisés permet de rectifier plusieurs lectures dans des lettres non éditées (on a ici classé les passages selon la date):

- 3 décembre 1915, erreur du poilu, car il écrit « [...] nous avons passer le 1e de lan au repos [...] le jour du 1er de lan le capitaine nous a payer du champagne » (PouchetBaillargue, 3 décembre 1915; il peut s'agir du 3 janvier 1916);
- Marie, 31/12/1915 est une erreur: Marie a mis cette date au lieu de 31/12/1914 (le cachet de la poste du Soulié est du 01/02/1915);
- « cicinon] cécénon » (Marie, 29/08/14); il s'agit de Cessenon-sur-Orb, commune de l'Hérault; cf. par exemple Marie, 09/10/14 et [314, n. 56];
- « Cette cemaine la comune du soulie a etai un peu eprouvé a propos de la guerre il est arrivé de mortrières] mortuères » (31 décembre 1914; lettre de Marie (datée à tort 31/12/1915); un *mortuaire* est un avis de décès;
- « avec les grose du - [...] » = « avec les guise du L[iè]v[re] » (PouchetBaillargue, 9 janvier 1915; lettre de Joséphine);
- « je ferai mon possible pour en voyer ma Photografie je serrai avec Louis car nous avons desider de nous faire tirrer tout deux en seale] en samble » (Pouchet-Baillargue, 9 janvier 1915).

La transcription avec orthographe et ponctuation restituées

Passages sautés:

- « ta carte du 29 [que j'ai reçue hier et à ta carte-lettre du 27 que j'ai reçue ce matin en fin cela me fait plaisir de te savoir en bonne santé, car il est est de même

² Et qui aurait pu être plus utilisé, ainsi « prions le bon [Dieu], il nous exaucera » [217].

pour moi. Voilà que la correspondance ne marche pas régulièrement car ta carte-letter est partie le 29] du Trésor de Poste » [281]

- « C'était peut-être un piège qu'ils voulaient nous tendre si [on avait pu travailler dans les champs] on aurait pu tenir un fusil » [349]

Mauvaises lectures:

- rater] roter (Alfred, 25/11/14)
- caisiner] carciner (Marie 06/04/15)
- boutiche] boutuelle (PouchetBaillargues, 7 mai 1915; lettre de Joséphine)
- on y voyait ni cul ni terre] ni ciel ni terre (Alfred, 7/1/15)

Coquilles:

- « Lundi le 9 Octobre 1914 »] « Lundi le 5... » [204]
- « la parition de la neige > la parution de la neige] l'apparition » et « nous pensons tous ceu qui comme actuellement sur le front > nous pensons, tous ceux qui comme] sommes » [230 et 231]
- « nous ana von par dessur les oreilles > par-dessus] par dessur » [254 et 255; *id.* 258 et 259]
- « je te dirais > je te dirais] dirais » et « on ne pranpa plus quun > on ne prend pas plus d'un] qu'un » [272sq.]
- « ma lettre de hier que tu aura lue avec plaisir > que tu auras lu] lue » [278sq.]
- « ne vous faites pas de mauvais sang > de mauvais sang] du mauvais sang » [307 et 308]
- « ceux que tu me nomme > ceux que tu nommes] ceux que tu me nommes » [312 et 313]
- « donné de son cœur fallait une et a tous qui l'entourent fallai > donné de son cœur, fallait une séparation] donné de son cœur et à tous ceux qui l'entourent fallait » [316 et 317, 8^e ligne avant la fin]
- « les petits pois > des petits pois] les petits pois » [342 et 343]
- « beau-parents] beaux-parents » et « de plus prêt] de plus près » [345]
- « mieux grand] mieux grande » [371]
- « que tu soi > que tu soi] que tu en sois » [373, 6^e l.]
- « on dirait que le vent se pose un peu > se pose] se pause » [373, 18^e l.]
- « mettrons > mettons] mettrons » [373, 7^e l. avant la fin]
- « ce n'est pas come la > ce n'est comme là] ce n'est pas comme là » [373, 4^e l. avant la fin]
- « j'ai eût trop chaud > j'ai eu chaud] j'ai eu trop chaud » [388 et 389]
- St George > St-George] St-Georges [393]
- « Bien cher parents] Bien chers parents » [421]

L'analyse du corpus. Certaines études, consacrées par exemple, aux rituels épistolaires ou à l'orthographe, appliquées à d'autre corpus, auraient abouti à des conclusions analogues. On s'attardera ici sur ce qui fait l'originalité du corpus : la langue. La variation diatopique a fait l'objet d'un chapitre « Le dialecte dans l'écriture de la guerre ; la part absente ? » [53-65], qui restreint malheureusement son étude aux « calques et emprunts à l'occitan » (définis respectivement comme formes occitanes adaptées au phonétisme du français et formes et sens d'origine conservés). Soit « une petite cinquantaine de mots », énumérés sans références au corpus, sans indication de catégorie grammaticale, et dont le sémantisme est curieusement introduit par le signe « > », ce qui donne des informations du type « *gromer* > s'agiter, battre (oc. *groumar* : battre à coup de poings) »³ ou « *pauvre/pauvrou/pauvrette* > exprime l'apitoiement (oc. *paure* : même sens) » ou encore « *agnielou* > jeune enfant » et « *poulou* > Paul (+ suffixe *ou*) (*notre chèr petit poulou*) »⁴; quant à l'hypocoristique « *granissou/granissounel* > bébé agité, cf. oc. *granissado* > accès de colère », cette explication se voit contredite par celle qui le rattache à “petit grain (de seigle)” [353 et 376]. La dimension régionale du texte est très largement sous-estimée et des dizaines de faits de langue sont laissés dans l'ombre. L'introduction concède « quelques traces de régionalismes [...] », mais au final, peu de chose ; c'est presque le même écrit, proche de la conversation, que pratiquent les Poilus du Nord » (11) !

Voici pourtant une liste non limitative de faits qu'il eût été intéressant de signaler :

- à dans *embrasser à tous* (Ernest 29/11/1914, Pierre 18/11/15), *remercier à tous* (Ernest 22/04/16) *trouver à tous* (Pierre 04/02/14)
- *abonder à* “suffire, fournir à” (Alfred 07/08/14)
- *accoucher (s')* v. pron. (Marie, 09/09/14)
- *an (premier de l'-)* “nouvel an” (Laurent 13/12/15)
- *carciner (se)* v. pron. “s'inquiéter” (Marie 06/04/15)
- *chair salée* loc. nom. “poitrine de porc” (Laurent 27/04/15 et 28/05/15)
- *chaque* adj. indéf. distributif dans « chaque 8 jours » (Laurent 29/10/15)
- *consent* adj. “consistant” (Marie 14/05/15)
- *faire au saute-mouton* “jouer à saute-mouton” (Alfred 29/10/14)
- *fatigué* adj. “malade” (Laurent 21/04/15, Joséphine 25/01/16)
- *grain de sucre* n. m. “morceau de sucre” (Laurent 11/22/11/14)
- *grogne* n.m. “pissenlit” (Alfred 19/12/14)
- *habituer* v. tr. “s'habituer à” (Marie 25/11/14)
- *lointe* adj. f. “éloignée” (Laurent 11/12/15)
- *mangeance* n. f. “vermine” (Laurent 24/01/15)

³ D'après le passage suivant : « il me faut lever ninissou qui est encore au lit et il comence a gromer un petit peux » (Marie, 19/3/1915), où l'on peut préférer comprendre “grogner”.

⁴ Ce soi-disant « petit Paul » se prénomme en fait Aimé et *poulou* est un banal transfert de l'occ., ici à valeur hypocoristique (comme *agnielou* ou *ratou*), qui signifie “petit poulet, poussin”.

- *manger* v. tr. dans *le vent a mangé la neige* “le vent a fait disparaître la neige” (Marie, 10/03/15)
- *moyen (tâcher -de)* loc. verb. “essayer de” (Laurent 08/12/14, etc.)
- *peine (porter -à)* loc. verb. “être pénible à” (Laurent 28/10/15)
- *poutou* n. m. “baiser” (Joséphine 21/01/15)
- *rien plus* “rien de plus, rien d'autre” (Laurent 28/09/14, etc.): il ne s'agit pas là d'une «création originale» comme on l'indique p. 106, mais bien d'un tour régional, stigmatisé depuis le 18^e siècle
- *trempe* adj. “trempé, mouillé” (Laurent, 13/12/15)

Quelques remarques à propos du chapitre consacré aux «mots du peuple» [125-42]:

- un *briscard* n'est pas un “ancien soldat”, mais un “soldat qui a de l'ancienneté”⁵
- *marronner* est ainsi défini “exercer une profession illégalement”, puis, dans l'arg. parisien: “maugréer”, “être mécontent”. On doit, bien sûr, distinguer deux verbes, voir TLF s.v. *maronner* et *marronner*
- *trifouillée* “une grande quantité de. Par ext. peut-être synon. de tournée [= volée de coups, défaite]”; ce dernier sens est le plus ancien (il est, par ex., attesté en 1877, chez Zola [attaches à Aix-en-Provence], et au vu de la documentation que l'on peut rassembler, on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un régionalisme de fréquence du quart sud-est (l'exemple relevé ici étant sous la plume d'un poilu de l'Ain).

Bibliographie. Peu raisonnée, elle offre un caractère fourre-tout et contient des titres dont l'utilité est des plus incertaines. La présentation en est passablement bâclée: outre un usage inhabituel et immodéré de l'espérhouette, le début des titres est traité avec la plus grande fantaisie quant à l'emploi des majuscules, du type: *L'argot de la guerre...*, *l'Argot des Poilus...*, *les Mots du discours*, etc.

- Coquilles: outre BACONNIER] BACONNIER, on regrettera, dans la même entrée, GRÉVISSE] GREVISSE, et GOOSE] GOOSSE.
- La notice «GROS, Daniel, «À travers l'Espinouze. Le plateau du Sommail: Mœurs et coutumes locales», t. XVI, n° 2, Imprimerie de la manufacture de la Charité (Pierre-Rouge), Montpellier, 1923, p. 13-61» amalgame deux notices, qui sont à distinguer (et auxquelles renvoient plus ou moins confusément diverses notes, aux p. [174, 358 et 376]): (i) GROS Charles, «À travers l'Espinouze. Le plateau du Sommail: mœurs et coutumes locales», *Bulletin de la Société languedocienne de géographie* t. 45 (1922), 213-226 et t. 46 (1923), 36-63 et 67-85; (ii) GROS Daniel, «Évolution économique et sociale d'un village languedocien du XVI^e siècle à nos jours: Le Soulié (Hérault)», *Folklore*, t. 16, 26^e année, n° 2, 1963, p. 16-21.

⁵ Même approximation [392, n. 81]; les *brisques* (ou chevrons), dont le mot est dérivé, étaient cousues «sur la manche», comme il est dit dans le commentaire, plus précisément sur la manche gauche (et non «sur l'épaule», comme on peut le lire [392, n. 1]).

-
- Par ailleurs, le titre de G. Tuaillon, *Matériaux pour l'étude des régionalismes du français*, est à corriger en: *Les régionalismes du français parlé à Vourey, village dauphinois [...]*, (Coll. Matériaux pour l'étude des régionalismes du français; 1).

Un Index final manque, qui aurait rassemblé les mots étudiés.

L'empathie certaine et d'ailleurs affirmée [445] dont ont fait preuve les signataires ne dispensait pas d'une relecture serrée de la rédaction et de la présentation, qui manque à ce travail⁶. Mais, si la valeur ajoutée est parfois faible, on se consolera largement à la lecture des correspondances publiées, qui sont d'une grande richesse humaine et linguistique, et que l'on peut compléter par celles qui ne l'ont pas été, mais sont accessibles sur les différents sites indiqués.

Pierre RÉZEAU

Robert A. PAPEN / Sandrine HALLION, *À l'ouest des Grands Lacs: communautés francophones et variétés du français dans les Prairies et en Colombie-Britannique*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, collection «Les Voies du français», 2014, 301 pages.

Ce onzième ouvrage de la collection «Les Voies du français» a été publié sous la direction de deux sociolinguistes, tous deux spécialistes des variétés de français dans l'Ouest canadien. L'ouvrage arrive à point nommé: non seulement s'agit-il d'une publication très attendue – et nécessaire – pour ceux et celles qui s'intéressent aux francophonies de l'Ouest canadien, mais c'est en fait le premier recueil entièrement voué à l'étude et à l'analyse sociolinguistiques du français parlé à l'Ouest des Grands Lacs. Il s'agit d'un ouvrage collectif regroupant huit articles dont la plupart ont été conçus à partir des communications présentées lors du symposium «L'étude de la variation du français dans l'Ouest canadien et des pratiques, attitudes et représentations linguistiques en contexte

⁶ Voici encore un lot de coquilles: Supprimer les virgules dans «Ces manœuvres doivent, maintenir les soldats» [29] et «J'ai reçu aujourd'hui, ta carte» [325] — Pas de Calais] Pas-de-Calais [15]; Baconnier Minnet et Soler] Baconnier, Minet, Soler [33, 1^{re} l.] — 65, n. 26 voir aussi partie 2, note 37] voir aussi p. 304, note 50 — Friesdriech] Friedrich [145] — absence fréquente de majuscule pour le déterminatif des noms des localités, du type la Salvetat] La Salvetat [313, 359, 367] — omission de la majuscule pour des microtoponymes: la métairie neuve] la Métairie neuve [307]; la passe] la Passe [371]; du pont] Pont [375] — p. 314, la citation de Gabrielli 1836 est à revoir, en restituant les italiques et petites capitales de l'original et aussi en corrigéant «tante J] tante)» et «celte faute] cette faute», ces bavures témoignant d'un copié collé mal contrôlé. Certaines coquilles enfin tiennent de l'incongruité: 24 «irrépréhensible boulimie de mots»] «irrépressible...» (cette bourde est d'autant plus gênante qu'elle apparaît dans une citation); 253, avant-dernière ligne: «Que souhaiter pour l'année 2016 sinon la fin de cette "Boucherie Humaine"», lire évidemment «l'année 1916»; le titre initial sous lequel l'ouvrage avait été annoncé (*Pour me levez le languir*) a laissé une trace malencontreuse [12, n. 6].

minoritaire » tenu à l'occasion du 22^e colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest en 2010 dans le cadre du projet ARUC-IFO¹.

L'ouvrage s'ouvre sur une présentation de vingt pages dans laquelle les co-directeurs relatent les conditions ayant présidé à sa publication, et où ils situent sa parution dans le champ des études linguistiques sur les français de l'Ouest canadien. Cette présentation inclut en outre une riche bibliographie de dix pages, qui répertorie pour la première fois de manière quasi exhaustive toutes les études portant sur les questions linguistiques dans l'Ouest canadien.

Le premier article, qui sert en quelque sorte d'introduction, est un exposé socio-historique du fait français dans les quatre provinces de l'Ouest canadien (Manitoba, Saskatchewan, Alberta et Colombie-Britannique), rédigé par l'historien Gratien Allaire. Les sept autres articles consistent en des analyses sociolinguistiques, s'inscrivant dans le courant variationniste, qui traitent de questions phonétiques, lexicales et morphosyntaxiques. Ils ont été rédigés par différents sociolinguistes, spécialistes des variétés de français des Prairies et de la Colombie-Britannique.

Dans sa contribution, l'historien Gratien Allaire brosse un excellent tableau de ce qu'il appelle la *francité* à travers les quatre provinces de l'Ouest canadien. Divisant l'histoire de la présence et de la survivance françaises en sept périodes², Allaire observe la langue française et la culture francophone sous trois facettes: la francité, la diversité et l'Autre. Il s'agit d'un article indispensable, qui donne une toute autre perspective à l'histoire du fait français dans l'Ouest canadien.

L'article de Sandrine Hallion est consacré à l'analyse d'une lexie et de son usage dans la communauté de Notre-Dame-de-Lourdes au Manitoba. À la suite de l'étude d'un corpus recueilli entre 2008 et 2010³, Hallion observe que plusieurs lexies ressortent, de par leur marquage syntaxique, à l'intérieur du discours des participants. Puis, elle se penche sur la lexie *cabousse*, pour laquelle elle propose une définition et un aperçu de sa prise en charge par les ouvrages de lexicologie du français laurentien. Il s'agit ici de la première étude aussi détaillée d'une variante lexicale propre au français du Manitoba.

L'article suivant, de Nicole Rosen et Élyane Lacasse, propose une comparaison phonético-acoustique des voyelles postérieures fermées en français manitobain et en français mitchif. Les auteures se sont penchées sur ces variables puisqu'il s'agissait d'un site de conflit entre les deux variétés. Par des analyses acoustiques dans *Praat*, elles ont déterminé que: (1) en français manitobain, les voyelles postérieures (/o/, /ɔ/, /u/) ont une valeur phonologiquement distinctive, comme dans les variétés laurentiennes; (2) en français mitchif, les voyelles postérieures ne sont pas distinctives et les phonèmes /o/ et /u/ ont en fait été fusionnés. Elles devaient ensuite déterminer si cette fusion vocalique découle d'un changement interne au français mitchif ou d'un contact avec le cri et/ou l'ojibwé. Suivant les critères proposés par Mougeon *et al.* en 2005, Rosen et Lacasse concluent que, dans le cas du français mitchif, «les voyelles /u/ - /o/ [...] furent sensibles

¹ Il s'agit du projet *Alliance de recherches universités-communautés sur les identités francophones de l'Ouest canadien* (ARUC-IFO).

² De la découverte de l'Ouest en 1739 par le sieur de La Vérendrye jusqu'au début du 21^e siècle.

³ Le corpus Hallion-Bédard a été recueilli dans quatre régions rurales du Manitoba. Hallion n'utilise que le sous-corpus de Notre-Dame-de-Lourdes pour cet article.

aux influences algonquiennes externes, grâce à leur variabilité interne» [141]. L'éclairage que jettent les auteures sur cette particularité phonologique du français mitchif, doublé d'une analyse acoustique avec *Praat*, est innovateur dans le domaine des études sur les français de l'Ouest canadien.

L'article de France Martineau met en valeur un aspect des francophonies de l'Ouest canadien encore peu élucidé : la pluralité des origines et des identités francophones. En effet, l'Ouest a été peuplé par des francophones d'origines diverses (canadiens-français, certes, mais aussi belges, suisses, français). En se penchant sur le Corpus Martineau-Mocquais, recueilli en Saskatchewan entre 1998 et 2000, l'auteure postule qu'il pourrait y avoir un lien entre l'origine ethnique des locuteurs et leurs pratiques linguistiques. Pour tester cette hypothèse, Martineau observe la variable morpho-syntaxique *je vais / je vas / m'as* et elle scrute l'emploi de cette variable selon différents facteurs (appartenance à une communauté linguistique majoritairement d'origine canadienne-française ou majoritairement d'origine européenne et origine ethnique du locuteur lui-même). Elle conclut que l'utilisation de la variable *m'as* est à peu près inexistante dans les communautés linguistiques d'origine fortement européenne et chez les locuteurs dont les deux parents sont d'origine européenne. Cette étude est d'un intérêt tout particulier car elle met en valeur l'observation du contact entre différentes variétés d'origine de français – un aspect encore trop négligé dans les études portant sur les français de l'Ouest.

L'article de Robert A. Papen et Davy Bigot présente une analyse de deux variantes sociophonétiques en français de la Saskatchewan (fransaskois), soit l'assibilation et la réalisation de *-oi*, *-ois* et *-oir*. Le corpus utilisé pour cette étude a été recueilli en 2008 dans la ville de Prince Albert. L'analyse s'appuie sur les résultats d'une liste de mots, lus par les locuteurs à la fin des entretiens. Les chercheurs présentent tout d'abord un aperçu historique et démographique de la communauté et de la province. Ils démontrent ensuite comment, d'après les recherches publiées, le français de cette province s'inscrit dans la famille du français laurentien. Ils décrivent enfin les études portant sur les deux variantes observées en français laurentien (au Québec et dans les variétés de l'Ouest). Cette étude sociophonétique arrive à point nommé parmi les travaux portant sur le français de la Saskatchewan. Bien que les résultats, pour la plupart, soient en ligne avec les tendances générales reconnues en linguistique variationniste (par exemple, que les femmes ont tendance à utiliser plus souvent la variante du français normé) et avec les tendances générales mises en évidence par les études antérieures sur les français de l'Ouest, cette étude, élaborée à partir d'un corpus récent, alimente grandement nos connaissances en ce qui a trait aux variétés de français en Saskatchewan.

L'article suivant, de Davy Bigot, traite de l'emploi de certains connecteurs et marqueurs discursifs empruntés à l'anglais, ainsi que leurs contreparties françaises, dans le discours des jeunes de deux communautés en Alberta. Afin de mener à bien cette étude, Bigot a utilisé deux corpus recueillis en 1976, à Edmonton et à Bonnyville, auprès de jeunes Franco-Albertains âgés de 16 à 24 ans à l'époque. Ces deux municipalités ont des communautés francophones stables, bien que le français soit en situation fortement minoritaire par rapport à l'anglais (ce qui reflète d'ailleurs la situation du français à l'échelle de la province). Bigot a décidé de travailler à partir de la liste des dix connecteurs et marqueurs discursifs élaborée en 2005 par Douglas Walker afin de déterminer s'il y a un changement linguistique en cours. L'auteur retient donc sept des connecteurs pour son analyse – étant donné les différences dans la transcription des corpus, il est impossible d'en retenir un plus grand nombre. À la suite du dépouillement, Bigot note

que seuls deux marqueurs sont attestés, soit *you know* vs *t'sais* et *anyway* vs *en tout cas*. De plus, contrairement aux résultats de l'analyse de Walker en 2005, Bigot note que l'utilisation des formes anglaises n'est pas aussi répandue en 1976 – *you know* étant la seule exception. Dans la dernière section, l'auteur effectue une analyse de ce marqueur et de son équivalent français *t'sais* et observe, grâce au logiciel Goldvarb X, que l'utilisation des formes anglaises et françaises varie «en fonction des trois variables sociales [...] [suivantes] : le sexe des locuteurs, leur degré de restriction linguistique, ainsi que leur niveau d'étude» [253]. Il se dégage de son analyse que l'emprunt à l'anglais de ces marqueurs discursifs est répandu, bien qu'il ne soit pas systématique : on observe une différence significative entre les résultats de Bigot, sur un corpus recueilli en 1976, et ceux de Walker, sur un corpus recueilli en 2001. Or, l'auteur propose qu'un changement linguistique a dû se dérouler et qu'il est très probablement lié à l'«étiolement du français en Alberta» [261]. Bigot a donc su exploiter avec profit un ancien corpus pour en tirer des conclusions intéressantes sur l'influence grandissante de l'anglais dans certaines communautés de l'Alberta.

L'article de Douglas Walker concerne aussi le français en Alberta. L'auteur examine le comportement du schwa dans la langue familiale de locuteurs de la région de la Rivière-la-Paix. Son analyse est fondée sur des enquêtes qui ont été menées dans la région en 2001, dans le cadre du projet *Phonologie du français contemporain* (PFC) et «en conformité avec [...] [son] protocole» [267]. Walker présente tout d'abord les règles de comportement typique du schwa en français laurentien, soulignant que le but de son article est d'arriver à une comparaison entre ce comportement typique et celui relevé dans le corpus albertain. De manière globale, Walker observe que, en contexte conversationnel (donc familial), le schwa se prononce nettement moins qu'en contexte de lecture (donc formel), ce qui est conforme aux attentes. La troisième section de son article comporte une description approfondie du comportement du schwa, selon sa position dans le mot à l'intérieur des groupes phonologiques, en gardant toujours en ligne de mire la comparaison entre le français laurentien et le français albertain. En somme, l'auteur conclut que, en ce qui a trait au schwa, non seulement le français albertain appartient bien au français populaire (non-méridional), mais il fait aussi clairement partie des variétés laurentiennes.

Le dernier article, de Réjean Canac-Marquis et Christian Guilbault, aborde la question du fait français à Maillardville, une communauté francophone dans la ville de Coquitlam en Colombie-Britannique. Par l'entremise de l'observation du parler d'une locutrice, les chercheurs se donnent comme objectif de présenter une description préliminaire des caractéristiques morphosyntaxiques de la variété de français de cette communauté. Le corpus sur lequel Canac-Marquis et Guilbault travaillent a été recueilli en 2007 par Randal Gess dans le cadre du projet *Phonologie du français contemporain* (PFC). L'article comporte deux volets. Tout d'abord, les auteurs présentent un historique de la présence française en Colombie-Britannique ainsi qu'un aperçu contemporain de la situation du français dans cette province ; puis, ils décrivent, selon les mêmes critères, le terrain de Maillardville. Ils commentent ensuite les études antérieures portant sur le parler français de cette communauté de Colombie-Britannique, en particulier celle de Monique McDonald en 1968. Pour les fins de cet article, ils ont décidé d'étudier le parler d'une locutrice de Maillardville – la seule, dans le corpus de Gess, qui était née à Maillardville et y avait vécu toute sa vie. «Elle [...] [leur] semblait la meilleure représentation de ce que serait un français vernaculaire typique de Maillardville» [290]. Les

auteurs affirment pour conclure que le français de cette communauté peut être considéré comme une variété de français laurentien.

Cet ouvrage de Robert A. Papen et Sandrine Hallion était nécessaire. Nous avons relevé quelques coquilles et, à certains endroits, la mise en page manquait d'uniformité. Toutefois, cela ne gêne en rien la lecture. Le fil directeur est clair – une analyse socio-linguistique des variétés de français laurentien à travers l'Ouest canadien – ce qui permet au lecteur de suivre facilement le développement des idées et d'avoir une bonne vue d'ensemble du fait français à l'Ouest des Grands Lacs. Il convient de souligner en terminant qu'il s'agit d'un volume clairement ancré dans le domaine de la linguistique variationniste. Les spécialistes le liront non seulement avec profit, mais certainement aussi avec grand plaisir.

Isabelle C. MONNIN

Laurence ARRIGHI / Matthieu LEBLANC, *La francophonie en Acadie. Dynamiques sociales et langagières. Textes en hommage à Louise Péronnet*, Sudbury (Canada), Prise de parole, 2014, 366 pages.

Il s'agit là d'un ouvrage collectif publié à l'occasion du départ à la retraite de Louise Péronnet, spécialiste du français acadien ayant joué un rôle central dans l'institutionnalisation de la recherche dans son domaine, en particulier à l'Université de Moncton (Nouveau-Brunswick, Canada). Élève de Gaston Tuaillet, Louise Péronnet est connue entre autres pour ses travaux sur le français du Sud-Est de sa province¹ ainsi que pour sa participation à l'élaboration de l'*Atlas linguistique du vocabulaire maritime acadien* (Québec, PUL, 1998).

Le recueil s'ouvre sur un texte de présentation rédigé par Annette Boudreau, qui résume en quelques pages [5-12] la carrière de l'émérite. Il est suivi d'une «Introduction» à l'ouvrage, qui rappelle la tenue du «colloque international sur la situation du français en Acadie en hommage à Louise Péronnet» (Moncton, septembre 2010) sur lequel sont basés ces hommages, puis présente brièvement les différentes contributions. Les deux premières parlent de législation linguistique, d'un point de vue respectivement théorique et empirique. Le recueil s'ouvre sur «Les droits linguistiques, la démocratie et la judiciarisation» [23-42], de Michel Doucet, qui se pose des questions de philosophie politique sur le problème des droits linguistiques et de leur nature collective ou individuelle, politique ou judiciaire, dans le contexte du Nouveau-Brunswick. Luc Léger enchaîne avec «Les limites de l'aménagement linguistique actuel du Nouveau-Brunswick : quelles incidences pour les travailleuses et les travailleurs des entreprises du secteur privé?» [43-59]. Il s'agit plus précisément d'une enquête menée auprès des travailleurs francophones (donc bilingues, dans le contexte néo-brunswickois) d'un centre d'appel. La situation à laquelle ces employés sont confrontés (toute la hiérarchie leur parle en

¹ L. Péronnet, *Le parler acadien du Sud-Est du Nouveau-Brunswick. Éléments grammaticaux et lexicaux*, Peter Lang, New York, 1989; sur cet ouvrage, voir ici 54 (1990), 617-618.

anglais, aucune documentation en français n'est mise à leur disposition pour mieux servir la clientèle francophone) montre bien que le statut officiellement « bilingue » de cette province canadienne ne concerne en fait que les institutions proprement gouvernementales, publiques, et n'oblige en rien les entreprises privées à faire le moindre effort pour se franciser – contrairement à ce qui est le cas dans la province voisine, le Québec, officiellement unilingue français.

Les autres contributions relèvent des différentes branches de la linguistique, que l'approche soit interne ou, pour la plupart d'entre elles, externe. Elles n'ont pas été regroupées par thématiques. En voici l'aperçu dans l'ordre du volume :

Françoise Gadet propose « Quelques réflexions sur la notion de *variété*, en référence à l'acadien » [61-79]. L'auteure y rappelle ses nombreuses mises en garde contre le concept même de *variété*, dont les contours sont toujours difficiles à établir sur la base de critères strictement internes.

Pierre-Don Giancarli signe un article sur « La forme pronominale en québécois (*se + être*) et en acadien (*se + avoir*) » [81-105]. L'auteur constate que les deux fonctionnements présentent une opposition radicale (le franco-québécois va de pair avec le français d'Europe alors que le français acadien a généralisé l'auxiliaire *avoir*) et propose une « Tentative d'explication » [85]. En fait d'explication, il s'agit plus précisément d'une modélisation en synchronie, de nature interne ; la question de savoir pourquoi l'acadien se distingue du québécois sur ce point reste ouverte. Le travail d'édition aurait pu être plus soigné : le traitement des italiques est régulièrement fautif, qu'il s'agisse de leur absence (« le /s/ du clitique se permet déjà d'éviter le hiatus » > « le /s/ du clitique *se* permet déjà d'éviter le hiatus » [85]) ou de leur présence intempestive (« sur 213 occurrences, 3 sont en *être* et 210 en *avoir* » > « sur 213 occurrences, 3 sont en *être* et 210 en *avoir* » [85], etc. etc.).

Dans « Les particules *voir* et *-ti* dans le français acadien et louisianais : deux particules à cheval entre lexique et syntaxe » [107-34], Julia Hennemann et Ingrid Neumann-Holzschuh se consacrent à l'étude de deux traits bien représentés en (a)cadien. L'article fait d'abord le point sur la question générale des « continuités et discontinuités » entre acadien et louisianais dans le domaine morphosyntaxique. La 2^e section est consacrée à la particule *voir*, qui fonctionne non seulement avec des impératifs (ce qui est répandu en français), mais aussi dans des phrases interrogatives (phénomène attesté seulement en Acadie, à l'exclusion même de la Louisiane). La 3^e section se penche sur le grammème *-ti* (interrogatif et exclamatif), « très répandu en Acadie mais peu fréquent en Louisiane » [122]. En conclusion, il est rappelé que « le français louisianais est une variété autonome du français d'Amérique du Nord » [129], et donc implicitement qu'il ne s'agit pas simplement d'une variété d'acadien. Les cinq pages de bibliographie rendront de grands services ; mais on se demande pourquoi les éditeurs ont repris toutes les références dans les 144 notes de bas de page (plus de la moitié de la page 108 est occupée par des références infrapaginaires qui font double emploi avec la bibliographie). Le système de citation « auteur année, page » aurait permis d'économiser beaucoup de papier.

« Lorsque la reformulation joue sur deux langues : l'exemple du discours d'une radio communautaire de la Nouvelle-Écosse » [135-61], de Cristina Petraş, illustre les différentes fonctions communicatives de l'auto- et de l'hétéro-reformulation dans un contexte bilingue et public.

Dans «La politesse et les variations culturelles: description des termes d'adresse dans les parlers acadiens du Sud-Est du Nouveau-Brunswick» [163-82], Sylvia Kasparyan et Pierre Gérin analysent les traits les plus spécifiques de l'acadianité en matière de termes d'adresse, à partir de corpus authentiques, écrits (courriels) et oraux (émissions de radio et de télévision, énoncés relevés au quotidien). Ce qui retient le plus l'attention de l'observateur externe est l'utilisation de «Monsieur / Madame» avec le prénom, en combinaison éventuelle avec le tutoiement; quant à «s'il-vous-plaît», tout comme au Québec, il est figé et peut s'employer avec des interlocuteurs que l'on tutoie.

Marie-Ève Perrot analyse les «Représentations du chiac dans *L'Acadie nouvelle* contemporaine (2000-2010): définition, désignation, évaluation» [183-204]. *L'Acadie nouvelle* est le «seul quotidien généraliste de langue française diffusé dans l'ensemble du Nouveau-Brunswick» [184]. Alors qu'autrefois les discours des élites étaient très majoritairement hostiles au chiac (le parler vernaculaire local, vu comme fortement anglicisé), la discussion en cette première décennie du XXI^e siècle consiste plutôt à se demander quelles sont les limites qu'il convient de lui assigner.

«La francisation dans les écoles du Nouveau-Brunswick : défis et moyens» [223-45], de Marianne Cormier et Anne Lowe, propose une modélisation des différents types d'interventions pédagogiques observés dans les écoles offrant des programmes de francisation aux élèves anglophones. Il arrive en effet que des parents n'ayant pas transmis le français à leurs enfants désirent tout de même que ceux-ci acquièrent la maîtrise de la langue française à l'école. La francisation de ces élèves est un enjeu important pour l'avenir du français en milieu minoritaire.

Dans «L'immigration francophone en Acadie du Nouveau-Brunswick : du bain béni [*sic*] pour les francophonies minoritaires ?» [247-67]², Marie-Laure Tending s'est penchée sur les attitudes des immigrants africains «francophones» (ou qui ont à tout le moins appris le français comme langue de scolarisation) envers le fait français en Acadie. De manière assez surprenante, il ressort de certains entretiens que ces locuteurs s'identifient avec le peuple acadien en raison de son histoire de peuple «colonisé», un destin qui leur inspire de l'empathie car ils se perçoivent eux-mêmes comme des victimes de la colonisation. L'étude étant strictement qualitative et non quantitative, il est impossible d'évaluer la proportion d'immigrants africains qui sont prêts à se reconnaître dans cette attitude, mais le fait que certains d'entre eux se sentent solidaires des Acadiens pour des raisons d'histoire coloniale est, en soi, très intéressant.

Émilie Urbain signe un article intitulé «Des représentations aux dénominations et des dénominations à l'histoire : les enjeux de la glottonymie dans l'historiographie du français d'Acadie et de Louisiane» [309-35]. Il est bien connu qu'un glottonyme n'est jamais neutre, pas plus que le fait d'opter pour *langue, dialecte ou patois* (etc.) comme étiquette métalinguistique. Ce que parlent les Acadiens et les Louisianais a été désigné de bien des manières, toutes révélatrices et significatives, comme l'illustre l'auteure de l'article. On notera en particulier le glissement récent de *français cadien* à *français (régional) louisianais* [325, n. 39], induit par les recherches les plus récentes sur la nature et l'histoire du français en Louisiane.

² Par respect pour la récipiendaire de ces hommages, on corrigera en page 258 «Perronet» > «Péronnet».

Dans « Discours réflexifs de lexicographes acadiens : entre description et justification de l'œuvre » [337-55], Laurence Arrighi et Karine Gauvin reprochent aux lexicographes³ du français acadien de donner une image poussiéreuse de celui-ci. On ne peut que les inviter à proposer leur propre dictionnaire : la lexicographie du français acadien est très lacunaire et tout nouvel ouvrage sera le bienvenu, surtout s'il entend offrir au public une nomenclature plus représentative de ce qui se dit et s'écrit de nos jours – ce qui va d'ailleurs impliquer de tenir compte d'innombrables anglicismes, les éternels oubliés ; il faudra aussi décider du traitement à accorder aux nombreux diatopismes que l'acadien a en commun avec le laurentien, lesquels se retrouvent souvent exclus dans une démarche doublement différentielle. En attendant, on sera reconnaissant envers les lexicographes de l'acadien pour leurs travaux : nous pensons en particulier au *Dictionnaire du français acadien* d'Yves Cormier (1999), ouvrage philologique d'excellente tenue, qui replace les particularités lexicales de l'acadien dans un contexte historique et géographique plus large. Si cet ouvrage n'existe pas, il faudrait l'inventer.

L'ouvrage se termine par une « Bibliographie de Louise Péronnet » [357-64], rédigée par Laurence Arrighi, mais ne comporte pas d'index des auteurs cités ni des concepts. La formule des Hommages, décriée par certains, permet d'enrichir le corpus des publications sur des domaines très pointus, comme c'est le cas du français acadien. Les contributions réunies dans ce recueil sont, comme c'est toujours le cas, très variées. Les lecteurs qui s'intéressent aux français d'Amérique ainsi qu'aux communautés linguistiques minoritaires y trouveront leur profit.

André THIBAULT

Philipp KRÄMER, *Die französische Kreolistik im 19. Jahrhundert. Rassismus und Determinismus in der kolonialen Philologie*, Hamburg, Buske (Kreolische Bibliothek 25), 2014, VIII + 232 pages.

Philipp KRÄMER (ed.), *Ausgewählte Arbeiten der Kreolistik des 19. Jahrhunderts. Selected Works from 19th Century Creolistics. Emilio Teza, Thomas Russell, Eric Pontoppidan, Adolpho Coelho*, Hamburg, Buske (Kreolische Bibliothek 24), 2014, XVI + 184 pages.

Ces deux volumes, publiés à peu de temps de distance par Philipp Krämer, concernent un chapitre de l'histoire de la linguistique, à savoir les débuts des études des langues créoles. Dans le premier, Philipp Krämer fait une analyse approfondie de certains aspects idéologiques des premières études des langues créoles à base lexicale française, guidé par le concept-clé du racisme. Dans le deuxième, il a rassemblé et en partie traduit en allemand des articles de la même époque sur d'autres créoles et les a fait commenter par ses collègues-créolistes. On peut considérer ce deuxième volume comme un supplément au premier.

³ Il s'agit, dans l'article recensé, du *Glossaire acadien* de Pascal Poirier (1927), du *Glossaire du vieux parler acadien* d'Éphrem Boudreau (1988) et du *Dictionnaire du français acadien* d'Yves Cormier (1999).

À partir de 1870, nous trouvons toute une série de publications, livres et articles, qui décrivent les langues créoles à base de français: c'est le début de ce que nous appelons aujourd'hui la *créolistique*

J. J. Thomas:	1869, La Trinité
A. de Saint-Quentin:	1872, La Guyane
J. Turiault:	1873-76, La Martinique
Ch. Baissac:	1880, L'Île Maurice
A. Bos:	1880, L'Île Maurice
A. Mercier:	1880, La Louisiane
A. Vinson:	1883, La Réunion
L. Adam:	1883, «négro-aryen» et «maléo-aryen»
A. Fortier:	1884, La Louisiane
V. Focard:	1885, La Réunion
A. Dietrich	1891, Les Mascareignes
R. de Poyen-Bellisle:	1894, Les Antilles et d'autres ¹

Haïti reste le seul territoire qui n'a pas trouvé d'auteur; il n'était plus colonie française et sans intérêt pour la France. Les auteurs des ouvrages, sauf Thomas (il est Trinidadien sans aucun lien avec la linguistique française, ce qui fait que Krämer ne l'inclut pas dans son étude), sont des Français qui sont nés sur place ou qui ont séjourné un certain temps dans les colonies. Ils sont médecins (Bos, A. Vinson), juge (Adam), enseignant (Baissac – il est franco-mauricien et enseigne le français dans la colonie britannique), ou travaillent dans l'administration coloniale (Focard, Turiault). Seuls Poyen-Bellisle et Dietrich ont fait des études de linguistique.

Plus ou moins simultanément, deux linguistes en Europe font des créoles un des centres de leur intérêt: Adolpho Coelho à Lisbonne et Hugo Schuchardt à Graz. Celui-ci entretient une correspondance vaste avec plusieurs de ces auteurs et leur demande des informations; leurs lettres sont conservées à Graz. La linguistique universitaire française de l'époque, par contre, montre peu d'intérêt pour les parlers en usage dans les colonies. C'est un phénomène marginal pour les linguistes de l'époque; leur intérêt reste concentré sur l'Hexagone où l'on commence à étudier et décrire les patois et dialectes, c'est-à-dire des variétés non standardisées du conglomérat dialectal galloroman. C'est plus ou moins le même champ de recherche que celui de nos auteurs. Il y a apparemment un nouveau courant en linguistique: l'étude de la variation et des contacts de langues. Était-ce peut-être une réaction contre les lois phonétiques rigides des néo-grammariens? Ou est-ce que le temps était tout simplement venu de s'intéresser aux créoles, pour les décrire et pour les faire connaître en métropole?

Les premiers créolistes étaient donc moins des linguistes de profession que des amateurs de la langue. Ils avaient *découvert* les langues créoles sur place, ou alors c'étaient leurs langues dès leur jeune enfance. Et ils les ont jugées dignes d'être décrites et présentées à la communauté lettrée de la métropole. Philipp Krämer a étudié ce chapitre de l'histoire de la linguistique française, la découverte des créoles et leurs premières

¹ On trouve les informations bibliographiques dans l'ouvrage de Krämer [213-16].

descriptions par ces linguistes-amateurs. Quand ils ont publié leurs ouvrages et leurs idées, l'esclavage n'était pas encore très loin, les Blancs se considéraient toujours supérieurs aux Noirs, le concept de race jouait un rôle important dans la perception de l'autre et du monde en général. Comment nos auteurs voyaient-ils et jugeaient-ils alors les formes linguistiques qui étaient nées du contact des races et que pensaient-ils de ceux qui les parlaient ? Pour trouver une réponse à cette question, Philipp Krämer se laisse guider par le concept du racisme, qui était assez central dans les sciences humaines de la seconde moitié du XIX^e siècle, mais aussi dans les sciences naturelles.

Il commence par une introduction au concept du racisme et une discussion des idées d'auteurs racistes de l'époque comme Gobineau. Il présente et discute ensuite les ouvrages et ce que nous savons de leurs auteurs, pour poser pour chaque ouvrage et son auteur les mêmes questions, à savoir : dans quelle mesure est-il raciste, où trouve-t-on le racisme dans l'ouvrage, un racisme clandestin ou un racisme ouvert, et est-ce que l'auteur en est conscient ? Il montre, ne serait-ce que par de petites phrases dites en passant, que l'on trouve du racisme dans tous les ouvrages et chez tous les auteurs, car c'est l'esprit et la façon de penser de l'époque auxquels on ne pouvait pas se dérober. Et comme tous voyaient les créoles dans la perspective du français, il était presqu'inévitable de ne pas les juger inférieurs. Et pourtant, comme Krämer le montre dans son analyse minutieuse des textes, il y avait bien des différences entre les auteurs. Certains voyaient dans les créoles des langues jeunes, au début de leur existence, et qui avaient toutes les possibilités souhaitables de se développer pour s'épanouir et atteindre un stade qui les rendrait comparables au français et aux autres langues de civilisation. D'autres les considéraient comme le résultat d'une hybridation sans véritable avenir. «Langage enfantin d'une race enfantine», comme disait Ducrocq dans le titre de son article de 1902.

L'ouvrage ne s'arrête pas à une analyse interne des textes et de la pensée des auteurs, accompagnée d'une discussion profonde de la perception des textes par la créolistique moderne. Il va plus loin pour examiner, d'un côté, la perspective de la philologie de l'époque comme science des textes (anciens) sur les créoles, qui étaient des langues parlées dont il n'y avait que très peu de documents écrits, et qui étaient ainsi des parlers sans grande valeur. Il arrive ainsi à la façon d'écrire la littérature orale créole et à la question d'une graphie ou orthographe. D'un autre côté, il discute l'influence – ou peut-être mieux : la survie de la pensée et du racisme de l'époque chez les créolistes modernes. Est-ce que l'hypothèse du bioprogramme, la discussion autour de l'exceptionnalisme des langues créoles ou la question de leur simplicité ou complexité ne sont pas toutes ancrées dans le racisme ?

Au lieu d'entrer davantage dans les détails, nous recommandons la lecture du livre, non seulement à tous ceux qui s'intéressent à l'étude des langues créoles et à l'histoire de la discipline, mais aussi à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la linguistique française au sens plus large. Une édition française de l'ouvrage serait très souhaitable.

Pour terminer sur le premier des deux ouvrages, soulignons son argumentation claire et richement documentée. La réflexion dépasse le cadre de la seule linguistique pour inclure les réflexions et discussions qui sont menées dans les autres sciences humaines et également naturelles. Philipp Krämer rend compte, en outre, de la discussion autour des auteurs dans la recherche sur l'histoire de la créolistique, Prudent, Baggioni et d'autres. La bibliographie est riche et quasiment exhaustive pour les documents anciens.

Venons-en au deuxième ouvrage. Il ne concerne plus strictement la linguistique française, mais la linguistique créole et ses début dans un sens plus large. Y sont réunis des articles de quatre créolistes du XIX^e siècle avec leur traduction allemande (sauf le texte anglais), des textes *classiques* de la créolistique, mais d'accès difficile, publiés dans des revues italienne (Teza), danoise (Pontoppidan) et portugaise (Coelho); Russel avait publié son livre en Jamaïque. Il s'agit d'études sur le papiamento (E. Teza, 1864), le créole jamaïcain à base anglaise (Th. Russel, 1868), le créole des Îles Vierges St. Thomas, St. John et St. Croix (jusqu'en 1917 colonie danoise) à base néerlandaise, le soi-disant *negerhollands* ou VIDC (E. Pontoppidan, 1881 et 1887) et d'un extrait de la première étude de l'ensemble des langues créoles à base de langues romanes (A. Coelho, 1881).

Philipp Krämer a le mérite de nous faciliter l'accès à ces textes *classiques*. En outre, pour montrer les différents aspects du rôle de ces travaux pour la créolistique, Krämer a invité des spécialistes des divers domaines à analyser et à commenter l'ouvrage des quatre auteurs. La lecture du volume devrait être obligatoire pour tous ceux qui s'intéressent aux langues créoles et qui voudraient connaître davantage les débuts et l'histoire de leur discipline. L'espace disponible pour un compte rendu ne permet pas une présentation adéquate des textes et surtout de leurs analyses; nous devons donc nous limiter à recommander vivement la lecture du livre à tous ceux qui s'intéressent à cette matière.

Peter STEIN

Traduire au XIV^e siècle. Evrart de Conty et la vie intellectuelle à la cour de Charles V. Textes réunis par Joëlle DUCOS et Michèle GOYENS, Paris, Champion (Colloques, congrès et conférences. Sciences du Langage, histoire de la langue et des dictionnaires, 16), 2015, 511 pages.

La traduction, et spécialement la traduction des textes scientifiques en langue vernaculaire, constitue depuis une vingtaine d'années un des champs d'intérêt majeurs pour l'histoire linguistique et culturelle du Moyen Âge. Ce qui fait la spécificité du volume publié par Joëlle Ducos et Michèle Goyens est sa double perspective : d'une part, le recueil veut faire le point sur Evrart de Conty, qui, outre la traduction en français, cultivait aussi d'autres modalités d'écriture, notamment le commentaire didactique et l'écriture poétique (*Préface*, [9]); d'autre part, il vise à placer l'auteur médiéval dans son contexte historique et culturel, en analysant de près différents aspects de la vie intellectuelle à la cour du roi Charles V. La recherche collective ici présentée est exemplaire pour une histoire de la langue qui s'ouvre systématiquement à l'histoire sociale et culturelle, particulièrement en investiguant le rapport entre la transmission des savoirs scientifiques et l'évolution de la langue.

La première section du volume – «Sciences, savoir et royaute» [17-70] – comprend deux contributions de caractère général: «Université, savoir et langue française : l'exercice du pouvoir sous Charles V» de Serge Lusignan et «Les mutations du savoir au XIV^e siècle : l'exemple de la théorie de la science de Nicole Oresme» de Christophe Grellard. De l'étude de S. Lusignan, centrée en premier lieu sur l'institution de l'Université de

Paris, on retiendra surtout les indices en faveur de «l'hypothèse d'une présence beaucoup plus intense qu'on ne l'a supposé de la langue française dans la culture universitaire» à l'époque de Charles V [36]. L'exemple de Nicole Oresme, d'autre part, permet à Christophe Grellard de décrire un climat intellectuel propice à l'activité des traducteurs et à leur rôle dans la transmission du savoir scientifique à des laïcs¹.

La deuxième partie, qui est la partie la plus longue du recueil [71-241], présente des approches différentes de l'œuvre d'Evrart de Conty et ce faisant elle dresse un portrait assez complet de ce traducteur, commentateur et poète de la cour de Charles V. L'étude signée par Geneviève Dumas et Lucie Laumonier («Evrart de Conty: témoignages sur un intellectuel discret au tournant du XV^e siècle»), qui s'intéresse en premier lieu à «l'étude des réseaux de sociabilité» [78], relève de l'histoire sociale et culturelle. Les deux chapitres suivants – Françoise Guichard-Tesson / Pieter De Leemans, «Evrart de Conty et l'*expositeur* des *Problemata*: à la recherche des sources latines» et Françoise Guichard-Tesson / Michèle Goyens, «Evrart de Conty et ses contemporains: polyphonie d'un discours encyclopédique» – posent en particulier le problème des sources. Dans le cas des *Problemata* il a été possible d'établir «avec une certitude presque absolue qu'Evrart a utilisé un manuscrit J, au moins dans les parties IV et VII», de l'*Expositio Problematum Aristotelis* de Pietro d'Abano [120]. Le relevé, de caractère philologique, est fondamental, évidemment, pour l'étude des techniques de traduction mise en place par Evrart de Conty. C'est encore l'utilisation des sources, parallèle dans les *Problèmes*, dans les *Echez amoureux moralisés* et dans les *Eschés amoureux*, qui rend plus plausible l'attribution de ce dernier poème à Evrart de Conty [151-54].

Une place particulière est réservée, déjà dans le travail mentionné de F. Guichard-Tesson et M. Goyens, et de façon encore plus explicite dans la contribution de Sabine Tittel («Evrart de Conty et ses *Problèmes*: problèmes lexicographiques»), aux questions lexicales et plus spécialement au rôle de l'œuvre scientifique d'Evrart dans la lexicographie spécialisée. Personne ne mettra en doute l'importance du travail lexicographique pour la compréhension des textes médiévaux. Quand S. Tittel affirme que «le chemin qui mène à la compréhension du texte est l'établissement d'un glossaire» [193sq.], on ajoutera tout de même que la compréhension d'un texte exige des compétences multiples – syntaxiques, discursives, culturelles etc. – qui vont bien au-delà du travail lexicographique².

¹ En marge de l'article de Grellard, il est intéressant de noter que la même image de l'arc («bien est verité que, aussi l'arc vault mains d'estre trop longuement tendu, il convient que le prince ait aucune recreacion et aucun honneste esbat qui li soit repos» [67]) utilisée par Oresme au chap. 13 du *Livre de divinacions* servira à Laurent de Premierfait pour justifier le nouveau genre de la nouvelle dans sa traduction du chef-d'œuvre de Boccace: «Certes engin humain est naturelement comparé a ung arc entezé et tendu: combien qu'il soit bien poly et bien cordé, neantmoins il ne peult continuellement traire ne <descocher> les flesches, ains le convient destendre et abatre la corde et drecer le fust, afin que par aucun relaiz il retourne en sa premiere force et roideur» (Boccace, *Décaméron. Traduction (1411-1414) de Laurent de Premierfait*, éd. Giuseppe Di Stefano, Montréal, CERES, 1998, p. 4).

² Il est indéniable, d'ailleurs, qu'il y a toujours plusieurs façons légitimes d'interpréter, et donc de comprendre, un texte : la compréhension totale et définitive est un leurre.

Avec les deux derniers chapitres de la section – Alastair Minnis, «Reconciling *amour* et *yconomique*: Evrart de Conty's ambition as vernacular commentator» et Amandine Mussou, «'Car che seroit trop longue chose': les traductions des *Remedia amoris* et du *De regimine principum* insérées dans les *Eschés amoureux*» – on passe au niveau des traditions discursives : l'article d'A. Minnis, rédigé en anglais (pour symboliser que la conquête du domaine scientifique par le français n'est pas irréversible ?), place les *Eschés amoureux* dans la tradition du commentaire de la poésie d'amour en langue vernaculaire, qui connaît des exemples aussi fameux que le *Convivio* de Dante. A. Mussou s'intéresse, pour sa part, à la structuration du poème et aux procédés qui permettent d'«assurer la cohésion du récit malgré le recours à des matériaux exogènes» [238]. Il est intéressant de noter que les deux auteurs rappellent le fait que l'attribution des *Eschés amoureux* à Evrart de Conty reste douteuse [199 et 224].

Les contributions de la troisième partie se penchent sur «Les autres traducteurs de la cour» [243-360]. Deux travaux sont dédiés à Jean Daudin: Ludmilla Evdokimova, «Charles V dans le miroir des deux traductions de Jean Daudin» et Sandrine Hériché-Pradeau, «La traduction du *De remediis utriusque fortunae* de Pétrarque par Jean Daudin: la rhétorique de la contrariété»; et on soulignera le fait, bien connu d'ailleurs, que les grands auteurs italiens du XIV^e siècle ont été admirés et traduits en France d'abord en tant que modèles d'écriture latine. Martine Pagan («Traduire ? Adapter ? Réécrire ? *Les Conférences* de Jean Cassien pour Charles V: le défi de Jean Golein»); Stéphanie Aubert («Les *Chroniques de Burgos*, genèse d'une traduction à la cour de Charles V») et Outi Merisalo («Jean Golein, *Clergonnet du roy*: observations sur la traduction du *De informacione principum* attribuée à Golein») étudient différents aspects de l'œuvre de Jean Golein, qui est, comme le rappelle M. Pagan [296], «un des traducteurs les plus prolifiques de Charles V».

L'étude contrastive de plusieurs traductions du même texte-source est un instrument heuristique de très grand intérêt, aussi bien pour la recherche linguistique que pour la caractérisation de différentes techniques de traduction. Dans son étude sur «La traduction du *Liber ruralium commodorum* sous Charles V et la seconde version de frère Nicole», Fleur Vigneron compare la traduction anonyme, datée 1373, à celle de frère Nicolas, un dominicain de Dijon, qui a été terminée en 1413. Dans un travail inspiré par la *Begriffsgeschichte*, Stephen Dörr analyse, quant à lui, le traitement de quelques termes clés de l'astronomie sphérique dans trois textes indépendants («Les mots et les choses dans les textes astronomiques à la cour de Charles V»): l'*Introductoire d'astronomie* (environ 1270), le *Traité de la sphere* de Nicole Oresme (vers 1368) et le *Livre des eschez amoureux* d'Evrart de Conty (environ 1400). Ici il ne s'agit pas de la comparaison de différentes traductions, mais de l'analyse d'un procédé discursif illustré à partir d'exemples parallèles: comment les termes *méridien*, *cercle équinoctial* et *orizon* sont-ils expliqués ou définis dans les compilations examinées ?

La quatrième partie du volume illustre l'importance culturelle de *La librairie du roi* [361-460]. Marie-Hélène Tesnière («La librairie de Charles V: institution, organisation et politique du livre») aborde le projet culturel de Charles V à partir de questions institutionnelles, et elle constate «une véritable politique du livre comme enjeu de l'autorité royale» [374]. Des domaines aussi différents du savoir comme l'astronomie et l'hagiographie sont traités dans les articles de Jean-Patrice Boudet («La science des étoiles dans la librairie de Charles V») et d'Anne-Françoise Leurquin-Labie, Marie-Laure Savoye et

Géraldine Veysseyre («Les *Légendes dorées* de Charles V: Jacques de Voragine et Jean de Vignay dans la librairie royale à la fin du XIV^e siècle»).

L'étude sur la *Légende dorée* sert entre autres à mettre en relief un fait que le chercheur moderne risque de sous-estimer: le savoir religieux, et en particulier l'hagiographie, est une partie essentielle du savoir jugé digne d'être conservé et transmis au Moyen Âge. Il n'est pas étonnant, donc, de trouver un poème hagiographique, la «*Vie de saint Rémi de Reims* traduite en vers français à la fin du XIII^e siècle par un certain Richier», et même en trois exemplaires, dans la bibliothèque du roi Charles V, comme le relève Céline Van Hoorebeeck («De la librairie du Louvre à la librairie de Bourgogne: les manuscrits des collections royales françaises conservés à la Bibliothèque royale de Belgique» [454]). L'ouverture vers un autre *médium*, l'iconographie, présente, comme on sait, dans une mesure très variable dans les manuscrits médiévaux, fait l'objet, enfin, de l'étude de cas réalisée par Marie-Thérèse Gousset («Un aspect de production courante des enlumineurs parisiens sous le règne de Philippe VI de Valois et de Blanche de Navarre: l'exemple du Maître de la Dame à la licorne»).

Le volume, dont l'utilisation est facilitée par une importante bibliographie générale [461-495] et par trois index [497-508], présente une vaste fresque de la vie intellectuelle dans la deuxième moitié du XIV^e siècle. Un des points saillants dans toutes les contributions est «cette appétence laïque au savoir» qu'évoquent J. Ducos et M. Goyens [7] et qui se concrétise dans les œuvres d'Evrart de Conty et de ses contemporains placées ici sous une nouvelle lumière. Dans quelques-unes des contributions on aurait souhaité une réflexion plus poussée sur les méthodes, ce qui aurait permis entre autres d'insérer les résultats obtenus dans le contexte plus large des recherches sur les traductions médiévales et, sur un plan plus général, dans les études de «traductologie»³.

Signalons enfin une lacune assez significative dans ce travail aussi riche de relevés novateurs et de perspectives dignes d'être poursuivies: si l'intérêt pour le lexique est présent dans un grand nombre des études réunies et que des structures discursives sont analysées à plusieurs reprises, la syntaxe y est par contre presque complètement absente. Or il ne peut pas y avoir de doute que la maîtrise de structures syntaxiques appropriées soit indispensable pour la rédaction d'un texte scientifique. Pour que la langue française puisse s'établir comme «langue de savoir», pour citer encore la *Préface* [15], elle a besoin d'un lexique, certes, mais elle a besoin aussi de structures phrastiques et transphrastiques qui permettent la formulation de données complexes⁴. L'étude de la syntaxe des textes scientifiques au Moyen Âge pourrait bien constituer une continuation des études stimulantes réunies et présentées par Joëlle Ducos et Michèle Goyens.

Raymund WILHELM

³ Pour ce dernier aspect on peut se référer maintenant à l'important *Manuel de traductologie*, publié par Jörn Albrecht et René Métrich, Berlin/New York, de Gruyter, 2016.

⁴ Voir, à titre d'exemple, Elisa De Roberto, «Discours scientifique et traduction au Moyen Âge: à propos des outils d'articulation textuelle», in: Joëlle Ducos (ed.), *Sciences et langues au Moyen Âge / Wissenschaften und Sprachen im Mittelalter. Actes de l'Atelier franco-allemand, Paris, 27-30 janvier 2009*, Heidelberg, Winter, 2012, 341-358.

Klaus GRÜBL, *Varietätenkontakt und Standardisierung im mittelalterlichen Französisch. Theorie, Forschungsgeschichte und Untersuchung eines Urkundenkorpus aus Beauvais (1241-1455)*, Tübingen, Narr, 2014, 457 pages (*Romanica Monacensia*, 83).

Disons-le tout de suite : voilà un très beau livre, qui aborde un sujet exigeant – le processus de formation médiévale de la variété linguistique dont le développement aboutira au français standard – et qui, à travers la solide maîtrise de la bibliographie et l'application d'une méthodologie rigoureuse, arrive à des conclusions bien argumentées et tout à fait novatrices. Il s'agit de la thèse de doctorat de l'auteur, réalisée sous la direction du très regretté Wulf Oesterreicher et défendue à l'université de Munich en 2012. La version imprimée a paru en 2014 comme n° 83 de la série *Romanica Monacensia*. Étant donné que la série semble avoir été arrêtée après la publication de ce volume, on peut constater qu'elle se termine en beauté¹. L'auteur Klaus Grübl n'est pas inconnu des lecteurs de la *Revue*, ayant publié deux articles de poids placés dans le même environnement thématique que sa thèse².

La question des origines du standard français n'est pas une question 'quelconque'. Notamment à partir de 1870 et suite à la guerre franco-prussienne, elle a été élevée à une question d'identité nationale. La vision longtemps dominante, propagée par le poids scientifique surtout de Gaston Paris et pleinement accueillie par la plus grande partie des linguistes qui se sont exprimés à ce sujet depuis, voyait dans le processus français un parallèle exact de ce qui s'était passé en Italie ou en Angleterre³ : que le parler d'une région ou même d'une ville bien déterminée (dans le cas concret : de l'Île-de-France et/ou de Paris) s'était érigé en parler directeur pour tout le royaume de France. D'un point de vue actuel, il est frappant de voir comment les nombreuses observations ponctuelles qui dès le début contredisaient cette théorie de la formation 'dialectale' et 'monogénétiqe' du standard français n'ont jamais été condensées dans une théorie alternative ; au contraire, elles ont généré toute une série d'explications ingénieruses pour concilier la théorie avec une évidence historique discordante (p.ex. le postulat d'une riche littérature orale à Paris qui avait dû supplanter l'absence de manuscrits vernaculaires anciens).

¹ En même temps que le livre de Klaus Grübl a paru dans cette collection l'ouvrage de Teresa Gruber, *Mehrsprachigkeit und Sprachreflexion in der frühen Neuzeit. Das Spanische im Königreich Neapel (Romanica Monacensia*, n° 81, voir le compte rendu *ici*, 530-533).

² Cf. Klaus Grübl, «La standardisation du français au Moyen Âge : point de vue scriptologique», *RLiR* 77 (2013), 343-383, article qui fournit une synthèse en français du quatrième chapitre du présent ouvrage, dédié à la révision de la thèse de Lodge selon laquelle la langue écrite de Paris serait l'effet d'une koinè orale (cf. *infra*), et *id.*, «Ce que les chartes nous apprennent sur la variation et le changement linguistique au Moyen Âge : l'exemple de la déclinaison bicasuelle de l'ancien français», *RLiR* 79 (2015), 5-38.

³ Cf. Martin Glessgen / David Trotter (ed.), *La régionalité lexicale du français au Moyen Âge*, Strasbourg, ÉLiPhi, 2016, notamment l'introduction (M. Glessgen, 20-25) et les synthèses de Anne-Christine Gardner («The development of a lexical standard in English», 413-431) et de Wolfgang Schweickard («La régionalité lexicale en italien», 437-443).

Même les scriptologues les plus renommés comme L. Remacle et Ch. Th. Gossen, qui ont tant innové sur la question du rapport entre langue écrite et langue orale au Moyen Âge, présupposaient une différence entre les deux codes partout dans le domaine d'oïl alors que pour l'Île-de-France, ils étaient prêts à admettre une substantielle unité entre langue écrite et langue orale.

Un grand changement est survenu à partir des années 1970, quand l'analyse dialectologique serrée – dans une opération presque d'archéologie linguistique – des traits basilectaux de l'Île-de-France qui avaient été retenus par les enquêtes pour l'*Atlas linguistique et ethnographique de l'Île-de-France et de l'Orléanais* (ALIFO) avait mis en cause l'idée d'une filière directe 'dialecte primaire de l'Île-de-France' > 'scripta francophone franciliana' > 'français standard' [5]⁴.

Une fois que la dialectologie eut établi le caractère composite du standard français, l'intérêt de la recherche a pu (et dû) se focaliser sur les modalités de naissance de cette variété composite. Un premier modèle d'explication cohérent a été avancé par B. Cerquiglini, qui a radicalement coupé le standard de ses racines orales supposées et le voit comme création purement littéraire, née dans l'Ouest dans le monde courtois lié aux Plantagenets⁵. En opposition avec cette théorie, le modèle alternatif d'A. Lodge⁶ coupe certes lui aussi le standard de ses racines *dialectales* franciliennes, mais maintient l'idée qu'il dérive d'une variété orale: la base du standard français serait la 'koinè de Paris', une variété mixte formée aux 12^e/13^e siècles comme résultat d'un mélange de formes provenant de différents dialectes, apportés à Paris par des locuteurs immigrés pendant la période d'éclatement démographique de la ville.

C'est à partir de ces deux théories opposées que le travail de K. Grübl démarre, mais dès les premières pages il penche nettement vers la thèse d'une koinéisation écrite (toutefois avec une certaine distance par rapport à la théorisation de Cerquiglini et parfois en opposition argumentative très nette avec A. Lodge).

Dans le premier chapitre (« Varietätenkontakt und Standardisierung im mittelalterlichen Französisch: zu Gegenstand und Aufbau der Arbeit » [1-10]) les buts du travail sont bien esquissés: en premier lieu, « den Prozeß der 'Französisierung' – also des Abbaus der regionalsprachlichen Spezifik – einer mittelalterlichen Urkundenscripta auf empirischer Basis zu beschreiben » [1]. Par rapport au seul travail semblable dans le domaine d'oïl,

⁴ Une conclusion semblable avait déjà été préconisée, toujours sur la base des issues discordantes entre le standard et le dialecte parisien, par André G. Haudricourt, « Problème de phonologie diachronique (français *ei* > *oi*) », *Lingua* 1 (1948), 209-218, ici p. 218: « l'on sera beaucoup plus tenté d'admettre que, sur un point de phonologie historique tel que celui qui nous a retenu ici, un parler autre que parisien ait pu fonctionner comme dialecte directeur ».

⁵ Bernard Cerquiglini, *La naissance du français*, Paris, PUF, 2004; *id.*, *Une langue orpheline*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2007; cf. p. 209: « La mise au point définitive d'un français commun écrit interdialectal et sa diffusion ne durent rien à l'Île-de-France, mais tout aux principautés de l'Ouest. Si l'on y tient, et pour le dire sans précaution: le français standard est né dans l'ouest, chez les ducs de Normandie et d'Anjou. Lesquels, accessoirement, étaient rois d'Angleterre ».

⁶ Antony Lodge, *A sociolinguistic history of Parisian French*, Cambridge, University Press, 2004.

celui de H. Goebl sur la *scripta normande*⁷ – conduit, quant à lui, sur une base quantitative –, l'auteur se propose de combiner les données quantitatives avec une réflexion sur les circonstances extra-linguistiques qui ont pu favoriser le choix d'une variété écrite supra-régionale dans l'écrit administratif [lsq.]⁸. Mais étant donné que le processus de neutralisation diatopique d'une *scripta* par le choix de variantes non-marquées correspond dans ses résultats à l'établissement d'une variété supra-locale ('standardisation'⁹), la question de la standardisation du français est le *leitmotiv* de toute la première partie, théorique, du livre.

Le deuxième chapitre («Die Rolle des Varietätenkontakts im vormodernen Standardisierungsprozeß: zum Begriff der Koine(isierung)», [11-43]) consiste en une analyse des différentes acceptations du mot-clé 'koinéisation'. Grübl arrive à différencier sept emplois de ce terme polysémique [18]. Il suffit de remarquer que le processus de formation d'une koinè au niveau oral («nähesprachliche Koineisierung» [24], type 1a dans la classification de Grübl) et au niveau écrit («schriftsprachliche Koinébildung» [26], type 2a') sont tous les deux nommés dans la littérature indistinctement «koinéisation», bien que les variables sociolinguistiques plus importantes – 'fait des locuteurs' et 'mouvement à partir du bas' le premier, 'fait des écrivains' et 'mouvement à partir du haut' le second – soient diamétralement opposés. Une fois clarifiée la différence fondamentale entre «medial mündlichen und medial schriftliche Koinébildungen» [42], il reste que dans la formation du standard français ont pu contribuer différentes formes de koinéisation dans des périodes et modalités différentes [43]. Grübl plaide donc en faveur d'une histoire de la standardisation du français pluridimensionnelle et conceptuellement ouverte [43].

Le troisième chapitre, intitulé «À la quête des origines – Ursprungs- und Standardisierungstheorien in der französischen Philologie des 19. und 20. Jahrhunderts» [45-107], est dédié à la discussion des théories avancées à ce propos. C'est un chapitre qu'on lit avec très grand profit car il intègre les aperçus déjà excellents sur l'évolution et l'état de la recherche de J. Monfrin et H. Völker¹⁰. Jusqu'aux enquêtes pour l'ALIFO ont dominé

⁷ Hans Goebl, *Die normandische Urkundensprache. Ein Beitrag zur Kenntnis der nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, Wien, ÖAW, 1970.

⁸ «Während [Goebls] umfassende Studie zur Normandie aber rein quantitativ ausgerichtet war, soll hier vor allem der Frage nachgegangen werden, welche *außersprachlichen Umstände* bei der Niederlegung eines Urkundengeschäfts die Wahl einer überregionalen, diatopisch unmarkierten Schriftvarietät begünstigten.»

⁹ L'auteur utilise le mot «Standardisierung» dès le titre de son livre, mais il est conscient qu'il s'agit d'un emploi *ex post* qui est au fond anachronique pour le 13^e siècle. En fait, même dans la Chancellerie royale, on ne relève à cette époque aucun indice d'une politique active, consciente et préméditée en faveur de la diffusion du français parisien au détriment des autres *scriptae* régionales; cf. Paul Videsott, «Comment écrivait la chancellerie royale capétienne au XIII^e siècle? Un aperçu géo-quantitatif sur la base du *Corpus des actes royaux vernaculaires du XIII^e siècle*», *ZrP* 131 (2015), 863-910, ici p. 870.

¹⁰ Jacques Monfrin, «Introduction», in: Jean-Gabriel Gigot, *Documents linguistiques de la France (série française). Chartes en langue française antérieures à 1271 conservées dans le département de Haute-Marne*, Paris, CNRS, 1974, xi-LVIII; Harald Völker, *Skripta und Variation. Untersuchungen zur Negation und zur Substantivflexion in altfranzösischen Urkunden der Grafschaft Luxemburg (1237-1281)*, Tübingen,

les théories de genèse monotypique à partir du dialecte primaire de l'Île-de-France, qui – dans l'optique téléologique appliquée – avaient le grand avantage de pouvoir reculer la situation linguistique de la France républicaine (la langue de la Nation orientée vers Paris) d'au moins un demi-millénaire. Les théories d'une origine composite (comme p.ex. celle de G. Fallot 1839, de G. Lücking 1877 ou de A.L. Meissner 1872) étaient de ce point de vue aussi menaçantes pour l'unité nationale précoce que l'était perçue pour l'unité contemporaine l'identification d'un type 'franco-provençal' opérée par G.I. Ascoli en comparaison de la métaphorique 'tapisserie de dialectes' de G. Paris¹¹.

Le quatrième chapitre («Zum aktuellen Stand der Ursprungsfrage – ein kritischer Forschungsbericht», 109-195) débute avec la preuve détaillée du caractère composite du standard français à partir des résultats de lat.tard. [e] en syllabe accentuée ouverte, de -ÉLLOS, -ELLIS, et des désinences de la 3^e pers. pl. de l'indicatif présent, de la 1^{re} pers. pl. du subjonctif présent, de l'indicatif imparfait et du conditionnel et de la 3^e pers. pl. de l'indicatif imparfait et du conditionnel, où les formes du standard diffèrent de celles des vernaculaires documentables pour l'Île-de-France [111]:

fr. standard		Île-de-France	
«oi», «ai», «ei», «e»	[wa] < [we] ou [ɛ]	«oi», «oue», «ai», «ei», «e»	[we] ou [ɛ], parfois [we] ou [e], rarement [wa]
«eau»	[o]	«iau»	[jo]
«-ent»	(muet)	«-ont»	[ɔ̃]
«-ions»	[jɔ̃]	«-eins», «-ains»	[ɛ̃]
«-aient»	[ɛ̃]	«-eint», «-aint»	[ɛ̃]

Ces divergences suffisent en effet pour exclure une origine 'dialectale' du standard français. Restent donc comme théories alternatives l'origine à partir d'une «gesprochene Mischungsvielfalt» (type 1a, voir *supra* – c'est l' 'hypothèse Lodge') ou d'une «schriftsprachliche Varietätenmischung» (type 2a', l' 'hypothèse Cerquiglini') [109]. L'analyse détaillée des arguments avancés en faveur des deux théories porte Grübl à exclure catégoriquement l'hypothèse Lodge. Même si Grübl n'arrive pas (encore) à expliquer dans tous les détails comment les formes du standard sont parvenues à s'imposer, les données montrent clairement que cela s'est fait par le biais du code écrit (voir p.ex. l'explication très subtile de la forme <eau> [o] <-ÉLLOS, -ELLIS comme possible reprise de la scripta anglo-normande [121]). Ce scénario trouve un parallèle dans le développement du standard allemand, dont l'origine 'écrite' est assurée.

À notre avis, il est même possible d'étudier ce qui a dû se passer dans la France du 13^e siècle avec des exemples modernes, et donc directement observables: prenons le cas du ladin dolomitique, qui forme une communauté linguistique sans avoir une langue

Niemeyer, 2003, 9-79. Surtout le livre de H. Völker a servi à plusieurs égards de modèle à Grübl [2].

¹¹ Cf. Philippe Martel, «La tapisserie volante: autour de la 'Questione ladina'», in: Carmen Alén Garabato / Teddy Arnavaille / Christian Camps (ed.), *La Romanistique dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 2009, 209-239.

commune. Ici, nous rencontrons une configuration qui nous semble assez parallèle à celle du Moyen Âge français. Les locuteurs peuvent avoir des idées très précises sur ce qu'ils considèrent être la 'qualité' des différents idiomes – il y en a qu'ils trouvent 'plus beaux' ou 'meilleurs' que d'autres, y inclus celui qu'ils parlent eux-mêmes –, sans qu'ils soient pour autant prêts à accepter une quelconque 'suprématie' de l'un d'eux¹². Le ladin montre aussi qu'il peut y avoir adoption d'éléments phonétiques, morphologiques et lexicaux d'un idiome à un autre au niveau écrit sans que cela ne se reflète nécessairement au niveau de la langue parlée. Il montre enfin qu'il est possible d'écrire pendant des décennies des textes littéraires ou administratifs dans une variété qui n'est pas la variété 'locale', et à nouveau, sans que ceci ait des conséquences systématiques sur le plan oral.

La réduction de la variation écrite ne trouve donc pas nécessairement un reflet (immédiat) dans une quelconque réduction de la variation orale. Cette absence d'automaticisme est aussi valable par la force des choses pour la relation inverse : la langue orale n'a pas nécessairement un effet (immédiat) sur la langue écrite, puisque l'exemple ladin – comme tant d'autres – montre que les deux modalités peuvent se trouver en décalage pendant longtemps. Il y a donc une erreur méthodologique si l'on déduit – comme le fait A. Lodge [168] – de la langue relativement unitaire des documents de la Prévôté de Paris que la langue orale de Paris devait être unitaire de la même façon, d'autant plus qu'il y a bon nombre de témoignages directs et métalinguistiques qui contredisent cette supposition pour le Moyen Âge tout comme pour l'ère moderne entre le 16^e et le 18^e siècle [168]. Contre une origine 'orale' du standard plaide aussi le fait que la langue écrite de la Prévôté et de la Chancellerie royale étaient très similaires, mais pas identiques¹³ : la relation entre ces deux lieux d'écriture s'explique en revanche facilement dans la logique d'une standardisation progressive sur le plan écrit.

Bien que les arguments de Grübl nous semblent avoir contredit de manière définitive la thèse d'A. Lodge, il reste à ce dernier le grand mérite d'avoir suscité une discussion déterminante sur la genèse du standard français et surtout de l'avoir enrichie par des arguments sociolinguistiques. Une fois admise l'idée d'un scénario d'un standard 'écrit', telle qu'elle est argumentée par Grübl, restent toutefois de nouvelles questions à clarifier dans le détail : le lieu de matérialisation concret de cette 'koinè royale' (Prévôté ? Chancellerie royale ? avec quelles relations entre les deux ?), son rapport avec la *scripta* littéraire contemporaine à Paris, les processus de diffusion de la 'koinè royale' sur le territoire d'oïl dans le temps et dans l'espace, etc.

Or, la deuxième partie du livre de Grübl («Standardisierungsprozesse in französischen Urkunden aus Beauvais (1241-1455)», [197-351]¹⁴) est précisément dédiée à une

¹² Cf. Hans Goebel, «Die dialektale Gliederung Ladiniens aus der Sicht der Ladinier. Eine Pilotstudie zum Problem der geolinguistischen 'Mental Maps'», *Ladinia* 17 (1993), 59-95. À notre avis, l'idée d'une telle configuration fournit une clé de lecture cohérente du fameux passage de Conon de Béthune.

¹³ Cf. Paul Videsott, «Gab es eine Variation innerhalb der Pariser Kanzleisprachen?», in: Maria Selig / Susanne Ehrich (ed.), *Mittelalterliche Stadtsprachen*, Regensburg, Schnell & Steiner, 2016, 203-220.

¹⁴ L'auteur souligne l'importance des documents du 14^e siècle pour la question à l'étude. Grübl s'inscrit en cela dans une tendance actuelle de 'réhabilitation' des documents administratifs du Bas Moyen Âge, alors que J. Monfrin leur avait dénié tout intérêt dialectologique.

étude de cas concernant la dernière des questions qu'on vient d'évoquer¹⁵. L'auteur analyse un corpus de 89 chartes établies entre 1241 et 1455 dans plusieurs 'lieux d'écriture'¹⁶ dans l'espace institutionnel (et probablement aussi géographique) de Beauvais. L'hypothèse de travail est que «die am Ende des 13. Jahrhunderts verhältnismäßig stark pikardisch geprägte Skripta von Beauvais sich im Lauf der Zeit mehr und mehr an der Norm eines überregionalen Französisch orientiert hat» [3]. Cette hypothèse est vérifiée sur la base de trois critères (d'une valeur linguistique variationnelle très différente) retenus généralement comme 'constitutifs' de la *scripta* picarde [131] :

- (a) la forme de l'article défini fém. sg., de l'objet pronominal fém. sg. et des adjectifs possessifs fém. sg.: picard *le me te se vs la ma ta sa*
- (b) la présence de la déclinaison bicasuelle de l'article défini masc.: sg. *li* pl. *li vs sg. le pl. les*
- (c) les graphies <ch> vs <c> vs <s(s)> pour les résultats de lat. [kj], [tj] ou [k_e], [k_i]

L'analyse se veut être un sondage représentatif autant sur le plan méthodologique *stricto sensu*¹⁷ que sur le plan de l'exemplification d'une question générale par les données d'un corpus géographiquement délimité¹⁸. Grübl retient plusieurs sous-ensembles textuels:

- actes de l'évêque de Beauvais et de sa juridiction séculaire [262-292]
- actes de l'administration royale et de la juridiction [292-314]

¹⁵ Les autres questions sont au centre de nos travaux actuellement en cours en collaboration avec M. Glessgen à partir de la totalité des documents réunis dans le projet «Les plus anciens documents linguistiques galloromans – édition électronique» <www.rose.uzh.ch/docling>, notamment la position de la Chancellerie royale et de la Prévôté face aux critères de Lodge/Grübl; ou la comparaison entre la *scripta* administrative et littéraire de Paris. Retenons ici une première observation concernant les institutions parisiennes: nous savons que la Chancellerie introduit le français à côté du latin de façon modérée en 1295, avant de passer à un usage majoritaire du français en 1330 et définitivement en 1364 (cf. Paul Videsott, *Les plus anciens documents en français de la chancellerie royale capétienne (1241-1300). Présentation et édition*, Strasbourg, 2015, 79). À partir de 1364, il est sans doute justifié de la considérer comme un 'moteur' de la standardisation; en revanche pour le siècle antérieur, la Prévôté a dû jouer un rôle plus important, puisqu'elle a déjà abandonné le latin en 1260. Le nombre d'actes qu'elle a produit en langue vernaculaire et son prestige dans le paysage de l'écrit ont pu influencer les choix linguistiques d'autres lieux d'écriture, plus peut-être que le modèle de la Chancellerie qui reste encore relativement fidèle au latin comme langue écrite.

¹⁶ Cf. Martin-D. Glessgen, «Les 'lieux d'écriture' dans les chartes lorraines du XIII^e siècle», *RLiR* 72 (2008), 413-540.

¹⁷ En ce qui concerne le traitement philologique des textes et leur adaptation pour une analyse quantitative, cf. [222-61] (p.ex. la distinction entre les mots héréditaires et les latinismes dans l'analyse des occurrences).

¹⁸ «Insofern versteht sich die hier vorgelegte Arbeit als Plädoyer für eine ganzheitliche, epochenübergreifende Entstehungsgeschichte des französischen Standards, die die bislang allzu partikulär erfolgten Erklärungsversuche zu relativieren und in einer kritischen Synthese zusammenzuführen vermag.» [10].

- actes de nobles ou de bourgeois en faveur de l'Hôtel-Dieu de Beauvais ainsi qu'actes du comté de Clermont-en-Beauvaisis [314-329]
- actes entre la Maladrerie Saint-Lazare et des nobles ou des bourgeois [329-335]
- actes entre l'Hôtel-Dieu ou la Maladrerie Saint-Lazare et une autre institution ecclésiastique [336-341].

L'étude de la répartition quantitative et chronologique des occurrences ‘picardes’ parmi ces divers sous-ensembles montre que la suppression des formes en question se produit massivement à partir de *ca* 1350. Ce n'est toutefois pas un processus homogène: la suppression apparaît beaucoup plus tôt dans les documents où interviennent des acteurs liés à l'administration royale que dans les documents où n'interviennent que des acteurs ‘locaux’. Ces résultats plaident très clairement en faveur d'un changement linguistique favorisé ou induit par des institutions centrales.

Notons que dans le cas particulier de la présence de la déclinaison bicasuelle, la soudaineté de sa disparition – également échelonnée selon les acteurs impliqués – suppose qu'il s'agit là d'un changement lié exclusivement à une norme écrite : la rapidité de l'abandon de la déclinaison bicasuelle est possible seulement s'il ne s'agissait plus, à l'époque, que d'un fait purement graphique, sans aucune interférence avec la langue parlée [346]¹⁹.

Notons enfin que la substitution des formes ‘picardes’ par des formes ‘centrales’ se produit dans le sud de la Picardie avec un siècle d'avance par rapport à sa partie septentrionale, où elle ne se réalise qu'au milieu du 15^e siècle [201].

En conclusion, on ne peut que féliciter K. Grübl pour son travail de doctorat. Désormais, toute discussion autour de la genèse du standard français devra prendre appui sur celui-ci. Espérons que le fait d'être rédigé en allemand ne nuira pas à la réception de l'ouvrage²⁰.

Paul VIDESOTT

¹⁹ La question a été approfondie par Grübl dans son article de la *RLiR* 79 (cf. *supra* n. 2).

²⁰ Pour le chapitre disponible en français, cf. *supra*, n. 2. Nous regrettons que pour l'instant les transcriptions de Grübl ne soient pas disponibles électroniquement, pour pouvoir élargir le nombre de critères analysés, et nous nous réjouissons du projet de l'auteur de les intégrer dans les DocLing. Trois autres remarques : (1) les sigles choisis pour les documents sont peu transparents et ne facilitent pas la compréhension des résultats; p.ex. le sigle du document «LBHD406» – un document central pour l'argumentation de Grübl – ne dit rien sur sa date (1301), il est par conséquent difficile de repérer cette source dans la liste des «Urkundensteckbriefe», organisée, quant à elle, à partir de la date de rédaction des documents; par ailleurs, ce même sigle ne fait pas non plus transparaître l'implication d'acteurs de la Prévôté de Paris, qui est essentielle pour son interprétation. (2) Nous ne pouvons nous déclarer d'accord avec Grübl quand il affirme [343] que l'analyse dialectométrique ne serait pas en mesure de faire ressortir les caractéristiques d'un document individuel comportant des traits dialectaux prononcés: étant donné que toute analyse dialectométrique suppose l'analyse préalable de chaque document individuel, ses caractéristiques ressortent déjà au moment de la constitution de la banque de données dialectométrique; cela fait donc partie des tâches du chercheur d'en tenir compte lors de l'interprétation. (3) Le roi nommé p. 164 est Philippe IV (= le Bel), pas Philippe III (= le Hardi).

Raymund WILHELM (ed.), *De diz comandemenz en la lei. Le décalogue anglo-normand selon le manuscrit BL Cotton Nero A. III: texte, langue et traditions*, Heidelberg, Winter (Romanische Texte des Mittelalters), 2015, 258 pages.

Ce volume représente le résultat du travail commun de dix-neuf jeunes chercheurs et chercheuses réunis pour la première école d'été « Philologie romane et édition de textes » qui a eu lieu à l'Université de Klagenfurt en septembre 2014. Le projet – conçu et dirigé par Raymund Wilhelm, Stephen Dörr, Franz Lebsanft, Richard Trachsler, Fabio Zinelli et le regretté David Trotter – a culminé avec l'édition de trois textes courts, de nature catéchétique, écrits en anglo-normand entre la fin du XIII^e siècle et le début du XIV^e siècle: *Diz comandemenz en la lei*, *De dusze articles de la fei* et (le très bref) *De set sacremenz*. La transcription de ces sources [227-29] est accompagnée d'études approfondies sur la langue des copistes et, plus généralement, sur la tradition du décalogue en Angleterre, en France et en Italie, ainsi que d'un glossaire détaillé.

Le mot *décalogue* est absent de la Bible mais désigne les dix commandements de Dieu, transmis au peuple hébreu par Moïse: deux versions – légèrement différentes – se trouvent dans l'Ancien Testament dans le livre de l'Exode et le livre de Deutéronome dont on ignore lequel est l'original. Sous l'influence de saint Augustin pendant le haut Moyen Âge, ces piliers de la loi juive deviennent également une partie fondamentale du christianisme [87-89]. Plus tard, après le IV^e Concile de Latran en 1215, les réformes papales en faveur de l'éducation des prêtres génèrent un grand nombre de textes dans le domaine de la théologie pastorale: les textes didactiques en vulgaire, comme le décalogue anglo-normand, représentent une partie importante de cette « febbrale produzione di letteratura catechica » [123] que Boyle¹ appelle *pastoralia*.

La composition du volume reflète les perspectives et les intérêts divers retenus par l'équipe des auteurs. Le Chapitre I (Paola Scarpini / Victor Jante) offre au lecteur une introduction codicologique au manuscrit composite Cotton Nero A. III, l'un des premiers trésors du British Museum lors de sa création en 1753 et transféré plus tard, au XX^e siècle, à la British Library. Les feuillets anglo-normands qui nous intéressent font partie d'un recueil relié à un moment indéterminé et s'ajoutent à plusieurs autres textes sur la vie monacale en latin ainsi qu'un unique exemplaire en moyen anglais. La date exacte de rédaction et le nom de l'auteur du décalogue restent inconnus et il est difficile de donner une raison à son apparition à côté de ces autres œuvres qui proviennent de trois ordres monastiques différents et qui datent, dans certains cas, de 1492; néanmoins, comme le notent les auteurs, la visée pratique et didactique de ce manuscrit est claire: avec ses « dimensions modestes, dépourvu de miniatures et d'une grande sobriété, il était sûrement destiné à l'usage personnel » [25].

Un deuxième chapitre (Nicole Bergk Pinto) se consacre à la *scripta* des sources éditées, avec une analyse de leurs traits phonétographiques et morphologiques: ceux-ci sont détaillés avec plusieurs exemples tirés du texte. On conclut que ces trois extraits

¹ Leonard E. Boyle, « The Inter-conciliar Period 1179-1215 and the Beginnings of Pastoral Manuals », in: Liotta Filippo (ed.), *Miscellanea Rolando Bandinelli Papa Alessandro III. Studi raccolti da Filippo Liotta. Indici a cura di Roberto Tofanini*, Siena, Accademia Senese degli Intronati, 1986, 43-56.

religieux sont relativement ‘stables’ mais contiennent quelques « oscillations ou confusions » [39] typiquement insulaires (ex. entre *u* ou *o/ou* pour le *O* long latin et entre *n* et *ŋ*, une instabilité de syllabes initiales et une concurrence entre *ki* et *ke*). Globalement, cette section étaye solidelement l’idée (en accord avec les opinions exprimées par Trotter²) que l’anglo-normand est un « français insulaire, mais qui n’est pas forcément isolé » [40] et que ce dialecte, comme beaucoup d’autres qui existaient le long du continuum linguistique, possédait ses idiosyncrasies ainsi qu’un bon nombre des caractéristiques diffusées dans le domaine d’oïl en général et, surtout, dans le normand et le picard.

Quant aux études qui se penchent sur l’analyse syntaxique (Chapitre III : Felix Tacke / Sébastien Greusslich) et des éléments formulaires du texte (Chapitre IV : Irene Regnato), elles révèlent une structure grammaticale fidèle pour la plupart aux ‘normes’ de la prose française de la période mais aussi quelques structures notables : par ex., le schéma O-V-S, l’inclusion de *pas* dans les phrases négatives, l’emploi fréquent des syntagmes bi-membres tels *a tort e sanz jugement / cors et alme* et de la tournure allocutive (*Et*) *sachiés que*. Ces traits servent à contribuer à la nature emphatique de ce texte pastoral qui vise à être facile à comprendre et à mémoriser.

Les trois chapitres qui suivent placent le décalogue dans son contexte historique, culturel et littéraire. Dans le Chapitre V (Magali Romaggi), on apprend qu’au IX^e siècle le décalogue assume un rôle instructif central au sein du catéchisme enseigné non seulement aux prêtres mais aussi aux nouveaux fidèles pas encore baptisés (les *catéchumènes*) ou aux enfants. L’auteure met en lumière l’influence durable des sermons et des *Quaestiones in Heptateuchum* de Saint Augustin qui montrent « la véritable origine du décalogue et son importance capitale dans la vie chrétienne » [88] et introduisent un ordre fixe pour ces dix règles et leur division en deux sous-groupes distincts : les trois premières relatives à l’amour de Dieu et les sept suivantes relatives à l’amour du prochain.

Un sixième chapitre (Kasser-Anton Helou) présente une vue d’ensemble des versions du décalogue présentes dans les traductions bibliques françaises. Un tableau utile compare le manuscrit Cotton Nero A. III avec la *Vulgata* latine et avec neuf autres sources insulaires et continentales des XIII^e et XIV^e siècles (comme la *Bible d’Acre*, la *Bible anglo-normande* ou le *Poème anglo-normand sur l’Ancien Testament*), en montrant les légères variations de numérotation et de contenu précis des commandements, surtout en ce qui concerne le culte des idoles et la convoitise. Vient ensuite une anthologie de ces dix textes supplémentaires avec des informations de base, une transcription moderne du décalogue correspondant et des liens de consultation.

Une dernière et longue étude en italien (Chapitre VII : Matthias Bürgel / Vincenzo Cassì / Cristina Dusio / Matilde Scuderi / Elena Stefanelli) se concentre sur la tradition plus large des textes didactico-religieux romans. Les auteurs soulignent la place prise par l’Angleterre à l’avant-garde des réformes pastorales du XIII^e siècle. À cette période, le zèle de plusieurs évêques anglais, comme Stephen Langton et Edmund Rich de Canterbury et Richard Poole de Salisbury, donne vie aux manuels de morale en anglo-normand (ex. la *Lumiere as Lais*, le *Manuel des péchés*, le *Mirour de Seinte Eglyse*) ou (à l’origine) en moyen anglais (*l’Ancrene Wise*). Suivent des sections qui analysent des textes parallèles contenant le décalogue et les sacrements (et leurs sources

² David Trotter, « L’anglo-normand : variété insulaire, ou variété isolée ? », *Médiévales* 45 (2003), 43-54.

latines comme l'*Elucidarium*) écrits en français continental et en italien (ex. le *Miroir du Monde*, le *Decalogo bergamasco*) et des exemples plus rares écrits en occitan (ex. *Hieu fortz peccayre*).

Le reste du livre est consacré à un glossaire exhaustif (Maud Becker / Jennifer Gabel de Aguirre / Natalie Gschiel / Bianca Mertens / Laura Julia Henkelmann / Theresa Schmitt) qui comprend «tous les mots, tous les sens, toutes les variantes graphiques, toutes les locutions et tous les proverbes importants» [235] des textes édités, liés aux références aux dictionnaires historiques majeurs. Ce travail méticuleux sera fort utile aux étudiants de la langue anglo-normande et du lexique de l'ancien français en général. Quant à la quarantaine de mots d'un intérêt lexicographique particulier (ex. *charnel* ‘action d'avoir des relations sexuelles avec qn’ [240] ou *seignurage* ‘domaine terrien possédé par un seigneur’ [254]), on les présente dans une entrée encore plus détaillée, accompagnée d'attestations antérieures glanées dans d'autres sources et assortie d'une section de commentaires.

Comme le disent les éditeurs dans leur introduction au volume: «Nous sommes convaincus, en effet, que l'élaboration d'une édition ouvre un accès privilégié à une meilleure compréhension de la langue, de la littérature et de la culture du Moyen Âge» [viii] et, en effet, ce travail offre au lecteur (et aux participants de l'école d'été originale) un guide pratique et détaillé, à multiples facettes, qui illustre la profondeur et l'étendue que toute édition moderne (même d'un texte bref) devrait chercher à imiter.

Megan TIDDEMAN

Renato ORENGO (ed.), *Les Dialogues de Grégoire le Grand traduits par Angier publiés d'après le manuscrit Paris, BnF, Fr. 24766 unique et autographe*, Paris, Société des Anciens Textes Français, 2013, 527 + 663 pages + CD-Rom.

La publication de l'intégralité des *Dialogues* de Grégoire le Grand traduits par Angier est un événement en soi. Le texte n'était alors accessible que partiellement, dans des études disparates qui s'intéressaient à différents aspects du texte. C'est notamment le cas du *Recueil d'anciens textes* de Paul Meyer¹, grâce à qui le texte a été connu et les œuvres d'Angier éditées, qui contient un chapitre et une digression, de la thèse de Cloran², qui prend en compte les passages originaux de l'auteur et opère des comparaisons entre le texte latin et la traduction, et de la remarquable thèse de Pope³ qui étudie la langue des deux œuvres connues d'Angier, les *Dialogues* et la *Vie de Saint Grégoire*, pour aboutir à une incertitude quant à l'origine de l'auteur. Renato Orengo (désormais RO) osa, le premier, affronter l'intégralité des *Dialogues* en entreprenant, dans les années 60,

¹ Paul Meyer, *Recueil d'Anciens Textes*, t.2, Paris, 1877, 340-343. Disponible sur <www.gallica.fr>.

² Timothy Cloran, *The Dialogues of Gregory the Great, translated into Anglo-Norman French by Angier*, Strassburg, Heitz, 1901. Disponible sur <www.archives.org>.

³ Mildred Pope, *Étude sur la langue de Frère Angier*, Paris, Bouillant, 1903. Disponible sur <www.archives.org>.

une thèse, dirigée par G. Hilty, qui offrait une transcription intégrale du ms. unique, le BNF fr. 24766, accompagnée d'une introduction et d'un appareil, mais qui ne contenait pas de glossaire⁴ [I 26-27]. Une copie avait été remise à la rédaction du DEAF, afin que le texte puisse enrichir la lexicographie de l'ancien français. La présente édition en deux volumes est agrémentée d'une introduction refondue, qui présente les chapitres d'analyse nécessaire à la compréhension du texte et du manuscrit, d'un glossaire étendu et d'autres outils tels qu'une table des rimes [I 377-98], une liste des sentences et proverbes [I 399-402] et des tableaux illustrant l'emploi, sur un échantillon, d'un système d'accents propres à Angier [I 365-75]. Les volumes sont également accompagnés d'un cédérom qui rend disponible une reproduction d'une copie microfilmée du manuscrit – les images numérisées du manuscrit sont disponibles sur le site de la Bibliothèque Nationale de France <www.gallica.fr> – et la transcription dactylographiée de la thèse de 1969 qui propose les accents de couleurs du texte, qui ne sont pas imprimés dans l'édition du tome II.

L'introduction au texte aborde de nombreux aspects du support matériel du texte, dans laquelle on relève un soin tout à fait approprié apporté à la description codicologique et structurelle du manuscrit [I 41-58], ainsi qu'à son histoire [I 237-40]. Cette description précise du support matériel, mettant en relief les variations qui peuvent apparaître entre la table des matières et les rubriques [I 48sq., 55sq.], se justifie en ce qu'elle révèle les pans du processus de production du manuscrit. Ce type de variations indiquerait un travail en deux temps dans la traduction des titres du corps du texte et ceux de la table des matières [I 43]. L'analyse de la composition matérielle, qui comprend des cahiers assemblés et des signatures qui marquent l'ordre de ceux-ci [I 43], permet à RO de tirer des conclusions quant à la méthode de travail d'Angier. Le traducteur et scribe procéderait par recopiage du texte, qui comprend l'accentuation à l'encre noire, puis la mise en place des accents à l'encre rouge par tranches de cahiers [I 119], pour ensuite se consacrer aux additions métatextuelles comme les rubriques, les noms des locuteurs et les numéros de chapitre [I 119sq.], et éventuellement des révisions et grattage du texte. Des nuances apparaissent dans la procédure de rédaction, et RO décortique avec précision ce qu'il appelle la «stabilité synchronique» et l'«instabilité diachronique» des accents rouges [I 120] et conclut à un ordre particulier des modifications et de la rédaction d'éléments métatextuels, qui peut varier en fonction des cahiers. On entraperçoit, à travers l'analyse de RO, un travail dont le systématisme saccadé témoigne de l'effort constant apporté à la rédaction du manuscrit, ce qui est aussi reflété par la question de la variation des graphies [I 133-37].

Certaines marques de repérage du manuscrit, comme le nom des locuteurs intervenant dans le texte [49] et les réclames [44sq.], montrent une volonté de faciliter la navigation dans le texte, ce que RO reproduit dans son édition par la transcription de la table des matières, dont les erreurs de chapitrage [I 49] ont été corrigées. RO transcrit également les prières préliminaires à la traduction [II 9-14], l'*Oratio ad Trinitatem* [I 32; II 11-14] et *Veni Creator Spiritus* [I 31; II 9-11], que l'AND indique comme sources sur son site⁵. Ces pièces contenues dans le manuscrit font partie des additions propres à Angier,

⁴ Renato Orengo, *Le Dialogue de saint Grégoire le Grand traduit par Angier*, Zürich, Juris, 1969.

⁵ Sur la page web des œuvres d'Angier – à rechercher sous la *List of texts* – les deux poèmes qui portent les sigles Or TrinSATF et Veni Cr SATF, comportent la mention «(Currently no citations from this source)».

qu'il a insérées au sein de sa traduction. Elles montrent que lors de cette entreprise, Angier n'a pas fait office de traducteur servile, mais qu'il a aussi ponctué son labeur de digressions personnelles et de postfaces sur son travail de traducteur [v.3481-3630, v.7587-7592], sur l'organisation du texte [v.135-266] et sur ses scrupules lors de l'accomplissement de sa tâche [v.229-233], mais aussi sur ses espoirs quant à la réception et à l'utilité de sa traduction [v.1-134]. Cette question est aussi abordée par RO dans son essai d'identification des motivations de celui qui était vraisemblablement un chanoine du prieuré de Sainte-Frideswide d'Oxford [I 187-92].

Cet effort de composition ressort aussi des usages typographiques spécifiques au traducteur. Aussi RO consacre un chapitre à la ponctuation [I 71-79], et un autre aux accents [I 43-44, 91-117], complémenté par les tableaux de répartition de leur emploi [I 365-75]. Dans le cas de la ponctuation, on perçoit une variété de fonctions attribuées aux différentes marques typographiques, comme dans le cas du *punctus* qui, outre sa qualité de signe de ponctuation, sert aussi de marqueur visuel, en distinguant une lettre comme préposition [I 73sq.], ou syntaxique, lorsqu'il sépare les unités propositionnelles de phrases [I 75sq.]. Pour ce qui est de l'emploi d'accents, les noirs auraient été tracés lors de l'écriture du texte, et les rouges ajoutés lors de la révision du texte [I 94sq.]. Malgré l'irrégularité de leur répartition, RO parvient à définir les fonctions des accents, dont l'usage semble être propre à Angier. Les fonctions de distinction, de jambages, de mots et de prononciation et celle de décompte des syllabes sont endossées par les deux couleurs d'accents, alors que celle de marqueur de la tonicité n'est illustrée que par les accents rouges – RO remarque néanmoins que certaines syllabes atones sont également marquées d'accents [I 109]. Alors que le chapitre illustre les différents cas de figures attribués à chaque fonction [I 101-104], les tableaux statistiques permettent d'avoir une vue sur un échantillon de folios, qui montrent un parallélisme dans l'augmentation de séries d'accents, pour toutes les fonctions [I 365sq.], ce qui permet d'appuyer l'hypothèse de la révision par tranches. La description ingénueuse des fonctions de ces accents ne répond néanmoins totalement pas au mystère de leur tracé – une interprétation musicale est envisagée [I 109-11] – mais elle permet d'ajouter un élément à la question de la composition du texte, tout en faisant voir l'ambition du traducteur et scribe, malgré les hésitations repérées quant à l'application de son propre système.

De par sa vaste introduction qui couvre de nombreux aspects du manuscrit et du texte, RO apporte une vision globale de l'œuvre et de son support et permet de réviser quelques questions, comme celle du statut d'autographe du manuscrit, de la langue de l'auteur, ou encore de l'utilisation généralisée d'accents typographiques et de leurs emplois. En effet, RO revient avec précision sur les conclusions des études de ses prédécesseurs [I 170-73], en apportant cinq arguments supplémentaires [I 174-78] pour l'identification du manuscrit comme autographe. Il conclut raisonnablement que le manuscrit n'est vraisemblablement pas une copie et écarte aussi la possibilité d'un secrétaire recopiant un brouillon d'Angier. Son analyse, autant sémantique [I 178-80] et historique que codicologique [I 180-83], apporte alors une réponse solide à la question du manuscrit autographe. Il s'appuie principalement sur des arguments de nature matérielle, telles que des marques à la mine de plomb servant de repère pour la mise en commun des cahiers, qui ne seraient pas reproduites par un copiste [I 177]; de même que les accents, à l'encre rouge et noire, qui parsèment le texte, avec des fonctions d'accentuation.

Un autre aspect du manuscrit qui est abordé par RO est la tentative d'identification du modèle latin ayant servi à la traduction. Pour cela, l'éditeur s'attelle à une compa-

raison des chapitres des deux œuvres [I 244-46]. La tâche, compliquée par les révisions continues du monument de Grégoire, n'aboutit malheureusement pas à une conclusion définitive, mais permet de limiter les manuscrits ayant pu servir à Angier à une seule famille, celle de ceux qui divisent le premier livre des *Dialogues* en 35 chapitres, et non 12. La comparaison avec des portions spécifiques du texte latin aurait pu prendre une place prééminente dans l'analyse de RO, si celle-ci avait eu pour but d'analyser les techniques de traduction d'Angier. On voit néanmoins un grand nombre de renvois au texte latin dans les notes, le plus souvent sans commentaires – on en trouve un dans le cas de *fauqastre* [I 294; 459; II 176 v.4648], correspondant à *falcastrum*, où RO souligne qu'Angier «traduit l'appellation de l'objet et l'explication» donnée par Grégoire *ferramentum [...] quod a falcis similitudine falcastrum vocatur*, ce qui est rendu par *un ferrement [...] fauqastre le font apeler; courvez est, com fauz par semblant [...]*.

Le chapitre d'analyse linguistique, pris en charge par J. Wüest, permet d'apporter quelques précisions à la question de la langue du manuscrit. Celle-ci avait été décrite par Pope comme comportant des traits dialectaux du nord-ouest de la France. Pope avait alors pensé percevoir une progression des graphies anglo-normandes tout au long des deux œuvres, ce qui aurait indiqué un auteur continental s'adaptant progressivement aux usages graphiques anglo-normands. Wüest conclut son analyse, qui porte sur les graphèmes et plus particulièrement sur les alternances entre graphèmes au sein des mêmes mots, que le manuscrit reflète un fond dialectal anglo-normand, ou peut-être normand, dont l'influence continentale est avant tout graphique. Wüest note bien sûr l'hétérogénéité des graphies, qui avait amené Pope, égarée par un fallacieux rapprochement entre Angier et Anjou [I 191], à supposer que l'origine d'Angier se trouvait dans une région frontière de la Touraine et de la Bretagne, c'est-à-dire de l'Anjou [I 194], tout en soulignant la prédominance des éléments anglo-normands – ce qui est d'ailleurs confirmé par le lexique. Les grandes variations dans les habitudes de l'auteur, tant au niveau graphique – comme dans le cas de l'inscription ou de l'absence des *h*, aspirés ou muets [I 214-16], qui présentent une véritable disparité entre les deux moitiés du texte – que morphologique – comme en ce qui concerne les différentes formes de l'article [I 218sq.] – sont exposées et sont perçues comme des «changements de norme personnelle» [I 219] ou d'hésitations face à l'absence de norme prescriptive. La confluence de certaines de ces variations, ainsi que de particularismes, comme des formes analogiques de l'imparfait du verbe *être* (*eroie, eroit, ereit et eroient*), l'article neutre *oel* et l'article défini masculin *lui*, ou d'archaïsmes comme *ist, iste < IPSE*, employés comme adjectifs démonstratifs, montrent une individualité de la langue d'Angier ainsi que des rattachements parfois difficilement explicables à des dialectes continentaux. Malgré la fine analyse de Wüest, qui aura eu le mérite d'actualiser l'étude de Pope, il reste encore des zones d'ombre dans la question de la langue d'Angier – en particulier la présence de formes occitanes [I 232, 259]⁶.

⁶ Les contacts entre l'anglo-normand et le gascon ont souvent été mis en lumière par D. Trotter, dans une série d'articles: «Some Lexical Gleanings from Anglo-French Gascony», *ZrP* 114, 53-72; «Mossenhör, fet metre aquesta letra en bon francés: Anglo-French in Gascony», in: Gregory, Stewart / Trotter, David (ed.), *De mot en mot: Essays in honour of William Rothwell*, Cardiff, 1997, 199-222; «Langues en contact en Gascogne médiévale», in: *ACILFR XXIII*; «L'anglo-normand: variété insulaire, ou variété isolée?», *Médiévales* 45 [en ligne]. La langue de l'administration gasconne dans les territoires sous domination anglaise était l'anglo-normand. On

Les principes d'édition, simples mais éprouvés, s'emploient à restituer un texte philologiquement fiable qui suit les corrections d'Angier, et reproduit les éléments pertinents des signatures, réclames, écritures marginales à la mine de plomb, notices et colophons [I 249]. Les interventions minimales s'occupent avant tout des erreurs évidentes, tout en n'éliminant pas les rimes curieuses, ce qui permet l'accès au texte dans son intégrité – Meyer et Cloran normalisaient les extraits transcrits dans leurs études respectives [I 24]. La notation entre parenthèses de voyelles asyllabiques permet d'attester les graphies d'Angier, tout en indiquant une lecture probable, et l'éditeur se permet aussi l'intervention, marquée de crochets, afin de rétablir le compte des syllabes d'un vers – certains choix sont expliqués en note, comme dans le cas de *esl[e]jurent* [I 291, note v. 4154], qui présente une lettre ajoutée après la première rédaction, témoin de l'instabilité du *e* inorganique. L'apparat à deux étages offre en premier lieu les annotations marginales qui consistent en rubriques, citations latines et explications du copiste. Le second étage est réservé à trois types de corrections : celles du correcteur médiéval, celles de l'éditeur présent et des éditeurs précédents, qui ne sont pas toujours retenues. L'inclusion des corrections des précédents éditeurs est louable, en ce qu'elle permet le débat quant à certaines formes problématiques. Les corrections sont généralement discutées en note, ce qui permet de comprendre le mécanisme des interventions.

Le glossaire, qui se veut sélectif afin de ne pas dupliquer le travail de Pope – dont la nomenclature des faits saillants est présentée dans une note lexicale globale [I 259sq.] – offre une ample sélection de mots, choisis selon le critère d'aide au lecteur, mais aussi d'apport à la matière lexicographique. Cela se manifeste par une nomenclature qui fait la part belle aux variations sémantiques qui ne sont pas enregistrées par les dictionnaires, ce qui peut aussi se lire dans les discussions des notes annexes au texte [I 290]. Les étiquettes qui agrémentent les lemmes illustrent l'intérêt de l'entreprise pour la lexicographie, et mettent aussi en relief les spécificités du vocabulaire d'Angier. Elles marquent en effet les premières attestations, les mots qui n'appartiennent qu'au traducteur, ainsi que les régionalismes, toutes régions confondues ; on se demande d'ailleurs s'il n'aurait pas été plus judicieux de résérer une étiquette « anglo-normandisme » afin de mesurer la proportion de mots insulaires dans le texte. Une autre remarque est à faire sur l'emploi de ces étiquettes : un certain nombre de lemmes se trouvent qualifiés de « première attestation », mais sont apparemment les seules attestations. C'est le cas de *croissingner* [I 440; II 297 v. 8512] (v. FEW 16, 425a) et *respondaire* [I 493; II 456 v. 13722] – on trouve néanmoins le type provençal *respoundeiri*, FEW 10, 311b, qui permettrait d'appuyer l'avis émis par E. Walberg⁷, qui y voit un « vestige de l'influence exercée par la littérature des troubadours du Midi de la France » – qui sont des lemmes que l'on pourrait qualifier d'angiérismes, mais qui pourraient être affublés d'une étiquette intermédiaire d'hapax.

La structure en deux parties des articles permet de présenter une grande variété de formes spécifiques, tout en restant sélectif dans les attestations présentées. Chaque

peut se demander si la présence de ces formes typiques des langues du sud de la France ne rentrerait pas également dans le cadre de ces échanges culturels et linguistiques, au sein de ces territoires. Même si les emprunts mis en lumière par D. Trotter sont généralement fait à l'anglo-normand par le gascon, l'inverse n'est pas à exclure.

⁷ E. Walberg, *Quelques aspects de la littérature anglo-normande. Leçons faites à l'Ecole des chartes*, Lund/Paris, 1936, 31.

article est constitué d'une partie sémantique, qui propose souvent, dans les définitions, des distinctions sémantiques très fines entre les différentes attestations, tout en donnant occasionnellement de simples gloses ou équivalents modernes qui n'éclairent pas le sens des lemmes. C'est le cas avec *pouacre* "podagre" [I 486; II 89 v.1934; 551 v.16710] et *réclusoire* "réclusoire" [I 491; II 365 v. 10763; 467 v.14081; v.14084]; et d'une partie morphologique, déployant les usages grammaticaux spécifiques et les variantes. Certains mots demandent une discussion, qu'elle soit philologique, sémantique ou étymologique, qui est prolongée dans les notes, qu'il est nécessaire de consulter afin de saisir toute la nuance des conclusions de RO, surtout lorsqu'il prend en compte les données de ses prédecesseurs, au premier chef Pope, et des dictionnaires de référence. Il pointe d'ailleurs quelques erreurs de lecture de l'AND, qui peuvent reposer sur une mauvaise interprétation de la graphie, comme c'est le cas avec *marrone* "femme mariée, dame" [I 262, 472; II 18 CAP I, 29] enregistré sous *matrone* par le dictionnaire. Pour le substantif, RO ne postule pas une erreur du scribe, mais une contamination de *marrone* "marraine" < MATRINA. On peut encore signaler une définition apparemment fautive de *maisoner* [I 263; 470; II CAP III,25] «builder» dans l'AND. Le mot se retrouvant dans la table des matières, est rendu *meisier* dans la rubrique correspondante et *gardeins e segrestein* par le texte, ce qui, par déduction, amènerait à considérer ce mot comme un synonyme de gardien d'église, et non de constructeur, comme le suppose l'AND. Les discussions sur les locutions et les syntagmes particuliers sont développées dans les notes, comme dans le cas de *maes quel* [I 274-75, 470; II 65 v.1200], *dazaise* [I 280, 441; II 92 v.2024] ou *cuals* [I 440, 282sq.; II 102 v.2328].

Malgré la vigilance de RO, nous pensons bon de signaler quelques mots qui auraient pu bénéficier d'une entrée dans le glossaire – d'autres auront bien sûr échappé à notre examen – pour des raisons de problèmes d'ordre lexicographique, ou de difficulté de compréhension. Le terme *option* [II 572 v. 17380] "à Rome, aide du centurion" est intéressant en ce qu'il est sans aucun doute un latinisme, qui est d'ailleurs répertorié par Gdf 5, 606c, GdfC 10, 236b, TL 6, 1151 – qui reprend GdfC – et DMF *option1*. L'entrée de GdfC porte la définition "action d'opter, choix", et présente une citation d'une traduction wallonne en prose des *Dialogues* de la deuxième moitié du 12^e siècle ou du début du 13^e [DialGregF]. La comparaison avec la traduction d'Angier montre qu'il s'agit d'une erreur d'interprétation. On peut cependant la mettre en lien avec les attestations de Gdf, qui sont toutes tirées de traductions de Végèce, celle de Jean de Meung [JMeunVégL] et celle de Nicolas Volcyr, du 16^e siècle – répertoriée dans la bibliographie du Godefroy sous *Flave Végèce*. Le terme est absent de l'AND. On voit ici un latinisme employé pour transcrire une réalité impériale romaine, qui est employé par la plupart des traducteurs qui ne trouvent pas d'équivalent dans la langue vernaculaire.

On pourra aussi regretter l'absence dans le glossaire de certains mots méritant un commentaire approfondi. Par exemple *pelfre* [II 648 v.19776], défini par l'AND comme "trifle, frippery", ne se trouve pas dans le glossaire, alors que le verbe *pelfrer*, avec la définition "dévaliser" y est présent et bénéficie d'une note [I 278]. Les attestations du substantif dans la seconde moitié du 13^e au 14^e siècle présentées par Gdf 6, 69a, qui attestent sa présence dans ChronSDenisB et Ranç. de Jean, semblent montrer que le mot a débordé l'aire normande et anglo-normande qui caractérise sa famille (v. FEW 3, 395b; TL 7, 795 et AND *pelfre*).

L'édition exemplaire de RO est importante en ce qu'elle donne enfin un accès complet à la traduction des *Dialogues* de Grégoire le Grand par Angier, texte déjà pris en

compte par la lexicographie par l'accès que lui donnait l'étude de Pope et les extraits transcrits par Meyer et la remise de la transcription de la thèse de RO aux rédacteurs du DEAF. La transcription très précise offre une image fidèle du texte. Les interventions, qui sont souvent accompagnées des leçons des prédécesseurs, sont minutieusement discutées dans les notes lors de difficultés et de points de désaccords. La prise en compte d'éléments extérieurs au texte, comme son organisation et ses données paléographiques, apporte des informations qui font progresser notre compréhension du contexte de production de cette traduction et du travail du scribe. Ces déductions, qui sont très spécifiques au travail d'Angier, peuvent aussi servir de modèle pour des analyses plus générales sur le travail de traducteur et de scribe. En plus d'offrir au lecteur le texte intégral de la traduction, on retient, à travers les outils qui accompagnent et présentent l'édition, une étude qui permet de délimiter les particularités d'un traducteur et d'un scribe médiéval, telles qu'elles pourraient apparaître dans un manuscrit autographe. Et même si l'on sait que ce point reste en discussion dans le cas présent, l'apport de l'édition reste important. Le glossaire, enfin, constitue un précieux instrument lexicologique, qui devrait servir de modèle aux éditions futures. L'attention que porte l'éditeur à la lexicographie et sa méticulosité dans son examen des termes retenus fournissent une véritable contribution à la lexicographie, et permettent de mieux cerner les particularismes du vocabulaire d'Angier.

Maud BECKER